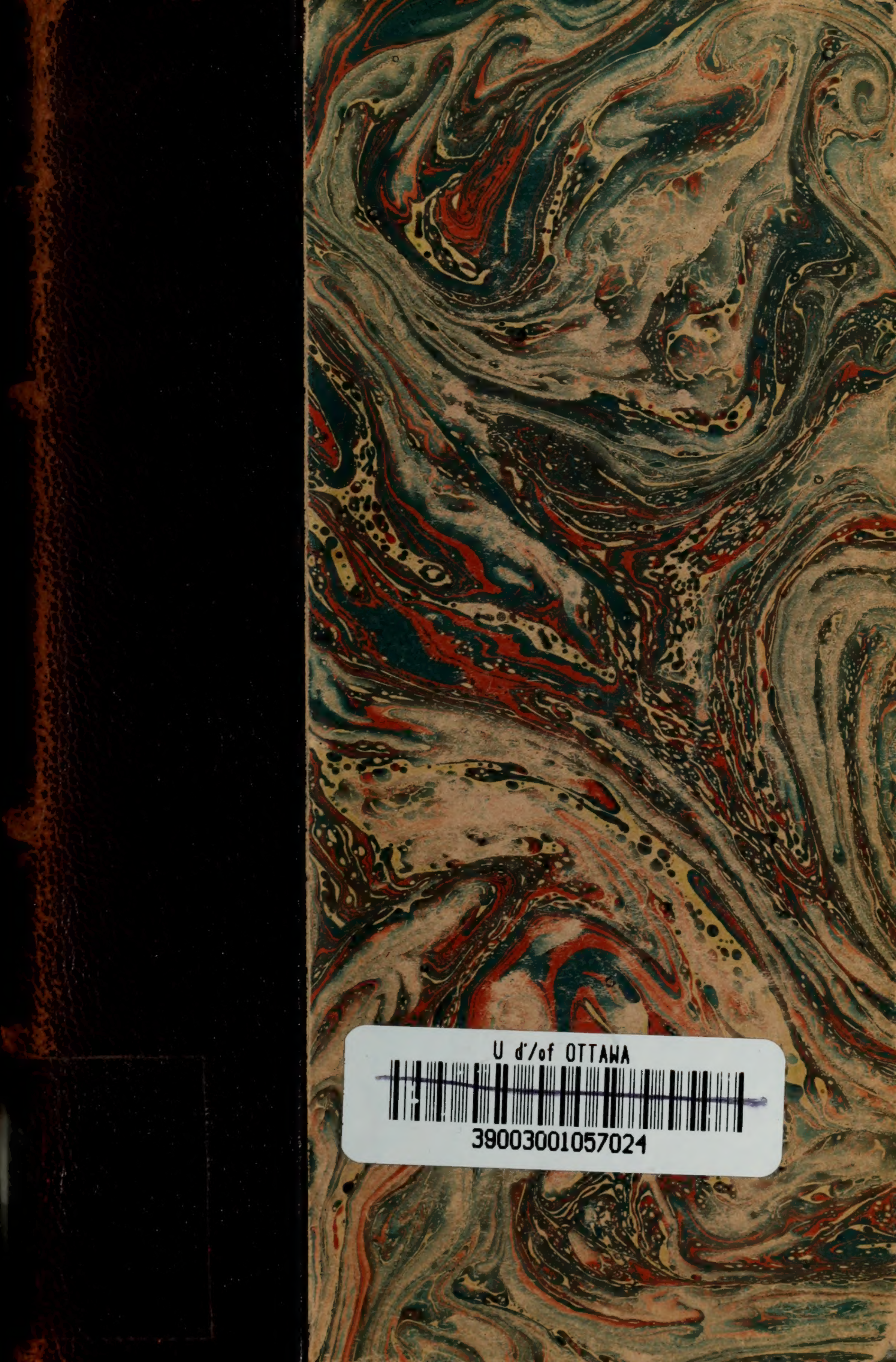
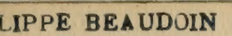

U d'/of OTTAWA
39003001057024




LIPPE BEAUDOIN

JACQUES FIERRE

80.000 Milles en Torpilleur

RÉCITS DE CHASSE AUX SOUS-MARINS

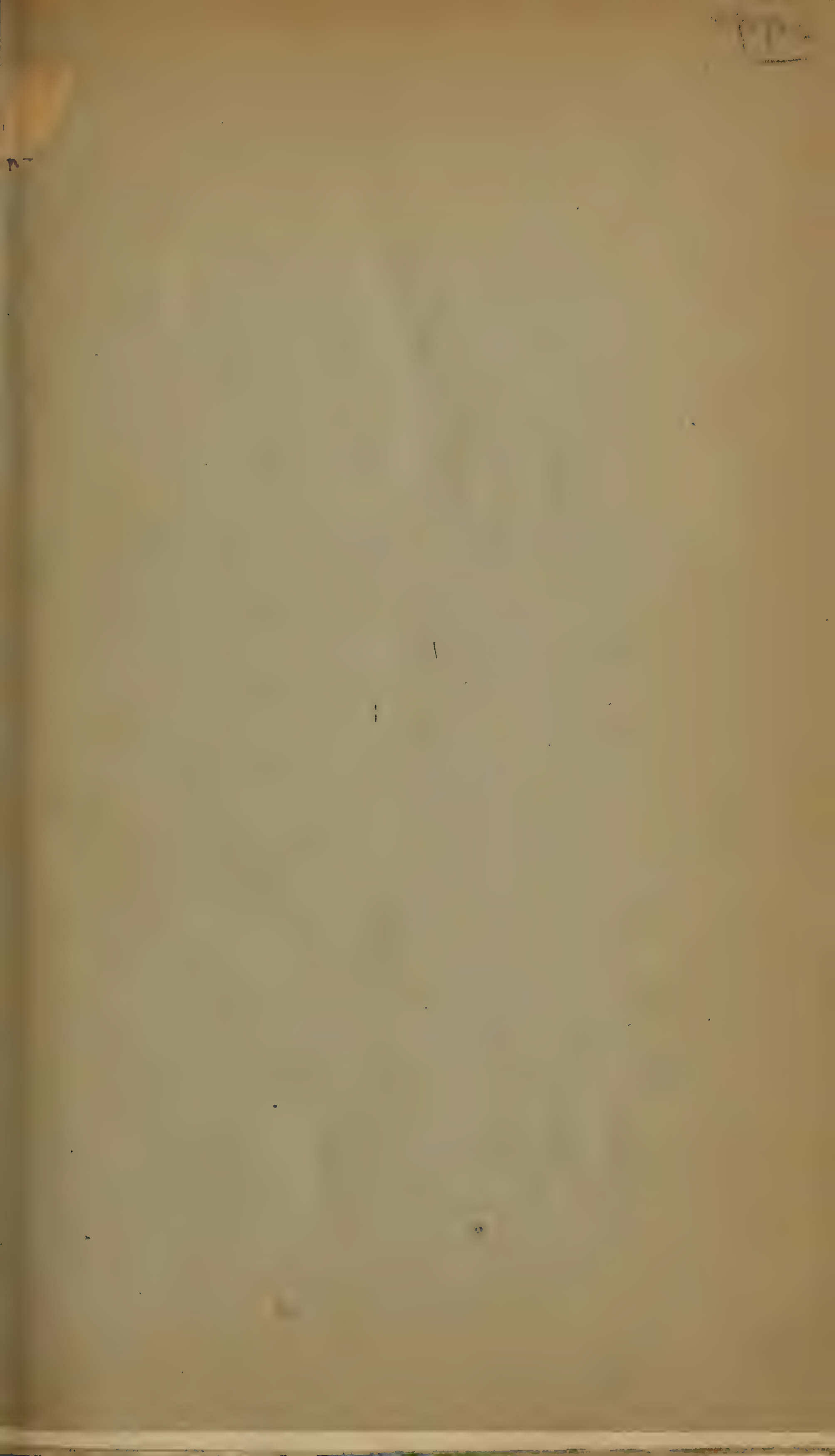
(1914-1916)

Ouvrage couronné par l'Académie Française

CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).



80.000 MILLES EN TORPILLEUR

RÉCITS DE CHASSE AUX SOUS-MARINS

JACQUES FIERRE

80.000 MILLES EN TORPILLEUR

RÉCITS DE CHASSE AUX SOUS-MARINS

(1914-1916)

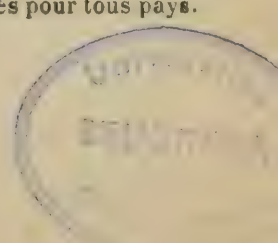
PARIS

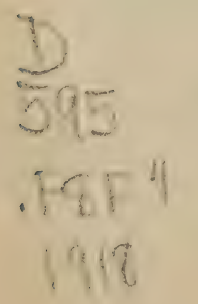
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1918





80.000 MILLES EN TORPILLEUR

RÉCITS DE CHASSE AUX SOUS-MARINS

A Monsieur Giuseppe G.
à Recco — Italie.

Cherbourg, le 1er août 1914.

Mon ami, je viens d'embarquer sur le *Knoutt*, aujourd'hui à midi, et j'ai bien chaud. J'ai vidé mes malles dans de minuscules armoires ; j'ai fait des visites officielles en gants blancs, avec un sabre qui me battait les mollets, et j'ai encore le courage de vous écrire, au lieu de me coucher joyeusement.

Mais je veux que vous sachiez que mon bonheur est total : c'est un événement assez rare et qui ne laisse pas de me rendre nerveux. J'ai eu dans ma vie quelques grandes joies

semblables, en particulier, lorsque je franchis pour la dernière fois la coupée du *Borda* et me trouvai *midship*. Mon bonheur était plus modeste lorsque je vous vis et me promenai avec vous, sur les bords bleus du golfe Ligurien.

Au reste, soyez juge de ma situation actuelle. Après dix mois d'une campagne splendide sur la *Jeanne d'Arc*, je suis revenu à Brest, un peu fatigué et la tête lourde de souvenirs.

C'était il y a cinq jours.

Or, une grande manchette s'étalait dans les journaux : *L'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie*, et, comme commentaires : « Devant cet événement, la France prend d'énergiques mesures pour garantir l'intégrité de son territoire — et de ses colonies. »

Je vous avoue que je ne compris pas très bien, dès l'abord, la liaison des idées.

Mais des mouvements étranges se dessinaient en rade de Brest.

Tandis que nos examinateurs qui pendant un jour nous tinrent sur la sellette, étaient poliment remerciés, et s'en allaient accompagnés de nos sourires satisfaits, par le vapeur même qui les avait amenés, on voyait du fond

de l'horizon, arriver de vieux bateaux oubliés depuis de longs mois à Landévenec, en décomposition.

Les remorqueurs sillonnaient la rade-abri ; les ouvriers de la Direction du port s'agitaient ; la fumée envahissait l'atmosphère : les signaux couraient sans cesse le long des drisses pour la plus grande joie des timoniers ; on embarquait partout du charbon, de l'huile, du pétrole, mais la *Jeanne-d'Arc* débarquait la moitié de ses aspirants.

A terre un mot volait sur les bouches et agaçait les oreilles : « Mobilisation. »

Les journaux connurent l'âge d'or, et les Brestois, plus que jamais, encombrèrent leur rue du Siam.

Quant à moi, je conservais le calme le plus parfait, et expédiais mon tabac de contrebande par petits paquets.

Seulement je craignais que la prise de Belgrade par les Autrichiens (c'était la dernière heure) ne retardât mon congé ; j'avais raison.

La dernière fois que je mis le pied sur le sol armoricain, j'ai entendu parler de guerre.

J'eus alors un mouvement d'épaules, et on me regarda de travers.

Enfin, hier, 31 juillet, nous avons quitté Brest, et ce matin, après une nuit de rêves enchanteurs, je me suis réveillé à Cherboug.

Je ne vous raconterai pas, mon ami, les aventures qui m'advinrent, sous un soleil écrasant, pour arriver jusqu'à ce *Knoutt* qui termine en hâte, dans l'arsenal, quelques réparations.

Enfin je suis maintenant à peu près installé. J'ai ma chambre et ma sonnette. J'ai mis un peu d'ordre dans mes affaires et fait un tour par la ville : on ne parle que de la guerre.

Moi je suis certain qu'avant huit jours je goûterai, au sein de ma famille, le charme du repos et des affections pures.

J'aurai, en tous cas, connu la joie de l'embarquement sur un torpilleur d'escadre, et la fièvre de la mobilisation mort-née.

Cependant je sens le sommeil me gagner, et ma bougie est aux trois quarts fondue.

Je continuerai de vous écrire, comme vous me le demandez, sans rien exiger en retour.

Adieu, Giuseppe, je vous serre la main, et vous souhaite le bonsoir.

En mer, 10 août 1914.

Giuseppe, la guerre est finie, et c'est profondément triste.

Autour de nous, l'horizon s'éploie net et vide, et nous savons bien d'ailleurs qu'elles sont *amies* les fumées qui, parfois, très loin, montent doucement dans le ciel pâle.

La flotte allemande n'est pas sortie le « Grand Jour », maintenant il est trop tard : Giuseppe, je ne me battrai pas !

Et pourtant quelles heures nous avons vécues !

Le 2 août toute la ville était en révolution sous le soleil joyeux ; l'arsenal bruissait comme une ruche gigantesque et à bord du *Knoutt*, pour hâter les réparations, nous étions là, le commandant, le second et moi, anxieux à l'idée que peut-être nous ne serions pas prêts.

La nuit tomba, lente et tiède...

Des ombres dans les bassins glissèrent, ponctuées de lumières vertes, de lumières rouges, de lumières blanches. On entendait dans le silence des mots bizarres :

« Tribord avant cent ampères. Bâbord arrière deux cents... »

Et c'était comme une farandole mystérieuse qui avec d'infinies précautions sortait de l'arsenal.

Ils s'en allaient, un par un, les sous-marins... vers quelle destinée ?

Les torpilleurs suivaient et au moment où nous larguions à notre tour les amarres, une dépêche arriva par la T. S. F.

Elle venait de Paris, elle était adressée à l'amiral, aux commandants :

Hostilités commencées ; attaquez tous bâtiments allemands que vous rencontrerez !

La guerre !

Ah ! moi qui jusqu'au dernier moment n'y voulus point croire, de tenir entre mes doigts ce papier plein de tant de choses, je tremblais de joie et quand nous eûmes pris la file derrière tous les bateaux qui sortaient, quand nous

fûmes dans la rade, quand la brise salée de l'Océan nous fouetta le visage, je fus envahi d'une jouissance infiniment douce.

La nuit était pleine d'étoiles ; la mer était toute calme. Partout, partout, des ombres autour de nous passaient. Des croiseurs, des remorqueurs, des torpilleurs, et puis les choses toutes basses sur l'eau et bourdonnantes, qu'étaient les sous-marins.

Et les digues furent franchies, et l'escadre tout entière se forma pour aller au combat.

L'amiral R... avait donné ses ordres par T.S.F. La *Jeanne d'Arc* partit en éclaireur. Les torpilleurs en flanc. Le gros de l'armée suivait.

En cas de rencontre, la *Jeanne-d'Arc* venait reprendre sa place dans la ligne ; les torpilleurs se replieraient, *prêts à combattre !*

Et je sentis le *Knoutt*, de l'arrière à l'étrave, frémir de ses machines lancées à pleine vitesse.

Ainsi nous allions à Calais, plus loin peut-être, arrêter l'escadre allemande.

Ah ! quelle folie triomphale ! Quelques croiseurs pour arrêter toute la flotte de l'Empire !

Quant à nous, il faudrait nous approcher à 400 mètres au moins pour lancer nos torpilles,

et tandis que nous bondissions vers l'Est, faisant sur la mer un long sillage blanchâtre, la jumelle aux yeux, je scrutais l'horizon.

Et je faisais mille rêves impossibles, et j'évoquais mille combats fantastiques, le cœur battant plus fort, quand les yeux las, je croyais dans l'ombre apercevoir quelque chose.

Ah ! Giuseppe, depuis trois ans ne vivre que pour le combat, n'entendre parler que du combat, n'avoir comme raison d'être que le combat et puis, là, d'un coup, se dire qu'on y est, pour de vrai, qu'on va foncer, comme un fou splendide, qu'on va s'approcher tout près, tout près, aveuglé par les projecteurs, assourdi par le canon, ruisselant d'embruns, et puis qu'on va lancer ses torpilles, et puis qu'on fuira à tout vitesse, sous une grêle d'obus et que pendant ce temps il y aura une grande gerbe d'eau qui escaladera le ciel et qu'une ombre, une ombre qui glissait, aura des mouvements étranges, et puis se dressera, dans un fracas de soutes qui explosent et puis s'enfoncera doucement, doucement, et qu'après il n'y aura plus rien, rien, plus rien sur la mer, parce que notre torpille aura touché !

Ah ! nous allions la connaître cette ivresse. Déjà, je la sentais s'emparer de moi, m'énerver, et les mains crispées sur mes jumelles je fouillais l'horizon...

Et ce fut l'aube.

Le commandant me dit :

— Si je disparais, c'est le second qui prend le commandement; après lui, c'est vous.

Nous avons ri tous les deux.

On a hissé, en tête du mât, le pavillon français.

On distingue maintenant les torpilleurs les plus proches.

L'horizon devient clair, clair... et puis le soleil commence de monter au-dessus de la mer toujours calme.

Quel beau jour de victoire !

Et tout autour, devant, derrière, les fumées s'allongent, s'allongent vers l'Est, comme d'immenses chenilles... à toute vitesse, l'escadre du Nord se rue au combat...

Hélas ! notre rêve s'écroula bruquement.

« Ordre aux torpilleurs de croiser sur une ligne sensiblement Nord-Sud. »

Que la T. S. F. soit maudite !

Personne n'allait plus loin! Les Allemands ne sortaient pas, par peur de l'Angleterre.

Ce que fut ma désillusion, mon amertume, vous ne sauriez le croire, Giuseppe.

L'équipage qui était parti aussi avec une si belle insouciance, ne comprenant pas cet arrêt — n'ayant pas eu connaissance des dépêches, — nous regardait avec des yeux douloureux.

Pourquoi, pourquoi ne continuait-on pas ?

Et moi, demeuré sur le pont, le regard machinalement fixé sur les tubes lance-torpilles, je me disais que c'était bien facile, en vérité, de faire partir le coup : il suffisait de tirer un peu fort — oh ! très peu ! — sur cette poignée d'acier...

Alors, puisque les Allemands ne veulent pas se battre, nous montons la garde, et tous les bateaux sont arrêtés, et toutes les marchandises saisies. Peut-être seront-ils las d'être bloqués et essaieront-ils de forcer le passage ? Je me raccroche à cette idée, mais sans grand enthousiasme.

Ma désespérance ne dura pas longtemps. Je fus distrait par mon quart qui m'absorba quatre heures de suite, et puis par toutes les dépêches

de T. S. F. qu'il fallait déchiffrer, et puis par la fatigue.

Nous sommes rentrés à Cherbourg faire du charbon, de l'huile, des vivres, en pleine nuit, pour repartir à l'aube.

Maintenant, derrière l'escadrille qui salit de sa fumée un grand morceau du ciel, les croiseurs anglais se profilent sur l'horizon.

Nous allons vers le Nord, et puis vers le Sud, et encore vers le Nord. Aucun bateau ne passera, c'est sûr. Mais comme je suis impatient!

Vous rappelez-vous la promenade que vous eûtes la joie de faire avec moi dans les sentiers fleuris de la montagne qui domine Recco?

Je vous ai dit que la guerre était ma seule raison d'être et mon vaste désir, et vous avez eu un étonnement. Je ne me doutais pas qu'elle était si proche et que je devais sitôt gouter les plaisirs du guerrier, surtout je ne les croyais pas tels qu'ils sont.

J'ai le calme dans mes nerfs et dans mon cerveau.

Je suis heureux d'être à la mer et malgré moi je scrute l'horizon pour voir surgir le *Moltke* ou le *Bismarck*... Ah! je voudrais tant

me battre. Mais j'ai bien peur que la guerre, que notre guerre à nous, soit finie...

Écrivez-moi, mon ami, et me dites que vous accompagnez le *Knoutt* de vos pensées et de vos vœux. Les miens ne vous quittent point.

Cherbourg, 15 août 1914.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre qui n'avait aucun intérêt, mais vous n'avez pas reçu les miennes, et j'en suis désolé.

Je continue néanmoins à vous conter mes aventures. D'abord, je vous apprends que le *Gœben* et le *Breslau* sont pris ; que la *Panther* est coulée ; que Guillaume II a été tué ; que les Anglais ont anéanti la flotte allemande près d'Aberdeen, et que nous avons pris Mulhouse.

Tout ceci circule sous le manteau, mais on ne tardera pas à le rendre officiel : je vous en donne la primeur.

Il y a deux nuits la mer était plate et le ciel constellé. Les torpilleurs se suivaient à la queue leu leu, sans feux comme des ombres.

J'étais de quart, et sur la passerelle j'écar-

quillais les yeux pour percer l'obscurité, et tâcher d'apercevoir mon *matelot d'avant* (on appelle ainsi le bateau qui vous précède) afin de n'aller pas donner du nez sur lui.

Tout à coup une lumière parut, bien faible et bien lointaine : un bateau.

Notre guide nous signala : « Allez reconnaître bâtiment dans le Nord-Est. »

Nous nous sommes précipités sur la lumière. Et peu à peu nous avons distingué un feu rouge et puis d'autres lumières, les sabords éclairés, sans doute, et une grande masse émergea, plus noire que la nuit : un paquebot.

On entendait le halètement formidable de ses machines.

Nous avions peine à le rattraper. Et c'était étrange en vérité, cette chasse dans la nuit d'un immense bateau par un tout petit, tout petit, qui, passant dans le remous du grand, tanguait subitement, et roulait, et forçait de toute sa vitesse, et ne voulait pas lâcher prise.

Nous avons fait le signal : *stoppez*, en braquant sur lui notre projecteur : il a continué sa route. Alors nous avons tiré un coup de

canon à blanc qui résonna sur la mer comme un tonnerre : premier avertissement.

Prudent, il s'arrêta; le *Knoutt* vint se ranger tout près de lui.

Nous avons mis la baleinière à la mer ; je suis monté dedans, revolver au côté.

J'accostai au flanc démesuré du paquebot; on lança un faux-bras, on déroula une échelle de corde, et je grimpai comme un chat.

Sur le pont, il y avait une foule sale et à l'odeur forte; elle se divisa en deux et me fit d'elle-même un passage jusqu'à une échelle.

Je suis monté. J'ai trouvé une foule moins sale et sans odeur; elle me fit encore un passage : je suis monté de nouveau.

Alors quelques personnes m'accueillirent, en habit, en toilette de soirée, le commandant, les officiers de quart.

Moi, j'avais une grande capote en caoutchouc, et une serviette éponge autour du cou.

Je sentais des centaines d'yeux braqués sur moi et j'étais très fier.

Personne ne parlait français. J'ai fait des prodiges d'anglais pour avoir les renseignements nécessaires.

J'ai vu les papiers du bord, le journal, le permis.

C'était un hollandais qui venait de Batavia et allait à Amsterdam. Tout était en règle : j'ai signé.

Le commandant m'offrit un cigare et voulut me l'allumer lui-même.

J'ai toujours aimé les Hollandais.

Avant de descendre de la passerelle, je me suis tourné vers l'état-major et j'ai dit :

— C'est bien; vous pouvez poursuivre votre route.

Et tandis que la baleinière me ramenait sur le *Knoutt*, le paquebot, lentement, se remit en marche, parce que je le lui avais permis.

Et maintenant, nous nous reposons en rade de Cherbourg. Les nuits à la mer sans sommeil, la nourriture bizarre et peu fraîche, le mouvement continuel, fatiguent, et l'attente, l'attente de quelque chose qui doit venir et que nous ne savons pas, nous énerve.

Pardonnez-moi ma brièveté et mon désordre : je me sens infiniment las.

Voulez-vous la dernière gazette ?

Tout à l'heure, le vieux *Borda*, ce ponton

démâté, branlant et grotesque, amené de Brest pour la démolition, a cassé sa chaîne et est parti à la dérive.

Il est tombé en travers de deux torpilleurs.

Sa colère de vieille femme hargneuse a été promptement calmée par deux remorqueurs. Jusqu'à sa mort cette laide carcasse aura été mauvaise — et c'est la seule distraction du jour.

Adieu, mon ami, ne m'oubliez pas : ce serait très ingrat.

Mardi 25 août, Cherbourg.

Ami, si j'occupais une profession libérale, j'aurais le droit de vote depuis plusieurs jours. Cela signifie qu'il y a vingt et un ans, un enfant blond et rose a vu le jour, lequel enfant, après de nombreux vagissements, est devenu jeune homme, puis aspirant de marine.

C'est alors qu'il eut l'idée tordue de devenir votre ami, et la chance d'embarquer sur le *Knoutt* pour faire la guerre...

Il n'est rien de plus triste que de vieillir.

Déjà, mes cheveux blanchissent et tombent, et je sens les premières atteintes du rhumatisme.

Depuis ma dernière lettre, cher, j'ai visité bien des bateaux et accepté bien des cigares — on a démenti les renseignements que je

vous donnais sous toute réserve, — et puis c'est, ma foi, tout.

Il me faut faire un effort assez considérable d'imagination pour croire qu'on est en lutte.

Cependant l'Autriche a déclaré la guerre au Japon et je me demande avec angoisse où ils vont se battre.

Je ne serais pas étonné d'apprendre que le Venezuela, en conséquence de cela, mobilise!

Nous savons peu de chose de nos armées. Les bulletins disent : « Situation sans changement : on se replie. »

Les Cosaques galopent à travers la Pologne, Bruxelles est entre les mains teutonnes, la Serbie repousse l'envahisseur, le ministère se modifie.

On raconte, en ville, les choses les plus extravagantes ; des réservistes parcourent les rues, et les cabaretiers gagnent de quoi s'assurer une honnête vieillesse.

La rade de Cherbourg est peuplée de torpilleurs et de croiseurs; on dévore les journaux, on déchiffre les dépêches... et on ne sait rien.

Le général Joffre est un rude jouteur pourtant, et les Prussiens entrent chez nous. Je me

demande si quelqu'un comprend la moindre chose à la salade européenne.

Oh ! mon ami, je donnerais la prunelle de vos yeux pour lancer mes torpilles.

Dites-moi tout ce que vous savez et exposez-moi vos idées sur la situation actuelle : je sais que vous ne manquez pas d'esprit.

En reconnaissance de quoi voici les renseignements que vous me demandez et que je m'étonne de ne vous avoir pas donnés.

Le *Knoutt*, lorsqu'il fut lancé, il y a une dizaine d'années, était un *contre-torpilleur* et avait deux mâts.

Maintenant il n'en a plus qu'un et s'appelle *torpilleur d'escadre*.

C'est un joli bateau, élancé, aux cheminées courtes, à l'avant effilé, et qui peut marcher encore 25 nœuds, c'est-à-dire plus de 46 kilomètres à l'heure.

A son âge on ne peut guère demander mieux.

Il est armé de 6 canons de 47 millimètres, et d'un canon de 65 : tout l'espoir du bord.

Il possède, en outre, 2 tubes lance-torpilles, et 4 torpilles. Il y en a 2 dans lesdits tubes, et 2 dans des « valises », en réserve. Lorsque

les premières sont lancées, on met les autres à leur place. C'est une opération assez longue et qu'il est prudent de ne point faire sous le feu de l'ennemi.

Ces torpilles, hélas ! sont préhistoriques, et ne vont guère plus loin que 400 mètres. Il est à peu près certain que le jour où nous les lancerons, nous ne reviendrons pas, ce qui n'a point d'ailleurs très grande importance.

Je ne crois pas qu'il vous intéresse de savoir que nous possédons deux machines à triple expansion, et que nous chauffons au charbon.

Il y a 70 hommes dont 60 matelots qui sont logés à l'avant, très mal, et qui couchent dans des hamacs placés sur 3 rangs, et collés les uns aux autres.

Mais ce sont des hommes solides, durs à la peine, braves enfants, et ne rêvant que plaies et bosses.

Il y a 7 ou 8 sous-officiers, 1 midship (votre serviteur), 1 enseigne à deux galons plus ou moins vieux, et le commandant.

Et tout ce monde vit un peu à l'étroit dans cette petite carcasse, mais avec bonne humeur.

Ce n'est pas toujours aisé, et, quand il fait mauvais, les lames jouent avec nous comme avec des fétus.

Nous roulons et nous tanguons au moindre clapotis. Il faut tout accrocher, tout attacher, tout fermer, et puis on se cramponne quelque part et on reste là.

On entend des bruits extraordinaires : vaisselle qui se casse, hélice qui sort de l'eau et s'affole, lames qui balaient le pont, objets divers qui, d'un bord à l'autre, rebondissent et se poursuivent, eau qui coule — il y a toujours de l'eau qui coule — et puis chutes, cris, rires, jurons. C'est un enfer.

Pour aller depuis l'arrière jusqu'à la passerelle, par mauvais temps, c'est tout un voyage au long cours. Dès que le bateau est droit, on se précipite, mais cela dure une seconde ; vite on s'accroche, et on reste ainsi, agrippé, attendant que la lame soit passée, et que le torpilleur se redresse.

Au moment où il repasse par la position normale, en hâte on fait un nouveau bond, les yeux fixés sur la chose qu'on va « crocher » : canon, rambard ou n'importe quoi, et on l'étreint et

on la presse contre soi, et rien ne la fera lâcher.

Et puis on recommence sept ou huit fois des bonds semblables, et on finit par arriver.

La nuit, c'est d'une complication inouïe.

On se lance les bras tendus, on attrape la première chose heurtée, et on a la surprise bizarre d'étreindre le cou d'un matelot qui veille près de son canon.

Alors on roule par terre tous les deux, l'un riant et l'autre jurant.

Il ne faut pas songer, dès que la mer est un peu creuse, à mettre le couvert. Seulement il existe une « table à roulis ». C'est une planche percée de petits trous qui sert de nappe. On pose une assiette et on l'entoure de petits bouts de bois — des cabillots — plantés dans les trous. Cela empêche l'assiette de glisser, mais non le contenu de partir au premier roulis un peu violent, ni les verres de déborder.

On ne peut d'ailleurs pas toujours faire la cuisine. J'en suis personnellement désolé, car jamais je n'ai ressenti les affreuses douleurs du mal de mer. C'est fort heureux, direz-vous — et vous aurez raison. Plusieurs hommes,

malades au début, ne le sont plus maintenant. C'est un peu affaire d'entraînement.

Sur la passerelle, par gros temps, on est copieusement arrosé. Les embruns balaient le pont d'un bout à l'autre, et on s'aperçoit alors que les « cirés » ne sont jamais étanches.

Ah ! j'oubliais de vous dire que nous possédons 16 fusils Lebel modèle 1886, modifié 1893, comme dit la théorie, et 8 revolvers.

La compagnie de débarquement que nous pouvons ainsi former est donc fort imposante.

Telles sont, mon ami, les précisions qui vous permettront de me mieux suivre par la pensée.

Vous voyez que je suis dans de bonnes conditions pour guerroyer. J'attends... avec un peu de désillusion.

Affectueusement vôtre.

Calais, septembre 1914.

J'étais dans ma couchette, l'autre jour, mon ami, quand un timonier me réveilla par ces mots :

— Lieutenant, on reçoit l'ordre de pousser les feux et d'appareiller le plus promptement possible.

J'ai poussé un « hurrah ! », ne doutant pas que nous partions pour Kiel, et rejetant mes draps, j'ai levé les jambes en l'air, en signe de réjouissance.

Le ciel était bleu — la mer aussi — et nous avons appareillé sous le soleil, suivis par le *Fouet*. Tout à coup la brume est tombée, une brume si épaisse que de l'avant on ne voyait pas l'arrière. Nous étions entourés de gris, et le sifflet, à intervalles plus ou moins régu-

liers poussait un sifflement assez enroué.

Cela dura tout le matin et toute l'après-midi ; la Manche était comme un lac ; le *Knoutt* virait un peu, mais sans roulis ; il glissait à 16 nœuds dans le gris humide et ouaté. Derrière, on ne voyait ni le sillage ni le *Fouet*.

Et brusquement, à quatre heures, la brume s'est levée, comme un rideau d'opéra. Le ciel apparut tout bleu, et droit devant, on devinait le cap Griz-Nez, au loin.

Le *Fouet*, à deux cents mètres, impeccablement, suivait toujours.

Nous sommes entrés dans le Détroit. La blanche Albion étincelait ; l'horizon était vierge d'Allemands ; torpilleurs et sous-marins — français et anglais — faisaient des rondes, sentinelles noires, au ras de l'eau, attendant l'ennemi.

Le commandant de la ligne de surveillance nous a crié, par porte-voix, d'aller à Calais.

Nous y fûmes amarrés à la nuit.

Mon instinct de vieux voyageur m'a poussé par la ville. Je n'ai guère vu que des ombres couleur de muraille, et des becs de gaz ané-

miques. Mais, le lendemain matin, je suis retourné dans cette valeureuse cité.

Elle ne me déplaît point.

Il y a de vieilles rues et des neuves, comme à peu près partout. On y vend du tabac bon marché. La guerre ne semble pas affoler les populations, et j'ai croisé beaucoup de soldats.

Je suis resté en admiration devant le monument des *Bourgeois de Calais* qui, pieds nus et en chemise, avec la corde au cou, portèrent les clefs de la ville aux ancêtres de nos alliés.

Cela m'a fait songer à Marie Tudor, qui avait le nom de Calais gravé dans le cœur, du moins elle le disait, car je ne crois pas qu'on ait jamais vérifié...

La ville est pleine de charmantes petites filles.

J'ai été sur la plage, hérissée de cabines dont les ombres sont propices, et j'ai vu les jeunes gens se baigner dans la mer.

Vraiment, mon ami, on ne se douterait pas que l'ennemi est à nos portes : on rit, on chante, et on semble s'amuser fort.

Mais, lorsqu'après avoir été croiser deux nuits et un jour dans le Détroit — sans rien

voir — nous sommes revenus ici, de bien mauvaises nouvelles nous attendaient.

Les Allemands avancent, avancent... On les signale à Cambrai, à Saint-Quentin, et nous, nous reculons. Ils sont en France, ils sont chez nous, ils encombrent nos routes...

On dit que les Russes débarquent à Ostende, après avoir traversé toute l'Angleterre ; qu'il y a, aux environs de Lille, des troupes qui n'ont pas encore vu le feu ; que la mer est semée de mines ; que l'escadre du Midi bombarde Cattaro, mille choses qu'on répète partout.

C'est triste... Et nous ? Nous retournons à Cherbourg où nous serons demain matin. Mais quand donc se lèvera-t-il, le jour du combat ? Moi qui étais parti avec tant d'espoir !

3 jours plus tard, Cherbourg.

Avant que le vaguemestre s'en aille, je termine ma lettre, ami.

Je ne comprends rien, rien du tout.

Les dépêches anglaises, que nous recevons par T. S. F., sont d'une sincérité affolante. Nous avions cru, l'autre jour, qu'elles avaient dit *Cambrai* pour *Courtrai*. Hélas ! il n'y a pas d'erreur !

Les Allemands vont droit sur Paris, et on les laisse avancer. Le Gouvernement est à Bordeaux.

Joffre recule, recule... Veut-il donc que les ennemis fassent le tour de France ? ou bien veut-il les laisser entrer chez nous pendant qu'il va chez eux, par l'Alsace ?

Mais alors il faudra se battre pour que cha-

cun revienne chez soi ; on dit que la *grande bataille* va commencer ! C'est la centième fois qu'elle commence, la grande bataille ! et les nouvelles officielles se succèdent, exaspérantes : « Situation inchangée ! »

Nous sommes à peu près entre Paris et l'Alsace, et on recule encore... Enfin, il y a la Corse !...

Je vous signale un fait authentique :

Un sous-marin anglais a capturé un aéroplane ! C'est assez cocasse. Ces appareils n'ont jamais été construits pour se rencontrer ni se battre en champ clos. Mais avec cette guerre nous aurons, je crois, d'autres étonnements.

Rien n'est désespéré, quoique les nouvelles soient mauvaises.

La Victoire va venir nous donner son baiser, et puis, mon ami, n'oubliez pas qu'il reste une chose que les Allemands n'ont pas prise encore, et qui se mettra en travers le jour où ça n'ira plus : le *Knoutt*.

Bien à vous.

En mer, septembre 1914.

Il y a de bien jolies lames, Giuseppe, mais je vous assure que ce n'est pas drôle du tout.

Le *Knoutt* est animé d'un mouvement, dit de *casserole*, inconnu dans toutes les cinématiques, et nous sommes couverts d'eau.

J'ai demandé au commandant si nous pouvions faire le tour complet ; il m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre tant que le bout de la vergue ne toucherait pas l'eau.

En attendant, c'est fort désagréable.

Je ne peux m'étendre, car le roulis me jette à bas de ma couchette ; j'écris avec peine, car tout le torpilleur tremble , et dès que je mets le nez dehors je suis arrosé copieusement.

Les lames nous couvrent et nous masquent

la vue du *Fouet* qui, à deux cents mètres, danse une gigue endiablée.

Non, ce n'est pas drôle du tout.

Et puis si les Allemands venaient, nous ne pourrions lancer nos torpilles, ni fuir, ils nous couleraient sans vergogne.

Mais les Allemands sont loin.

Avant-hier, comme nous venions d'observer un tir d'accord qui n'eut pas lieu, nous avons reçu la dépêche que la tour Eiffel envoyait à l'univers entier : *L'ennemi bat en retraite à notre aile gauche et au centre*

Je me prends à sourire, maintenant, en songeant à la joie que nous eûmes. Dans la nuit, les dépêches anglaises ont confirmé.

C'est la grande victoire. Je vous l'avais d'ailleurs fait prévoir dans ma dernière lettre.

Le mouvement de nos armées est semblable à celui d'un ressort qui se comprime et se détend. Aujourd'hui c'est la détente.

Je suis attentivement sur mon atlas du *Borda* — atlas allemand — le progrès de nos troupes.

Cela, non seulement m'intéresse fort, mais m'apprend la géographie...

Je viens de m'interrompre pour déchiffrer

avec des grilles et des registres une dépêche secrète de l'amiral. Il nous rappelle à Cherbourg.

Ah ! mon ami, j'en suis aise. La perspective d'une nuit dans cette mer en furie ne me plaisait point.

Je vais aller sur la passerelle, ou du moins tâcher d'y aller. Tout est par terre. Le carré est jonché de papiers, mon pot à tabac s'est renversé, et le lavabo déborde. Sur les hublots passent les lames qui font subitement l'obscurité.

Mes vêtements pendus, servant de fil à plomb. indiquent des inclinaisons dont vous n'avez nulle idée. Je supporte tout avec joie : nous sommes en guerre !

12 heures plus tard.

Notre victoire s'accentue. La tour Eiffel, le Poldhu, les journaux sont d'accord pour chanter notre avance. Le *Knoutt* est arrivé au port, hier, par nuit noire, après avoir failli *engager* et ruisselant d'eau.

Une lame nous avait couché, sur le côté.

Au moment ou nous allions nous redresser une seconde lame arrive et nous renverse de nouveau. Ah ! j'ai cru faire le tour.

On entendit un bruit de choses renversées, des cris, une douche nous glaça jusqu'aux os, et on voyait le pont, presque vertical, balayé par la mer. Accroché je ne sais comment, nous pensions seulement ceci : Se relèvera-t-on ?

Il semblait qu'un siècle, doucement, s'écoulait. Enfin lentement, lentement, le *Knoutt* se

releva : il n'y avait pas eu de troisième lame.

Et dire que des gens payent pour aller en bateau !

J'éprouvai une grande volupté à me coucher. Je fus réveillé à minuit par ce bulletin de victoire : *Allemands en pleine retraite sur tout le front abandonnent matériel et prisonniers, paraissent épuisés :*

Ils reculent partout. Hosannah ! Je crois que bientôt le *Knoutt* entrera dans la ronde.

Oh ! mon ami, je deviendrai fou de joie.

Vous voyez, j'espère, la situation : nous étions entre Paris et Verdun, face au Nord. Nous remontons : c'est infiniment simple !

Avant de clore, je veux, Giuseppe, vous dire combien votre pays m'intrigue, et vous demander si vous allez faire le coup avec ou contre nous ?

Je sais que vous n'êtes qu'à demi italien, que vous avez dans les veines du sang de France. et que vous êtes né à Paris.

Mais enfin votre frère sert sous le pavillon royal, et marcherait contre nous. Il me tuerait, peut-être ! Vous en seriez fâché, mais cela ne changerait rien ; quoi qu'il en soit la situation

n'est pas claire. Il ne faut pas attendre que la Fortune se décide franchement pour vous lancer dans la mêlée.

En tous cas, sachez bien que nous n'avons pas peur.

Ceci, mon ami, n'altère en rien les sentiments tendres que j'éprouve à votre endroit, et je commanderai le feu sur vos bâtiments sans que l'amitié qui nous unit soit le moins du monde atténuée. J'aime à croire cependant que telle éventualité ne se produira point.

Que ces mots vous apportent les sentiments victorieux et les meilleurs souvenirs de l'officier en troisième du *Knoutt*.

Le vingt-huitième jour de septembre 1914,
à Cherbourg.

Vous êtes, mon cher, un fat. Votre lettre est stupide. Vous croyez qu'on voudra de vous dans l'armée française ?

Vos mains sont trop blanches et vos lèvres imberbes. Gardez, s'il vous plaît, vos mollets nus, votre costume de chasse, et préparez vos examens.

Rêvez que vous êtes sur les bords de l'Aisne rougie : très bien, mais éveillez-vous dans votre chambre pâle, pour aller au collège, sagement.

Vous vous feriez du mal avec un fusil, et quelque lourd soldat prussien vous écraserait de sa botte sans y prêter attention.

Demeurez à *Recco*, écrivez-moi que le ciel est bleu, en m'envoyant une petite fleur cueillie

sur la montagne ! votre rôle n'est pas autre.

Demandez-moi aussi pardon de vos intentions guerrières.

J'ai fait — moi qui me bats — un grand voyage.

Le *Knoutt* a été au Havre.

Depuis deux jours nous étions au large, montant la garde, et jouant un peu rudement avec les lames. Or un bateau s'est montré que j'appellerai *Kamba* à cause de la censure.

C'était un gros cargo sans élégance qui avait vilaine mine dans le soir tombant.

Il faisait trop mauvais pour mettre la baleinière à la mer et aller voir, à bord, ce qu'il portait dans ses cales mystérieuses.

Alors nous lui avons dit d'aller au Havre, et l'avons suivi. Toute la nuit il a clopiné devant nous, sans hâte, comme une tortue péripatéticienne et boiteuse ; à l'aube il mouillait à l'entrée de la Seine.

Je n'avais pas dormi à cause du roulis trop violent. De gros nuages couraient devant un soleil timide. Les maisons de Sainte-Adresse étaient mauves. Une forêt de mâts indiquait le port. Sur la digue des gens musaient !

A 6 heures du matin, par grand vent et froid, il y a des gens qui se promènent, et sur une digue ! C'est encore une des choses que je ne comprendrai jamais.

Par-dessus le môle, les vagues se livraient à un steeple-chase pittoresque. Nous nous sommes amarrés à un quai de bois. Le commandant a été régler la question du *Kamba*. J'ai regardé les maisons curieuses. Il semble qu'elles aient été pressées les unes contre les autres par un géant facétieux ; alors, pour ne rien perdre de leur volume, elles se sont élevées démésurément.

Au bout de cinq minutes elles avaient déversé des vieilles femmes, des bourgeois endimanchés, trois soldats anglais et des gamins qui nous regardaient avec des yeux ronds.

Les gamins sont moins jolis que ceux de votre pays, mon ami, mais ils sont aussi sales. Les femmes étaient laides et je n'aurais pas voulu rencontrer les bourgeois à la brune ; les fils d'Albion touchaient la coque en disant : « C'est chò ! » et ont demandé à visiter.

C'est tout ce que j'ai vu du Havre, mais c'est amplement suffisant pour m'en donner une idée exacte.

Quand nous sommes repartis il y avait foule sur les digues. Le *Knoutt* piquait du nez dans les lames, et des bouquets d'embruns tombaient sur la passerelle. Des marsouins folâtraient autour de nous. Je me tenais des deux mains à la rambarde, courbant la tête, et ployant le dos pour recevoir les douches amères.

Mais je n'étais pas content, car ma capote dégouttait dans mes sabots.

Et la nuit commençait de couvrir Cherbourg lorsque nous y arrivâmes.

[Le *Kamba* était un bien inoffensif navigateur attendu depuis huit jours au Havre.]

Avant-hier j'ai fait un pèlerinage. Cela a consisté à errer dans le petit jardin, sous le rocher du Roule. Il y a deux ans j'y fus dans des conditions étranges. Je n'y suis pas retourné depuis. Sur la route, le long du bassin, on a construit un parc pour les chevaux qui vont partir à la guerre. J'ai reconnu les allées, les coins d'ombres, l'étang aux cygnes. J'ai agité des pensées tristes. J'en ai rapporté de la mélancolie que j'ai savourée tout le soir.

Ce jardin marque la naissance et peut-être la mort d'une extraordinaire période de ma vie.

2 octobre, minuit.

Dans les rues tranquilles et monotones, j'ai rencontré les lycéens qui revenaient de classe. Ils portaient sous le bras des livres neufs. Je les entendais parler de composition. Leurs souliers étaient blancs de la poussière des cours.

Alors j'ai songé que, pour la première fois depuis treize ans — treize ans ! — octobre ne ramène aucune rentrée pour moi. Je n'ai pas eu de vacances, je n'ai même point passé d'examens ; les mois se succèdent, semblables, et je ne connaîtrai plus ces trimestres qui ramenaient périodiquement les mêmes joies, et me semblaient si longs !

Vous, mon ami, vous allez en classe. Comme je vous envie ! Rêvez, chantez, faites des folies, ne travaillez pas trop. Pensez à moi.

Ah! vous regretterez plus tard tout ce qui fut... ce qui ne sera plus.

Le *Knoutt*, depuis quelques jours, ne bouge plus, mais il est « paré à partir » à la première alerte. Nous attendons. Le courant nous fait tourner autour du coffre (on appelle ainsi les grosses bouées où l'on s'amarre). Imaginez une sentinelle, le fusil chargé, le doigt sur la gâchette, prête à faire feu et à bondir, baïonnette haute.

Des sous-marins allemands se sont montrés. L'*Attentive* a vu deux torpilles lui filer derrière. La *Marseillaise* s'est cachée derrière la digue. Avec ces bêtes sournoises et prussiennes les gros se terrent, et les petits veillent. Oh! le combat viendra ! Je suis patient, le *Knoutt* doit se battre, mais je ne sais ni la nuit ni l'heure.

Depuis quinze jours, il y a lutte au nord de l'Aisne. Déjà de mes parents, de mes amis sont morts, de mes amis qui avaient vingt ans comme moi. Je suis triste, mais fier aussi pour eux, car c'est beau de recevoir une balle entre les yeux, en défendant la France.

Quand vous recevrez cette lettre, mon ami,

une nouvelle victoire sera certaine sans doute, — mais il y en aura d'autres encore, — et il y aura d'autres deuils.

A vous profondément.

En mer, fin octobre. Dimanche.

On a vu, au début du mois, un sous-marin allemand dans la Manche, alors que des transports chargés de troupes allaient de Cherbourg à Dunkerque et Ostende.

Aussi les torpilleurs furent mobilisés, et nous sommes partis croiser devant les côtes du Détroit.

Cependant, comme il fallait faire du charbon et des vivres — à moins de brûler les caillebotis, et de nous livrer au cannibalisme — le *Knoutt* est allé, entre deux rondes hauturières, passer six heures à Boulogne.

Boulogne est une ville que je ne connaissais point. Elle est assez pittoresque sur son flanc de colline, et j'y ai trouvé de magnifiques bottes pour les quarts nocturnes et pluvieux.

Après des croisières sans fin, des nuits de veille et quelques alertes, on a mis le cap sur Cherbourg.

Là, j'appris que le fameux sous-marin allemand vu à trente milles au nord de Barfleur, n'était qu'une bouée posée par un bateau farceur !

J'oubliais de vous dire que j'ai été nommé, en raison des services que depuis trois ans je rends à la marine et à la patrie, enseigne de vaisseau de 2e classe. C'est à Boulogne que, pour la première fois, je suis sorti avec les insignes de mon grade, mais il ne m'a pas semblé que les Boulonnais s'en inquiétassent outre mesure...

A Cherbourg on embarquait toujours des troupes. Les transports chargés d'hommes passaient près de nous, et je criais avec l'équipage : « Hurrah ! » de toutes mes forces.

J'en ai vu à terre, de ces soldats qui partent. Ils ont peur du mal de mer, et c'est bien leur seule crainte. Combien reviendront ?...

Notre repos à Cherbourg fut de courte durée. Le 12, un sous-marin ennemi est aperçu près de Gris-Nez. Vite le *Knoutt* appareille. Suivis

de deux petits torpilleurs, nous passons une nuit et deux jours dans une mer en furie, et revenons bredouilles.

Le temps d'embarquer du charbon, nouveau télégramme alarmant : les Anglais ont attaqué sans succès un sous-marin allemand près de l'île de Wight. Ce sous-marin commence à m'énerver !

Le *Knoutt* part... et ne trouve rien. Seulement, une légère avarie de machine nous oblige à rallier Calais. Depuis ma première visite — il y a presque deux mois — Calais s'est peuplé de réfugiés.

Les Allemands marchaient sur Ostende — ils viennent d'y entrer — et les habitants s'enfuyaient en désordre, à bord des bateaux de pêche, des chalutiers, de tout ce qui vogue.

Calais les accueille, avec des soldats. La ville est encombrée de familles éparses, de militaires de toutes armes, de pauvres gens qui portent à la main, dans un mouchoir, leur fortune. Oh ! vraiment, mon ami, c'est une chose douloureuse que de croiser ces malheureux pleins d'effroi, errant par les rues, sous un ciel glacé, alors que le brouillard, doucement, tombe avec l'ombre.

J'ai été à la cathédrale. J'ai versé dans le tronc spécial une aumône pour eux. Que puis-je faire de plus ? Au jour, le lendemain, — c'était, je crois, le samedi 17, — nous avons repris la croisière devant les côtes.

Il y avait donc quinze jours que nous courions après ce sous-marin ! Je n'y croyais plus. Dimanche, je venais de me coucher, après un quart de nuit fatigant, quand le timonier frappa à ma porte : « Lieutenant, on a mis aux postes de combat ! » En même temps, je sentais le *Knoutt* vibrer tout entier et bondir en avant. Je fus sur la passerelle deux secondes après. Le commandant me renseigna : « Le pilote a vu, droit devant, à trois milles (6 kilomètres environ), un kiosque de sous-marin qui a disparu en deux minutes. »

Le *Knoutt* fonçait pour éventrer l'ennemi, les pièces chargées, les pointeurs prêts à faire feu. Jumelle aux yeux, je fouillais la mer. Les lames se poursuivaient, blanches et vertes. Le soleil, entre les nuages, les éclairait par plaques. Les embruns jaillissaient avec des arcs-en-ciel. C'était un beau temps de bataille — mais nous n'avons rien vu. Alors le commandant a fait

rompre les postes de combat et j'ai été déjeuner.

Ceci s'appelle une alerte. Depuis, rien. Personne ne souffle mot du sous-marin.

Vous savez que le combat se poursuit jusqu'à la mer du Nord. Cette semaine, les flottes anglaises ont bombardé la côte. Il y avait aussi des torpilleurs français qui ont fait bonne besogne. Que je voudrais y aller! A Boulogne, j'ai vu des blessés anglais; j'ai visité la ville, qui me plaît : elle a eu grand'peur de voir venir les Allemands. Elle respire à l'aise, maintenant que le danger n'est plus.

Et moi, mon ami, je continue à faire des rondes en attendant de vos nouvelles et le combat. Je vous expédierai ces mots à l'arrivée à Boulogne, dans quelques heures, à moins que... à moins que quelque sous-marin allemand ne me force à rouvrir ma lettre pour vous dire en post-scriptum que je l'ai coulé !...

P. S. — *Dunkerque, mardi.* — Il sera aussi long que la lettre, le P. S., mon ami, mais cela n'a aucune importance : lisez et ragez avec moi.

Dimanche, après vous avoir écrit les pages ci-dessus, je montai sur le pont et causai à l'arrière avec le second. Boulogne était devant nous, à quatre ou cinq milles. On commençait de distinguer les maisons sur le port. Le ciel était vilain comme la mer. Il faisait froid. Quatre nuits sans sommeil m'avaient brisé et me donnaient hâte de rentrer.

Et tout à coup le second, qui parlait, s'est arrêté brusquement. Il regardait la mer, tout près, fixement. Le doigt tendu, il me montrait les lames, mais je ne voyais rien, qu'un peu d'écume, puis il s'est tourné vers l'avant, criant de toutes ses forces :

— Un périscope par babord !

Et il courut vers la passerelle.

Et à ce moment, un matelot tendit le doigt, aussi, sur les lames :

— Là, là... Regardez, lieutenant !

— Mais où ?... où ?

— Là, tenez, sous le goéland !

— Lequel ?

Je ne voyais rien, rien que le sillage et les goélands qui volaient en rasant l'eau...

— Aux postes de combat !...

En quelques secondes, tout le monde fut à son poste, pièces chargées, tubes lance-torpilles pointés. Je bondis sur la passerelle.

Le *Knoutt*, incliné légèrement, tournait. Nos yeux scrutaient la mer. Personne ne voyait plus rien, le périscope avait disparu !

Et subitement, le timonier et le pilote hurlèrent :

— Là ! un périscope !

Et ils montraient, devant, les lames avec leurs poings. Le commandant ne voyait pas ; moi, je ne voyais pas non plus. Ensemble, le timonier et le pilote dirent : « Il disparait ! »

Je courus au poste de T. S. F., faire lancer la dépêche au Centre de Calais : « Y a-t-il des sous-marins dehors ? » Et en revenant sur la passerelle, nous l'avons vu tous, le périscope, mon ami.

Il venait de surgir, à trois cents mètres, un long bâton hors de l'eau, avec un tronc de cône au bout, couleur verdâtre, un bâton qui avançait, qui faisait un petit sillage...

Le commandant dit :

— Mais, c'est un français ! C'est un périscope français !

Avec sa jumelle, il essayait de reconnaître.

Et ma joie immense fit place à une angoisse épouvantable. Si c'était un français, et si on coulait un sous-marin français, — et si on ne le coulait pas, et si c'était un allemand ?... Quelles minutes !

Je regardais le commandant. Il ordonna : « Cinq cents mètres ! » Je répétai l'ordre aux pièces, mais à ce moment je vis le périscope rentrer dans les lames, et il ne reparut plus, ce fut fini.

La réponse de T. S. F. arriva de Calais : « Tous sous-marins rentrés ! »

Alors, c'était un allemand ! Il y avait un sous-marin allemand, là !...

Le *Knoutt* tourna et retourna. D'autres torpilleurs vinrent et fouillèrent avec nous.

La nuit tomba. Une nuit vilaine, avec la pluie glaciale qui piquait les yeux, et toute la nuit nous avons cherché avec l'espoir que, peut-être, on verrait quelque chose...

Nous sommes rentrés à l'aube à Boulogne et j'avais la rage au cœur.

Le soir, nous partions pour Dunkerque.

Tout le temps je demeurai sur la passerelle,

regardant autour du *Knoutt* les petites lames grises, avec l'espoir qu'un périscope... peut-être...

Il n'y eut pas de périscope, il n'y eut rien.

Sur Dunkerque, des aéroplanes français planaient.

Nous étions à peine amarrés dans un bassin, tout au fond de la ville de Jean Bart, que la T. S. F. reçut des signaux de détresse.

C'était devant Boulogne encore, là où, la veille, à la même heure, nous avions vu l'ennemi ; un torpilleur faisait S. O. S. et demandait du secours, et nous sûmes par la T. S. F. que les torpilleurs de Calais appareillaient pour aller voir, et depuis hier au soir nous ne savons plus rien. Que s'est-il passé ?

Cette nuit nous l'apprendrons sans doute, puisque nous revenons à Boulogne. Ah ! qu'apprendrons-nous ?

La guerre est une grande angoisse...

Je viens de me promener quelques instants dans Dunkerque. Je n'ai pas été loin. J'ai suivi les rues que j'ai suivies il y a deux ans. J'ai fait un pèlerinage à la cathédrale, à l'Hôtel de ville, à la statue du Corsaire. Combien de souvenirs

infiniment pénibles les pierres ont évoqués en moi ! Comme ces années écoulées marquèrent dans mon cœur et mon intelligence ! J'ai appris en deux ans — il a fallu deux ans ! — que la confiance est un mot, et que nous sommes sur la terre seuls, désespérément seuls !

Peut-être un jour, Giuseppe, je vous dirai des choses...

Deuxième P. S. — *Mercredi, minuit.* — C'est la *Flèche* qui a fait avant hier les signaux de détresse. L'*Amiral-Ganteaume* allait à Boulogne, chargé de réfugiés belges, de ces malheureux qui n'ont plus de foyer, plus de famille, plus de patrie, qui fuient leurs villes bombardées avant que les Allemands, assassins d'enfants et éventreurs de femmes, ne viennent les forcer à marcher en avant de leurs armées.

Le paquebot passait devant Griz-Nez. Il était 5 heures du soir, environ.

Et tout à coup une colonne d'eau s'est élevée, toute droite, plus haute que les mâts. Le bateau a tremblé dans toute sa coque, s'est incliné un peu.

Alors, parmi tous ces malheureux, il y eut une panique. En un clin d'œil, les haubans furent alourdis de grappes humaines; les embarcations s'emplirent de femmes et d'enfants; des hommes sautaient, fous, par-dessus bord.

Les torpilleurs qui croisaient non loin arrivèrent à toute vitesse. Dans leurs baleinières les pauvres gens s'entassaient. Entre le paquebot et les canots il y eut des écrasés.

Mais le *Ganteaume* put rentrer à Boulogne. Il avait un grand trou par le travers de la soute à charbon. On a retrouvé des morceaux de la torpille. Je les ai vus, des morceaux projetés, je ne sais comment, sur le pont du *Ganteaume :* une partie de la machine et du réchauffeur à pétrole.

C'était donc un sous-marin qui était là, sournois, méchant, attendant, pour frapper à coup sûr, quelque grosse proie inoffensive... Notre sous-marin de dimanche!

... Et maintenant, mon ami, je suis triste. Tout à l'heure, un homme de la *Flèche* est tombé à l'eau. On l'a retrouvé une heure après, et étendu à même le pont; des médecins anglais, une infirmière de la Croix-Rouge sont accourus.

Leurs efforts furent inutiles. L'homme est mort.

Je vois encore ce corps, nu, tout blanc, dont on agitait les bras, et cette pauvre tête aux yeux clos dont on tirait la langue, doucement, avec la pointe d'un couteau. Les équipages étaient penchés autour des médecins. Et quand ceux-ci se sont relevés, quand ils ont dit, avec un accent maladroit : « Il est mort », un grand silence a pesé... puis on a emporté le cadavre à l'hôpital, sur une petite charrette.

Il est tard, mon ami, je ferme cette lettre trop longue. Je suis devenu commandant en second, honneur qui ne dissipe pas ma tristesse. Je vais essayer de dormir, j'ai peur de n'y point parvenir. Écrivez-moi, vos lettres me font plaisir. Où serai-je quand vous recevrez celle-ci ?...

1er décembre, à Cherbourg.

Écoutez ces deux histoires.

Première histoire : La nuit était noire comme de l'encre. L'escadrille rentrait. Nous étions à la queue leu leu. Le torpilleur qui nous précédait avait allumé sa « ratière », petit feu imperceptible à l'arrière. Et, sur ce point blanc qui trouait la nuit, nous gouvernions comme sur une étoile magique qui nous montrait la route.

Je venais de quitter le quart. Il était minuit. Avant de descendre me reposer, j'allumai une cigarette et, assis à l'arrière, sur le tube lance-torpilles, je regardais dans le noir, en rêvant.

Tout à coup, il me sembla distinguer un bruit d'eau agitée, et j'eus l'impression qu'un bateau marchant très vite était là, tout près, à côté

de nous. Je me dressai, l'oreille tendue, les yeux grands ouverts, et au même instant il y eut un fracas terrible, un tonnerre ; le *Knoutt* vibra comme une lame d'acier, s'inclina d'un côté, se redressa, pencha de l'autre.

Et puis des feux s'allumèrent, un projecteur nous balaya de son faisceau lumineux et, sortant de l'ombre, comme une féerie extravagante, je vis le *Knoutt*, à moitié crevé, et un autre torpilleur, l'étrave tordue, qui, doucement, battait en arrière.

Nous venions d'être abordés.

Cela arriva en une seconde, ce fut rapide comme un éclair.

Je me précipitai vers le milieu du *Knoutt*. Les hommes, par tous les panneaux, montaient.

Ah ! Giuseppe, on sent, dans ces moments, son intelligence et sa vigueur décuplées.

Le commandant, de la passerelle, me vit dans la lumière du projecteur. Il me cria, en descendant :

— La machine est-elle envahie ?

— Non, seulement la chaufferie arrière.

Le drame s'était reconstitué, net, dans mon esprit : Nos feux sont masqués. Le torpilleur

ne nous voit pas. Il va très vite. Il nous aborde en plein par le travers. Il fait machine en arrière, se dégage de la blessure, et lui-même a l'étrave tordue, froissée comme une feuille.

Il allume son projecteur. Il éclaire le *Knoutt*, et en hâte, ne se rendant pas compte de l'importance de l'avarie, met sa baleinière à la mer pour nous porter secours.

Je descends dans la machine : pas une fissure. Je descends au carré : rien non plus. C'est entre les deux que nous avons été coupés.

L'eau monte dans les chaufferies. Les chauffeurs ont un sang-froid admirable. On isole la chaudière arrière, on fait tomber la pression.

Le compartiment est petit, heureusement. L'eau s'arrête de monter. Les cloisons étanches tiennent bien. Le *Knoutt*, avec son grand trou au flanc, continue de flotter.

C'est la *Cravache* qui nous a abordés. Elle n'a rien de grave. Pas d'eau. La cloison de choc n'a pas cédé.

Tous les feux allumés, cette fois, à petite vitesse, nous reprenons notre route, accompagnés de la *Cravache*.

Ah ! je ne croyais pas que ce fût si simple,

en vérité, de se faire aborder. Il semble que quelque chose de très naturel et de très drôle est arrivé.

Il n'y a pas un cri, pas un bruit anormal, rien. Nous allons doucement, doucement, comme par toutes les nuits innombrables où nous avons guetté les sous-marins.

L'équipage rit. Il trouve cela infiniment amusant. Quels enfants !

Nous l'avons échappé belle. La soute à charbon a amorti le coup. La machine ou les appartements de l'arrière envahis, et c'était la noyade.

Et puis, la torpille qui était en réserve, au choc est tombée dans le trou. Le réservoir d'air comprimé n'a pas explosé, c'est miracle.

Quel vaillant petit bateau, ce *Knoutt!* Il s'en va maintenant, lentement, mais j'ai l'impression qu'il souffre. Tous les hommes sont sur le pont. Ils discutent. J'écoute leurs plaisanteries et je me prends à en rire. Oh ! il n'y avait pas lieu de faire une panique, mais enfin je croyais que c'était plus dramatique que cela, un abordage.

Moi, je rêvais de cris, d'embarcations chargées à couler, de chaudières qui sautent, de

dévouements splendides — le commandant qui s'enfonce avec son bateau, — de mots héroïques, que sais-je encore !

Eh bien, non, ce n'est rien : une secousse, et puis une grande plaie qui bée.

Je suis presque désillusionné.

Un seul homme est blessé, sur qui les quolibets pleuvent. Il est tombé et s'est cassé un doigt au moment du choc. Il en rage.

Pour plus de sûreté on consolide les cloisons de la chaufferie, dans le carré et la machine.

Tout va bien. Nous arriverons saufs... et presque sains.

Je rédige un télégramme pour avertir l'amiral, et je finis à peine de remplir mes grilles que le timonier me prévient : « On rappelle aux postes de mouillage. »

Une heure après l'accident — je n'ose dire l'incident — et pourtant ! — nous sommes amarrés dans l'arsenal. Il faut attendre la marée pour rentrer dans le bassin.

Vous comprenez, Giuseppe, que je n'ai pas dormi le reste de la nuit. Avec mes camarades de la *Cravache*, nous discutons à perte de vue, nous faisons des suppositions extraordi-

naires, nous allons contempler les avaries.

Pauvre *Knoutt*, cela me fait mal de le voir ainsi! Sera-t-il à l'honneur, au moins, après cette peine?...

Deuxième histoire: Dans la rue, j'ai rencontré un blessé, un enfant tout jeune, tout pâle, les yeux infiniment tristes. Il avait un bras en écharpe, et il marchait doucement.

Je me suis approché et nous avons causé. Il m'a dit:

— J'ai tué, à moi seul, en un quart d'heure, dix Allemands.

Il n'y avait dans sa voix aucun orgueil, non, mais un tremblement, comme des sanglots. Je l'ai regardé, étonné. Il a essayé de sourire.

— N'est-ce pas, je n'ai pas l'air terrible? et pourtant, c'est vrai, à coups de baïonnette et je me suis arrêté quand il n'y en eut plus. Alors mon fusil m'est tombé des mains, d'un coup, à cause de ma blessure.

Je lui demandai:

— C'était quand?

— Quand? Je ne sais plus. Un jour qu'il faisait froid. Nous étions entrés dans un bois d'où les Allemands fuyaient. J'ai entendu, à côté

du sentier, des gémissements ; oh ! c'était affreux, ces gémissements ; jamais je n'avais entendu quelque chose d'aussi douloureux. Je me suis écarté et j'ai trouvé, au pied d'un arbre, étendue dans la boue, une jeune fille ; — elle me regardait, — et il y avait dans ses yeux une telle souffrance, une telle terreur, que j'ai tremblé. Et alors j'ai vu, oh ! j'ai vu !... Les Allemands lui avaient coupé un sein. Le sang coulait par terre. La pauvre enfant était toute blanche, ses doigts crispés étaient enfoncés dans la terre. Je me suis penché vers elle ; doucement, je l'ai prise dans mes bras, doucement, parce qu'elle gémissait toujours, et j'avais peur de lui faire mal, et je l'ai emportée en arrière vers les premières ambulances. Jamais, jamais je n'oublierai cela. Elle avait sa tête renversée, appuyée là, contre mon bras ; ses cheveux défaits pendaient, et elle me regardait dans les yeux. Moi, je n'osais pas la regarder. Je marchais lentement, lentement. Son petit corps grelottait de fièvre... Oh ! ce trajet jusqu'aux ambulances... Une heure après, on a sonné la charge. Alors je me suis élancé, fou de vengeance. Rien n'aurait pu me retenir,

non, rien du tout. J'en ai tué dix, j'en aurais tué dix mille...

Et, pendant que sur la frontière il y a de jeunes hommes qui se battent, pendant que mes amis tombent, mes amis de collège avec qui je faisais des farces, et dont je lis les noms, chaque jour, dans la colonne de morts des journaux, pendant que les pères, les époux, les fiancés élargissent leur poitrine devant les balles pour que les Allemands ne passent point, moi qui ai vingt ans et qui sais tenir un fusil dans mes mains, moi, je me chauffe au coin du feu, je mange à ma faim, je dors tout mon saoûl et, pour me distraire, je vais voir sur le port, à l'arrivée des navires-hôpitaux, débarquer les blessés.

J'aurai honte, après la guerre, mon ami!

On me demandera :

— Où étiez-vous, le jour de la tourmente? Dans les Vosges ou sur l'Yser, ou bien dans les tranchées de Roye?

Et je répondrai, — il faudra bien répondre :

— Moi, j'étais dans un fauteuil, les pieds au feu, et mon bateau, au fond du port, réparait sa coque éventrée.

— Alors vous n'en avez pas tués?

Non, je *n'en aurai pas tués*, pas vus même! Et ils coupent le sein des femmes sans que je fasse autre chose que de serrer les poings!

J'ai envie de m'enfuir sur le front, d'aller comme franc-tireur me cacher quelque part, et alors de tuer, de tuer! Rêves stériles.

Mon feu est allumé. Il fait bon dans ma chambre. Dehors le vent hurle, mais la lune, toute ronde, brille au ciel clair et se reflète dans les flaques d'eau, sur les pavés humides.

Je viens de finir ma pipe, allongé dans un fauteuil, les pieds à la cheminée, et pour passer agréablement la soirée, je vous écris, mon ami.

Depuis ma dernière lettre, voici nos hauts faits :

Nous avons été à Portsmouth. En pleine nuit, à la file derrière un torpilleur anglais, nous avons fait mille tours pour éviter les mines et les estacades, et puis nous sommes repartis vers le Havre convoyant de gros bateaux lents qui transportaient des troupes.

Nous avons été à Boulogne encore, et à notre retour, comme je viens de vous le conter, la

Cravache nous a, en pleine nuit, frôlé d'un peu trop près.

Alors on a tout débarqué : munitions, canons, cuisines, mâture, torpilles, passerelle, cheminées... que sais-je encore ! Le *Knoutt* a été envahi par soixante ouvriers ; ils l'ont couvert de grandes toiles et ont mené grand tapage. Une immense grue allonge son cou au-dessus de la triste chose que nous sommes. On a mis des tôles toutes neuves, et les ouvriers commencent de nous recoudre la peau à grands coups de rivets...

Quel enfer ! Depuis vingt jours, et pour vingt jours encore ! Alors, j'ai pris des appartements en ville : une chambre bien tranquille, exposée au midi, avec un jardin. J'y suis, et très bien.

Là, je réalise le rêve que je caressais pendant les quarts de nuit, quand il faisait très froid et que la pluie me cinglait : le coin du feu, en pantoufles, et ma pipe.

Je lis, je travaille, je vous écris.

Sur la frontière les armées sont en présence. Il ne semble pas qu'on ait beaucoup changé depuis quinze jours.

Mais en Russie, ça va bien. Devant le Havre,

un sous-marin allemand a coulé deux cargo-boats anglais ; un cuirassé anglais a sauté au port : soyons patients...

Et vous, mon ami, qu'est-ce que vous faites ? Il y a longtemps que je n'ai point reçu vos nouvelles qui m'intéressent.

Dites-moi si vous avez grandi, si la mer est toujours aussi bleue, et si vous regrettez l'heure ou vous aviez votre bras passé au mien.

Si votre moustache pousse, rasez soigneusement vos lèvres, afin que je vous reconnaisse. Moi, je n'ai pas changé. Il se peut que les Allemands m'abîment avant que l'année soit close, mais pour l'instant c'est votre ami, tout pareil à ce qu'il était en avril, qui serre dans ses grandes mains les vôtres toutes petites.

P. S. — Je viens d'aller faire un tour dans mon jardin de poupée. Il est tout blanc de la lune, et c'est joli. Le vent courbe la cime des hauts arbres avec un grand sifflement. En revenant m'asseoir, je jette les yeux sur un journal, je lis un nom, un nom au hasard dans la liste de *ceux qui sont morts*.

C'est le nom d'un de mes camarades du *Borda*. Je le vois maintenant, à près de trois ans de

distance, avec son fin profil efféminé et gracieux. Il est mort là-bas, à la tête de ses fusiliers marins, dit la note... et cela évoque en moi une foule de souvenirs, toute une période du passé, mille choses qui viennent se terminer là, d'un coup, à cet effroi qui est la mort.

Oh ! comme le bruit du vent est triste !

Cherbourg, 26 décembre.

Alleluia ! mon jeune ami : Jésus est né ! Quelle nuit de Noël épouvantable j'ai donc passée. C'est fou, aussi, à mon âge, d'aller dans les églises entendre les enfants chanter.

Pour l'instant j'ai bien mal à la tête, et suis mécontent de tout le monde.

Je ne sais pas si vous le faites exprès, mais vos lettres sont de plus en plus étonnantes.

Je vous prie de ne pas vous inquiéter de mon sort.

Si pendant tout un mois vous ne recevez aucune nouvelle de l'enseigne de vaisseau de 2e classe que je suis, fleurissez ma tombe en jetant à la mer une grande brassée de fleurs.

Mais, quoi qu'il arrive, ne pleurez pas avant

l'heure et me faites grâce de vos craintes pusillanimes.

Qu'avez-vous reçu dans vos souliers ?

Moi, j'ai mis les miens, autour du poêle du carré, avec mes sabots, mes babouches et mes bottes de mer.

J'ai trouvé ce matin une verge et une boîte de cigares.

Je bénis le Ciel, parce que nos réparations étant heureusement terminées, nous pûmes faire des essais satisfaisants : vitesse 25 nœuds, consommation réduite, et tirs pas trop bruyants.

Le *Knoutt*, tout heureux de reprendre la mer, folâtrait comme un jeune chien.

Je commençais d'être malade, dans l'arsenal, et je ne pouvais plus voir sans crise de nerfs un ouvrier du port. En outre, à force de signer des papiers de toutes couleurs, je ne savais plus écrire mon nom.

Et j'avais peur encore que les Allemands ne profitassent de l'indisponibilité du *Knoutt* (Cherbourg fourmille d'espions) pour tenter un raid audacieux dans la Manche.

Il n'en fut rien, mais maintenant nous appartenons à la catégorie des bâtiments armés, et

le jour n'est pas loin, — c'est-à-dire la nuit, — où nous appareillerons. C'est pourquoi, avant de partir, je vous veux quelques instants entretenir.

Il est d'usage, à cette époque, d'envoyer des vœux de bonheur aux gens qu'on ignore tout le reste de l'an, — aux autres aussi, d'ailleurs.

J'ai fait pour vous cinq souhaits en priant le Destin d'être clément et d'accumuler les roses sous vos pas.

Voici les souhaits dans l'ordre de numérotage :

1° Que vous viviez mille et dix mille années pour avoir quelques chances d'assister à la fin de la guerre ;

2° Que vous n'ayez jamais confiance en qui que ce soit, sauf en vous, et que vous ne vous preniez jamais au sérieux ;

3° Que vous sachiez le plus tôt possible que les douleurs sont des folles, — et qui les écoute est encore plus fou (air connu).

4° Que vous ayez la certitude que nos seules jouissances proviennent du devoir accompli ;

5° Que vous compreniez que *haine* et *amour* sont deux mots pour désigner une seule chose.

Je vous envoie en même temps un sac de marrons glacés. Il est difficile de commencer l'an sous de meilleurs auspices.

Les journaux ont dû vous renseigner sur les armées. Je n'ajouterai qu'un trait.

Un de mes amis, au-devant d'une tranchée, se préparait à enfiler de sa baïonnette un grand nigaud de Bavarois qui l'empêchait de passer. Or, au moment ou ladite baïonnette allait pénétrer le secret cardiaque dudit Bavarois, mon ami a glissé sur la boue, perdu l'équilibre, et profité de ce contretemps pour recevoir un furieux coup de crosse au-dessous de l'épaule.

Il a rendu le sang par le nez, la bouche et les oreilles. On l'a relevé en piteux état, évacué et soigné. Il s'en tirera, avec beaucoup de bonheur.

Maintenant, on n'envoie plus de marins sur le front. On s'est aperçu qu'il en fallait sur les bateaux, et sur les bateaux on attend... j'attends... nous attendons...

Le *Knoutt* va partir au Havre.

J'aime à croire que votre santé est satisfaisante et que vous progressez en force et en sagesse.

Pour moi, je commande toujours 70 hommes, 7 canons, 4 torpilles, et prends, plusieurs fois par jour, l'air terrible. Je vois d'un œil serein arriver l'année nouvelle. Je lui demande de me donner autant de joies que celle qui meurt. Adieu, Giuseppe, je vais me coucher, et rêver à des folies...

Le Havre, 31 janvier 1915.

Mon ami, la capitale de la Belgique est devenue depuis un mois notre port d'attache.

Ah ! comme il fait froid! La mer est vilaine, toute grise, le ciel couvert de lourds nuages qui passent bas, très vite, et l'horizon, çà et là, coupé par les grandes bandes noires des grains de pluie.

L'eau est glacée. Les embruns nous pénètrent jusqu'aux os. La mer est hachée, les lames sont courtes ; et les torpilleurs plongent, se relèvent, replongent encore, presque sous-marins, malmenés, rudoyés, lancés par les vagues qui roulent leurs crêtes d'écume où le vent siffle.

Et l'on est là, debout sur la passerelle, cramponné, les yeux rougis, le visage plein de sel. les doigts gourds, les pieds gelés, et il faut

demeurer quatre heures, quatre heures ainsi, presque sans bouger, dans une continuelle tension de l'esprit, prêt à toutes les manœuvres.

Et quand, après le quart, on descend se reposer un peu, tout raide et grelottant, allongé sur une couchette, les yeux fermés, on ne peut pas dormir.

Et puis, au moment où enfin le sommeil semble s'approcher, le timonier, de sa voix indifférente, vient prévenir :

— Lieutenant, il est moins le quart.

On se redresse en sursaut :

— Quoi ?

— Moins le quart !

— Ah ! bien !

Déjà ! Il y a déjà quatre heures que l'on se repose, mais l'on n'a même pas dormi !

On écoute l'eau qui balaye la coque, on regarde, inconscient, les choses qui se balancent au roulis, on n'a plus la notion de l'heure.

Faisait-il jour encore quand on a quitté le quart ?

Non, la nuit était tombée déjà. Il était huit heures, alors maintenant il est minuit ; oui,

c'est vrai, on devait faire minuit à quatre. Peut-être le temps s'est-il mis au beau?

— Moins cinq!

C'est le timonier qui revient. Il jette cela, rapide, s'en va.

— Hé! Corcuff!

Il s'arrête, se retourne:

— Lieutenant?

— Quel temps fait-il?

— Oh! mauvais... Il pleut, on n'y voit rien!

En hâte on met ses bottes, son ciré, son suroît. Il ne faut pas faire attendre l'autre, là-haut, qui doit compter les minutes. Un morceau de pain en passant devant l'office de poupée: on le mangera pour passer le temps.

Brrr!... Dès qu'on arrive sur le pont la pluie vous fouette au visage. Le froid vous saisit. C'est le noir, le noir absolu. Comme un aveugle, on va à tâtons vers la passerelle. La fumée, rabattue par le vent, frôle la figure d'un souffle tiède. Les embruns, en douche, tombent sur le dos ployé.

Ah! voici l'échelle de la passerelle! On monte, on heurte quelqu'un: quelqu'un qui est là depuis quatre heures.

— C'est moi ! Je viens prendre la suite !

— Ah ! eh bien, vous allez rire. C'est un four. Les phares mêmes sont invisibles, cachés dans la brume.

Et puis, on reçoit toutes les indications : la route, la vitesse, les ordres du commandant. On regarde le point sur la carte. L'autre a hâte d'en finir, mais, calme, il précise tout.

— Vous tournerez quand vous serez à 20 milles au nord de la bouée d'atterrissage, route au sud-ouest jusqu'à...

On répète pour ne pas se tromper, — d'ailleurs tout est écrit : on pourra vérifier.

— Bien, je vous remercie... Au revoir !

L'autre descend. On l'entend, de ses sabots, heurter le pont. Alors on reste tout seul, on monologue en soi-même :

« Tourner à 20 milles au nord de la bouée ! Nous n'y sommes pas encore. Si on voyait les phares, je porterais un point. Il va me falloir tourner *à l'estime*, et par un temps pareil, l'*estime*, c'est le petit bonheur... »

La jumelle aux yeux, on fouille la nuit. Ah ! qui donc est sur la passerelle, à veiller aussi ? A la cantonade on interroge :

— Qui est là, comme timonier ?

— C'est moi, lieutenant.

— Qui, toi ? Fleury ?

— Non, Batany.

— Tu n'as pas froid ?

— Oh ! c'est pas gênant !

— Et qui est à la barre ?

— Le clairon.

— Veille à suivre la route, et ne t'endors pas, hein ?

— Non, lieutenant.

Dieu ! qu'il fait froid ! La pluie, la pluie cinglante et fine, coupe les chairs.

Par ce temps-là, on ne verrait pas des sous-marins à 25 mètres. Et c'est pour eux que nous faisons, nuit et jour, des ronds. Ah ! ils nous narguent !

Tiens ! quelque chose, là-bas.

Imperceptible, une lueur, à travers la pluie, paraît au loin. On regarde le compas, la carte. Ce ne peut être qu'un bateau. Il n'y a pas de terre dans cette direction, donc point de phare.

— Préviens le commandant qu'on aperçoit un bâtiment dans le Nord-Nord-Est.

Batany, qu'on ne voit pas, mais qui dans son

coin écarquille les yeux, descend de la passerelle. Il revient bientôt :

— Le commandant fait dire d'aller voir.

— A gauche 15 !

L'homme de barre, invisible aussi, tourne sa petite roue. Le torpilleur, docile, s'incline un peu, vire lentement. On le sent au vent qui vous fouette d'un autre côté, au roulis qui augmente ou diminue selon qu'on vient ou non en *travers à la lame.*

— Zéro !

La barre tourne encore, s'arrête. Le torpilleur reprend sa vitesse. Les embruns recommencent de tomber. On essaye alors de distinguer le feu : Rouge, ou vert, ou blanc?... Ah ! on voit bien maintenant : un blanc et un vert. Et avec ces deux couleurs, on déduit immédiatement la route du bateau : il rentre au Havre. Le commandant arrive sur la passerelle. On lui rend compte en lui montrant les feux.

— Oh ! alors, il est inutile d'aller plus loin !

Par leur hauteur on voit que ce n'est pas un sous-marin, mais un grand cargo. Au jour il sera au Havre, ou en mer. Dans les deux cas on le visitera.

Quelques paroles s'échangent, accompagnées du bruit de la petite roue qui commande le servo-moteur.

— Reprenez la route.

— A droite 15!... Zéro!

Les feux diminuent, disparaissent. De nouveau, c'est le noir, la solitude, les minutes interminables qui coulent. La pluie s'arrête.

Ah! un phare au loin. Ce sont des éclats très brefs, à intervalles réguliers. Chaque phare a son nombre d'éclats et ses intervalles particuliers. On ne peut pas se tromper. Celui-là, c'est une vieille connaissance : toutes les cinq secondes il jette un éclair : la Hève!

On prend son « relèvement » au compas. On porte sur la carte. Tiens! l'*estime* nous mettait en avance! Les courants doivent être mal comptés. On veut reprendre encore un « relèvement ». Plus rien, le phare a disparu ; un banc de brume, un grain... il ne reparaît plus. C'est fini.

Comme ces quatre heures sont longues! On regarde la montre : deux heures seulement!

On va arriver à 20 milles au nord de la bouée : d'après la vitesse, le courant, le vent,

on doit y être à 2 h. 30. On *veille la montre*, et à l'heure marquée :

— A droite 25 !

On tourne. Le vent, qui cinglait à gauche, cingle maintenant à droite. A part cela, aucune différence, aucune, sauf l'aiguille mystérieuse du compas lumineux, qui semble avoir tourné dans sa boîte.

Encore une heure et demie ! Mais on sera mort avant ! Et jusqu'à la fin rien, — rien, — pas un bateau, pas un phare, pas un incident, — et il faut veiller, toujours veiller, veiller sans cesse.

Et l'on songe à la nuit prochaine qu'on passera tranquille, bien au chaud, au fond du port, et pendant laquelle on dormira de tout son cœur et de tous ses sens. Ah ! faire le tour du cadran !...

Miraculeusement, les deux dernières heures ont passé.

L'*autre* arrive.

— Bonjour !

— Bonjour !

— Rien de très nouveau. Nous sommes là (du bout du crayon on montre un petit rond sur la carte, au-dessus duquel on a écrit : « 4 h. »).

Route au sud-ouest, vitesse 10 nœuds : 110 tours, etc... Au revoir !

On descend. On enlève ses bottes, son ciré, on tombe comme une masse sur la banquette du carré... et on grelotte jusqu'au jour.

Enfin ! on est rentré. Le torpilleur est dans le port, amarré ; il ne bouge plus, tenu aux deux bouts par des doubles aussières.

On fait sa toilette, car, pendant trois jours, il fut impossible de se laver, et on a du sel plein les yeux. Que c'est bon d'être rasé, poudré, tubé et parfumé !

Oh ! la jouissance du linge blanc, des souliers, du veston aux beaux galons d'or, ...et d'un plancher immobile !

On va pouvoir aller se promener.

Las ! Il pleut à torrent, tout le ciel se déverse sur Le Havre. Quelle malechance ! Alors on écrit des lettres : « Temps superbe, douce température... » : il faut tranquilliser les êtres chers qui souffriraient de vous savoir grelottants. On lit, mais toutes les cinq minutes on s'interrompt pour songer qu'à 8 heures juste, après dîner, on se mettra dans des draps.

Huit heures. Ça y est ! Les couvertures jus-

qu'au menton, les paupières closes, immobile dans la douce tiédeur, on songe... On songe à ceux qui sont en mer, qui font le quart, qui écarquillent leurs yeux dans le noir et qui ont froid... et le bruit de la pluie qui martelle le pont est délicieusement monotone, et il endort. ...Oui, en vérité, il endort. Ah! les jolis rêves qu'on fait!...

. . . .

— Lieutenant, on reçoit l'ordre d'appareiller le plus rapidement possible!

Cette phrase, Giuseppe, cette phrase tombant au milieu d'un rêve, c'est la chose la plus abominable du monde. Les premières fois on jure, on maudit la guerre, les sous-marins, les timoniers, on se maudit soi-même. Cela soulage.

Mais à la fin, quand toutes les nuits, les pauvres nuits qu'on comptait employer à dormir, on est réveillé ainsi, à la fin on ne dit plus rien. On se lève machinal, comme un somnambule. On s'habille, on monte sur le pont, et l'équipage, lui aussi, soumis, inconscient, exécute les ordres, sans réfléchir, n'ayant même pas la force de s'en prendre à quelqu'un.

Et dans la nuit on s'en va, on s'en va au ha-

sard, parce qu'un cargo a cru voir un sous-marin, un autre une torpille, un troisième un périscope, un quatrième... que sais-je ? Et on recherche des mythes, on court après des fantômes, on passe des jours et des nuits à courir à travers la Manche en tempête, et il y a un mois que nous faisons ainsi des ronds, des ronds immenses dans l'eau ! Et cependant, Giuseppe, entre les sorties continuelles, j'ai fait le miracle de visiter Le Havre par petits morceaux.

Il y a dans le marin deux hommes : celui qui est à bord et celui qui est à terre.

Permettez-moi de vous présenter le second.

Ma première impression havraise fut maussade. Il pleuvait et on craignait les zeppelins. Aussi, sous une obscurité complète, je marchais dans la boue jusqu'aux chevilles. Mais depuis, le soleil aidant, j'ai goûté comme il convient la beauté des grandes artères et la majesté du vieil Hôtel de ville.

C'est au Havre que les Anglais, principalement, débarquent (nous avons pour mission de protéger les transports), et dans les rues il y a pléthore de Saxons qui, la pipe aux dents,

flânent pour la joie des gamins et, — n'ayez point de mauvaises pensées, — pour celle aussi des midinettes.

A 3 heures on va lire le communiqué officiel affiché tout exprès, et à 6 heures on va chez *Tortoni* (les habitués et les aspirants, familiers, disent : *Torton*).

C'est le café à la mode, toujours plein et bruyant.

Tous les hommes sont en uniforme : anglais, français, belges, midships, généraux et dragons ; c'est le Babel des costumes et des grades.

De jeunes et parfois jolis visages évoluent entre les tables; le coup d'œil me plaît ; après trois jours dans l'eau et le froid cette atmosphère lumineuse, tiède, parfumée, ressuscite.

En outre, j'ai découvert au Havre un marchand de miel fameux ; ma gourmandise naturelle s'est donné libre cours, au grand dam de mon estomac. Que voulez-vous, ami, on ne peut contenter tout le monde et son père !

Je commence à comprendre pourquoi François Ier aimait cette ville et y fit de grands travaux...

Or, ce matin, comme nous rentrions de la

haute mer, le soleil brillait d'un éclat non pareil, et j'ai résolu d'aller voir chez eux nos amis belges.

Avec un de mes camarades, je suis donc parti après le café, à pied, modestement.

J'ai toujours aimé les voyages, et celui, splendide, que je viens de faire à bord de la *Jeanne-d'Arc*, et dont le souvenir me demeurera toujours infiniment cher, n'a fait qu'augmenter cet amour inné.

Nous avons commencé par longer la mer, grâce au *Boulevard Albert-Ier* qui, hier encore, n'était que *Maritime* et d'où l'on a vue, d'un côté sur la « grande Gueuse », de l'autre sur les villas de Sainte-Adresse, lesquelles, pour le mauvais goût, ne le cèdent en rien à celles de Malo-les-Bains, près Dunkerque.

Cependant, leur exposition au midi est agréable, et du large elles ont bon air.

Ici, comme en bien des circonstances de la vie, le recul est nécessaire... Je commençais de philosopher sur cette pensée féconde, lorsque mon camarade me fit monter quelques centaines de marches qui transformèrent mon rêve en bougonnement.

Au haut de cet escalier exagéré nous fûmes devant une grande bâtisse, format « caisse à savon », sur laquelle se détachaient diverses inscriptions :

Créations Dufayel; Palais des Ministères; Ameublement, Cobocco; Bureau du Ministre des Colonies...

Nous étions en plein cœur de la Belgique !

Quelques soldats aux petits bonnets ronds, me présentèrent les armes, tandis que je regardais, songeur, ces murs derrière lesquels il se passait quelque chose... On nous avait dit d'aller voir des « minenwerfer » pris à l'ennemi. En vain nous les cherchâmes, et reprîmes alors notre route vers l'Occident.

Mais l'absence de terre ferme nous arrêta bientôt. A nos pieds, la falaise tombait à pic dans la mer. Avec de multiples précautions je me suis penché pour regarder en bas... mais comme je fermais les yeux, de crainte du vertige, je n'ai rien vu du tout; seulement j'entendais, comme dans une conque, le bruit de la mer.

Après m'être prudemment reculé, j'ai admiré le spectacle qui se déroulait à mes pieds, et la rade pleine de bateaux, dorée de soleil.

Je puisai dans ce panorama calme et majestueux une grande force d'âme.

En revenant par la route qui suit la crête de la falaise, nous avons traversé un camp anglais aux tentes pointues et visité une petite chapelle tellement couverte d'ex-voto qu'on ne voit ni les murs, ni le chœur, ni les voûtes.

Non loin s'élève le mausolée dressé aux mânes de son époux par une veuve éplorée.

Les voisins irrespectueux l'appellent le « pain de sucre », et je l'ai souvent regardé, du large, enviant sa sereine immobilité, tandis que le *Knoutt*, pris de folie, faisait des bonds sur les lames.

Cependant, l'astre du jour se préparait déjà à se coucher dans sa gloire, et les Havrais, avec leur moitié et leur postérité remplissaient les trottoirs d'Albert Ier sur lesquels nous étions redescendus par un chemin épouvantable où je manquai vingt fois de me rompre le cou. C'est donc au milieu d'une foule bruyante que je suis revenu jusqu'au port, non sans avoir fait halte chez un pâtissier opportun...

Et maintenant, mon ami, il fait nuit noire. Je crois que nous appareillerons vers 4 heures

du matin pour aller rejoindre et convoyer des transports anglais, — après quoi, selon une antique coutume, nous ferons des ronds dans l'eau en attendant l'ennemi.

Je me suis joyeusement aperçu que les jours augmentaient ; j'ai acheté une pipe et composé un sonnet dont je vous donne la première édition :

LE RATEAU

C'est toujours dans la nuit, toujours, qu'on appareille ;
Et toujours quand il pleut, qu'on a la bouche en bois,
Les cheveux douloureux, le bas-ventre aux abois,
Et, dans la tête, comme un murmure d'abeille.

On va faire un « râteau » splendide ! une merveille !
Balayer toute la mer du Nord, à la fois :
Sous-marins, cuirassés, harengs saurs, Bavarois...
On ne s'arrêtera qu'à l'aurore vermeille !

Et le « râteau » s'en va, se perd dans la nuit dense,
La lame jongle avec l'escadrille qui danse,
On est dans l'eau, le froid, le bran et le crachin...

. . . .

Chez lui, les pieds au chaud, devant sa salamandre,
Un stratège en fauteuil, satisfait, rose tendre,
Se dit : « Nous râtissons le nord du Cotentin » !

Vous pouvez l'apprendre par cœur si cela vous amuse.

Il est probable qu'avant peu nous retournerons à Cherbourg. Je n'en serai pas fâché, car ma blanchisseuse me doit quelques chemises, et ma propriétaire — qui ignore le moratorium — veut m'envoyer l'huissier !

A propos, je vous fais mes condoléances pour l'horrible catastrophe arrivée à votre pays. Je me réjouis cependant que cette secousse sismique se soit produite loin de vous, et que vous n'ayez reçu aucun plafond sur la tête. Un tel accident me ferait beaucoup de peine, vous n'en doutez pas ?

Dépêchez-vous de déclarer la guerre à l'Allemagne, mais ne demandez pas à partir, on vous rirait au nez.

A bientôt, mon ami. De graves événements se préparent, en dépit de quoi dormez en paix : le *Knoutt* a une étrave toute refaite à neuf.

Cherbourg, 14 février 1915.

Le voyageur qui après une longue absence revoit la terre natale, doit avoir une émotion assez semblable à celle qui m'agita, le 1er février, à 10 heures de la nuit.

Quoique la rade de Cherbourg fût soigneusement plongée dans l'obscurité, je pus distinguer, aux étoiles, les vagues contours de la ville, des digues, de l'arsenal, visions qui éveillèrent en moi de douces pensées, préludes de la jouissance que j'éprouvai le lendemain à errer rue La Fontaine.

Je reconnus avec joie les magasins, les cafés, certains promeneurs, et même des élèves du Lycée que régulièrement je croisais en arrivant chez moi.

Il me semblait que tous les visages et que

toutes les choses me souriaient, — et pourtant quelles attaches ai-je donc ici, où je n'ai fait que la guerre ?

Mais cette heureuse disposition d'esprit, hélas ! ne dura point, et je fus pris d'un farouche accès de neurasthénie que votre silence ne contribua pas peu à entretenir.

Et pendant plusieurs soirs, je me suis livré tout entier à des orgies de souvenirs, étendu sur les coussins du carré, fumant ma pipe préférée, évoquant tout ce qui fut, regrettant tout ce qui aurait pu être et qui ne fut pas, et qui ne sera plus, qui ne sera jamais plus...

Vraiment, j'ai cru souffrir pendant ces longues soirées solitaires et pluvieuses... peut-être même ai-je réellement souffert ?

Une journée de grand soleil et de travail chassa les papillons noirs.

Un nouvel officier fut désigné pour le *Knoutt*.

En même temps embarqua « Pierrot », qui actuellement sur mes genoux se lèche les pattes avec componction.

C'est un chien assez bien élevé qui attend ses dents en couchant dans la caisse à papiers. Mais nous ne sommes pas très bons amis parce que

ma main de fer n'est gantée de rien du tout.

Quoi qu'il en soit, nouveau Cincinnatus, j'ai repris mes modestes fonctions et retrouvé mon ancienne tranquillité. Grâce à elle j'ai pu me livrer à l'étude de la Bible.

Je vous conseille, mon ami, de lire cet ouvrage fort instructif à tous égards, et d'un grand intérêt.

Je sais que vous êtes un peu jeune, mais je compte sur la rectitude de votre jugement et sur votre intelligence pour modérer les effets que pourraient produire sur votre imagination certains passages spéciaux.

D'ailleurs, vous pourrez toujours recourir à moi et je saurai vous interpréter les textes pour le plus grand bien de votre âme.

C'est précisément pendant que je vivais dans le désert du Sinaï et que j'adorais, avec les Juifs, le Veau d'Or, que le *Knoutt* fut envoyé au milieu de la rade, afin de protéger le croiseur embossé sous la digue.

Nous le protégions depuis quarante-huit heures, quand on nous fit appareiller, la nuit, et nous n'eûmes pas le temps de faire des vivres.

En revanche nous avons été à Dieppe convoyer

le *X****, lequel était chargé de chevaux, et j'ai bien peur que ces nobles animaux n'aient souffert de la mer...

Comme nous revenions vers Cherbourg à grande vitesse, car nous avions faim et soif, nous reçûmes par T. S. F. un assez long télégramme chiffré. Je dessinai les grilles d'usage, je plaçai les chiffres sur les petits carrés et avec le registre secret je commençai de percer les mystères de la dépêche. Dès les premiers mots mon cœur battit plus fort : *Petit croiseur allemand...* Je continuai : *a été vu ce matin...* Bon ! me dis-je, peut-être y aura-t-il quelque chose pour nous ; *devant...* où donc, mon Dieu ? *Dieppe...!* Dieppe ! Ah ! mais, ah ! mais... Il y a quelqu'un qui est fou, — ou moi, ou « l'autre ». Car, enfin, nous y avons passé la matinée, devant Dieppe. Nous avons fait des méandres gracieux devant le port, autour du *X****, qui attendait l'heure de la marée. Horizon très clair. Nous l'aurions vu, le croiseur allemand, même le *petit* croiseur...

Ce matin ? Un croiseur ennemi devant Dieppe ? Non, non, l'autre exagère sûrement, car, n'est-ce pas, je ne suis pas fou, moi ?...

Le télégramme était encore long. Les doigts un peu tremblants, je tournai derechef les pages du registre.

Est resté toute la matinée...

Une idée folle me traversa l'esprit. J'hésitais à lui donner une forme ; *devant le port...* ; l'idée prenait corps, *a poursuivi chalutiers qui rentraient...* : l'idée était formée ; *a attaqué cargo-boat...* L'idée jaillit, dans un éclat de rire sonore.

C'était nous! C'était nous le croiseur allemand ! Je me rappelle : des chalutiers, en effet, rentraient ; j'étais de quart. Pour m'amuser, j'allais les voir de près, je courais de l'un à l'autre, sans trop m'écarter du « gros cargo-boat » si précieux !

Alors, n'est-ce pas, il pouvait tout supposer, le douanier qui sans doute n'avait de sa vie vu ni torpilleur, ni croiseur, car, la fin de la dépêche me l'apprit, c'était un douanier qui, errant sur la plage, avait vu ce combat naval et téléphoné à la France entière l'événement !

Ah ! que j'aurais donné mille choses pour qu'il pût entendre les rires, les plaisanteries,

les cascades de joie dont retentit en son honneur le *Knoutt !*

L'histoire n'eut pas de suite.

Seulement le *Knoutt* fut un peu humilié d'être, malgré son beau pavillon tricolore, pris pour *un petit croiseur allemand.*

C'est bien la peine de convoyer les cargos !...

Nous comptions arriver à Cherbourg vers 8 heures du soir. Il nous tardait de demander au bateau voisin du pain et des choses fraîches, et voici qu'un nouveau télégramme nous ordonna de rechercher un trois-mâts suspect.

La nuit était très noire, et la pluie se mit à tomber !

Le trois-mâts — existait-il ? — fut introuvable. Enfin, à minuit, sous la grêle, nous faisions une entrée majestueuse dans le « pistolet chargé au cœur de l'Angleterre ».

Ces aventures ayant interrompu mes études bibliques, je me mis à faire de la stratégie en chambre. Cela ne dura pas longtemps, car les communiqués officiels ne sont point très variés et ne se prêtent pas aux opérations de grande envergure que je rêve.

J'ai encore vu débarquer des blessés belges,

et un jour de beau temps, j'ai été me promener à la campagne.

C'est une grande jouissance pour le marin, mon ami, de se promener à la campagne.

Il faisait un joli soleil dans un ciel pâle ; les chemins encaissés étaient bordés de ronces sans mûres, et les arbres filtraient des rayons à travers leurs branches nues.

Dans les champs c'était une paix, un silence infinis, à peine troublés parfois par quelque corbeau de mauvais augure.

Je regardais les vaches avec amour et détournais les yeux chaque fois qu'au loin, entre deux collines, apparaissait la mer.

Et tout à coup, au détour d'un sentier, un soldat surgit, et, voyant mon galon d'or, il se rangea, fit le salut, pressé et un peu gauche...

C'était un enfant tout jeune, classe 1916 sans doute, vêtu de ce si joli drap bleu clair, et derrière lui en venaient d'autres avec un vieux caporal, et dans ce calme majestueux, dans cette paix, le vieux exerçait les jeunes, leur apprenait à se poster, à cheminer, à tuer, — les jeunes qui vont partir là-bas, dans la tourmente.

Et des pensées tristes, alors, m'ont assailli,

tristes et banales sur la guerre, sur mon inaction et sur ma promenade...

Néanmoins, cet après-midi de silence et de calme m'a fait grand bien, et je souhaite pouvoir bientôt recommencer à errer par les campagnes.

L'autre jour on a lancé le sous-marin *Andromaque* au doux nom. J'en ai profité pour relire Racine...

...Souhaité de me voir! Ah! divine princesse...

Lisez Racine, mon ami, et vous en ferez comme moi votre livre de chevet, votre trésor d'émotions littéraires et rares.

Nous devions prendre la mer ce matin, mais le mauvais temps fait rage; ce sera pour demain, car le pilote ayant prédit la tempête, il fera calme plat, et j'ai cru bien agir en vous adressant auparavant ces lignes par lesquelles vous verrez que, si ma vie n'est pas d'un héros, votre souvenir m'est toujours cher, ce qui pour vous importe seul.

Soyez affectueusement mon ami. Je vous baise les mains.

11 mars, au Havre, jeudi.

Le vingt et unième jour du blocus sous-marin expire ce soir, ami. J'emploie ce mot de « blocus » par pur euphémisme, car les Allemands n'ont rien bloqué du tout, quoiqu'ils aient torpillé une dizaine de cargo-boats anglais et quelques norvégiens.

Leurs menaces néanmoins ont affolé les stratèges en fauteuil, et le *Knoutt* a été dépêché au Havre pour protéger les Anglais, les Français et les Belges.

Voici encore un mois que nous avons employé à parcourir la mer divisée en quatre zones, et que nous attendons l'occasion de couler quelque chose.

J'ai eu une petite émotion, le 16 février en mangeant une côtelette. Le timonier vint dire :

— Un dirigeable en vue !

Serviette au cou, je montai sur le pont : c'était un ballon britannique (le pilote disait : un zeppelin anglais). La désillusion ne me quitte point.

Nous eûmes bien mauvais temps et, pendant mes quarts de nuit, grelottant sous la pluie et les embruns, je songeais que vous, dans un lit bien chaud, avec l'insouciance des enfants, faisiez des rêves d'or !

Rêvez-vous à moi ?

Dans la nuit du 17 au 18 (vous savez que les Allemands avaient marqué cette date à grand fracas comme début de leur blocus), tous les torpilleurs ont appareillé et depuis ils font tous les jours, toutes les nuits, des méandres au long des côtes — et ce n'est pas très drôle.

Aussi, grande joie de rentrer au port, et je comprends, lorsqu'après des jours et des nuits de surveillance, fatigués, les yeux brûlés, la tête lourde, nous nous amarrons au bassin, je comprends, vous ai-je déjà dit, qu'on appelle ce hâvre : *de Grâce*.

Je suis retourné à Tortoni. Las ! Les Anglais y trouvent porte close et les petites filles

qui, si gentiment faisaient le tour des tables en vendant des violettes, trouvent porte close, aussi.

Alors, Tortoni n'est qu'un désert.

Adieu les six à sept bruyants !

Adieu les gaies rencontres ! Adieu les apéritifs compliqués ! Adieu la seule distraction du guerrier ! et puisqu'on ne peut plus aller à Tortoni j'erre, non sans mélancolie, rue de Paris, sous des becs de gaz mi-éteints !

Un soir, j'eus l'honneur de prendre le thé, à Sainte-Adresse, dans la grande cage marquée : MINISTÈRES, CHAMBRES A LOUER, à côté de M. Davignon lui-même, ministre des Affaires (qui j'espère ne lui sont pas trop étrangères, de S. M. Albert Ier). M. Davignon est un homme petit, barbu, et plein de responsabilités. — Que Dieu le garde ! mais je ne voudrais pas changer avec lui.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer sur ces rives un de mes amis automobiliste, et il ne m'a pas déplu de traverser le Havre, confortablement installé dans le baquet d'une Renaud.

J'en ai tellement vu passer, des gens en automobile, que c'était bien à mon tour de jeter

sur les piétons ces regards satisfaits et quelque peu dédaigneux qui caractérisent les automobilistes.

Je regrette seulement que la boue nous ait empêché de faire de la poussière, et la contravention de la fumée ! mon bonheur eut été complet.

Pour en revenir aux questions maritimes, ami, je dois vous dire que nos escadres bombardent les Dardanelles et que les giboulées de mars ont apparu. Le vent a soufflé en tempête, mais le *Knoutt* n'en a pas moins défendu le Havre contre tous les *U* du monde.

Une après-midi particulièrement mouvementée, j'étais au carré, étendu sur la banquette, calé entre la table et la cloison, et les pieds tantôt en l'air tantôt en bas, le côté gauche tantôt supérieur tantôt inférieur — oh ! les joies de la balançoire ! — je relisais les aventures de d'Artagnan quand, dans un coup de roulis plus violent que les autres (qui n'étaient déjà pas mal), la claire-voie s'ouvrit et toute une lame épouvantable s'engouffra ! et moi qui étais juste au-dessous, je reçus brusquement la douche amère !

Vous jugez de ma surprise. Ma fureur ne fut pas moindre ! car, outre que cela n'était pas pour guérir mon rhume, j'étais inondé jusqu'à la moelle, et le carré ainsi que ma chambre transformés en piscines.

Au roulis l'eau se précipitait d'un bord à l'autre avec les chaises, les livres, ma casquette, un encrier et le seau à charbon. C'était une mer en miniature qui roulait des épaves.

Supposez, mon ami, que votre chambre soit brusquement remplie d'eau jusqu'à une hauteur de vingt centimètres et qu'elle se mette alors à se balancer sous l'effet de quelque tremblement de terre, que vous-même soyez trempé comme au sortir d'un bain, et vous aurez une idée assez exacte de notre situation.

La moitié de l'équipage fut réquisitionnée et tandis qu'à grand'peine on arrivait à vider, assis sur mon lit je me hâtais de changer de linge.

Le soir, au mouillage, nous fîmes un feu d'enfer, et je vous avoue que j'aime mieux, en cette saison, être devant un poêle rouge que sous une douche glacée.

Vous aimeriez encore mieux, je sais, être

près de moi. Attendez la fin de la guerre, mon ami, Mme de Thèbes l'a prédite pour le premier quart de l'année sidérale, donc entre mars et juillet. Soyez patient. — Je ne me lasse pas de vous le répéter, — car pour moi huit mois de lutte m'ont donné le sang-froid des vieux grognards, et quoique je m'accommode fort mal de la situation présente, je n'en ai pas moins l'âme calme et résolue.

Je vous embrasse.

Au Havre, le 1er d'avril 1915.

Quel métier, mon ami, quel métier ! on rentre, on sort, on sort, on rentre, on fait des ronds, des ronds, et encore des ronds dans l'eau. C'est le froid, la pluie, les giboulées, et on me traite d'embusqué !

C'était l'autre jour, alors que mélancolique, j'errais près de la gare. J'avais passé la nuit sans dormir; ma tête était lourde, mes pas mal assurés et je regardais les Havrais avec ce regard songeur qu'ont parfois les vaches le long des voies ferrées et deux vieilles dames alors sont passé près de moi, et l'une a dit, de façon à ce que j'entende :

— Si ce n'est pas honteux de voir des jeunes gens ne rien faire, alors que mon fils est dans les tranchées !

Le jeune homme qui ne fait rien, c'est moi, évidemment. Je n'ai rien dit, rien répondu, pas esquissé un geste, j'ai laissé les deux vieilles dames passer, mais je suis bien sûr que si on proposait a ce cher fils de changer avec moi, il n'accepterait pas.

Voici, en effet, comment nous faisons la guerre. Il s'agit :

1° De protéger les transports anglais qui, nuit et jour, amènent des troupes, des canons et des chevaux et quantité d'autres choses ;

2° De protéger les cargos qui apportent d'Amérique — ou d'ailleurs — tout ce qui fait vivre la France et qui transforme le Havre en un immense œsophage ;

3° De courir sus aux sous-marins signalés par quantité de bateaux aux endroits les plus variés ;

4° D'attaquer lesdits sous-marins — et de les couler...

— Pour cela, les torpilleurs couvrent la mer. Il n'y a ni mauvais temps, ni froid, ni grêle.

Parfois on leur donne deux jours de repos.

Le premier jour est employé à faire du charbon ; (l'équipage, fourbu par la navigation,

doit, à la force des bras, embarquer 30 à 50 tonnes de poussière noire, à coups de pelles), puis à faire des vivres (on remplit la cambuse de pain, de vin, de « singe », etc.), puis à nettoyer le bateau qui semble, après ces opérations, une étable; puis à laver le linge et soi-même.

Le second jour on essaie de dormir un peu. Oh ! bienheureux ceux qui jouissent du second jour ! Quel paradis digne d'être chanté par un Dante !

Car, brusquement, sans trop savoir pourquoi, à l'aube de ce paradis, combien de fois n'arrive-t-il pas de faire demi-tour et de se lancer par la mer grande !

Alors le jour de repos est passé, et l'époque de son retour est si lointaine, si lointaine, qu'on n'espère même plus !

Et nous arrivons à totaliser un nombre de milles effarant ! Oh ! nous ne demandons qu'une chose, une seule : un petit, un tout petit sous-marin ! un sous-marin qu'on coulera à coups de canon, ou d'un beau coup d'étrave, ou qu'on ramènera prisonnier, à la remorque.

Et cela nous dédommagera de toutes les

nuits sans sommeil, de tous les jours sans repos, de toutes les heures de course.

Par pitié, qu'on nous donne un sous-marin allemand...

Moi, je suis malade.

Hier, comme je dînais seul, et comme devant mon potage qui refroidissait, j'avais mis ma tête dans mes mains, songeant à ce métier sans gloire, sans profit, sans bonheur, mon ordonnance m'a demandé :

— Vous avez mal à la tête, lieutenant ?

Je lui ai dit :

— Non, je n'ai pas mal à la tête.

Ce n'est pas à la tête que j'ai mal, mon ami !

Rappelez-vous notre conversation sur la guerre, il y a un an presque.

Vous avez ri de mon enthousiasme et de ma folie quand je vous parlais du *combat*.

Ah ! comme vous eûtes raison de rire ! et c'est moi maintenant, à mon tour, qui ris !

Le combat ! l'attaque des cuirassés la nuit, le lancement des torpilles, le tir des canons, l'éclat des projecteurs qui cherchent les torpilleurs : chimères ! chimères ! et fou celui qui rêvait ces chimères ! C'est moi, maintenant qui ris ; mais

mon rire est faux et ne parvient pas à cacher une désillusion bien amère.

Et l'on nous dit :

— Mais pourquoi ne coulez-vous pas les sous-marins ? Pourquoi ne coulez-vous pas les bateaux allemands ?

Et si nous répondons :

— Mais on ne les voit pas les sous-marins ; ils ne sortent pas, les bateaux allemands...

On répond :

— Pourquoi n'allez-vous pas les chercher ?

Et si nous répondons encore :

— Ils sont au fond des ports, abrités par des digues, des estacades, des mines, par des courants violents et des passes si étroites qu'eux-mêmes ont peine à s'y glisser...

On hausse les épaules.

Ah ! le geste est péremptoire : la marine zéro !

Notre rôle est utile, indispensable, souverain ! Nous empêchons tout ravitaillement de l'Allemagne, nous protégeons le nôtre, et nous permettons à des milliers de transports anglais de traverser la mer... mais comme il est peu intéressant, comme il est fastidieux, ce rôle !

Je me sens incapable de vous dépeíndre notre état d'âme, fait de lassitude, de désir et de regret. Lassitude de ne pas se battre, d'être utile négativement. Désir du combat, du fracas, du panache, des choses splendides que font les fantassins dans les tranchées. Regret d'avoir passé l'heure décisive, et de n'être que des sentinelles !

Ah ! nous sommes partis au combat, un jour; nous l'avons tentée, la belle aventure ! et il a fallu nous arrêter, car devant nous il n'y avait plus rien — rien que la mer immense — et depuis cette heure unique nous sommes là, méprisés par les uns, incompris par les autres et ignorés par tous.

Ah! au fond nous nous passerions bien du panache et de la gloire; mais au moins qu'on nous donne l'occasion de faire partir nos torpilles, de tirer nos canons, d'user enfin, et jusqu'à ce qu'elle ou nous soyons épuisés à mort, de l'arme vibrante qu'est un torpilleur tout entier.

Voyez-vous, Giuseppe, je vous écris des épisodes épars, je vous livre certains traits de notre vie, mais pour que vous compreniez

exactement ce que nous sentons il me faudrait, heure par heure, selon les événements, le temps, les bateaux qui passent, les télégrammes secrets, vous analyser notre âme... Et de cela, je ne suis pas capable.

Se trouvera-t-il celui qui pourra chanter avec les mots d'un Hugo et la pénétration d'un Beyle l'obscure épopée que nous vivons minute par minute !

Ah ! quelle divine tragédie ce serait.

Pour moi j'essaie de plaisanter, de vous distraire, de ne point vous fatiguer de termes ni de récits trop techniques, mais quelle incomplète idée je vous donne de ma vie, de la vie de ces admirables équipages qui sont bien, en vérité, du même sang et du même cœur que les compagnies de l'immortelle brigade décimée et victorieuse dans les plaines de l'Yser !

Giuseppe, permettez-moi de vous dire une chose où je vous prie de ne voir ni affectation ni suffisance : on exige de nous une étonnante force morale.

. . . .

La Croix-Rouge de Londres nous a envoyé des colis : passe-montagne, gants, bas de laine,

tricots..., des lettres étaient jointes à certains envois et l'une d'elle venait d'un Australien, ancien combattant de Crimée.

Je ne sais pas quelles petites mains roses ou quelles vieilles mains ridées ont tricoté le passe-montagne où je m'enfouis le visage toutes les nuits pluvieuses. Mais ma reconnaissance va vers l'inconnue qui s'est appliquée à bien serrer les mailles, et je la remercie de tout mon cœur pour la pensée qui a dominé son travail et le lui a rendu léger : « Il protégera sans doute quelqu'un qui a froid pour nous ! »

J'ai peur de ne le mériter pas.

. . . .

Allons ! je deviens grognon ! Pardon, Giuseppe, cela ne m'arrivera plus.

Qu'attendez-vous pour m'envoyer un cache-nez couleur de brouillard ?

Hâtez-vous, la guerre finira en juillet et dans quelques semaines plus ne sera besoin de ces colifichets hivernaux.

La patience m'envahit. C'est une vertu ; elle est stupide, mais fondamentale.

Cependant quand je songe qu'un de mes camarades est au front, observateur en aéroplane,

je tremble d'envie... oh ! pas de jalousie, non, d'envie !

Et vous, mon ami, me comprenez-vous ? Comprenez-vous tout ce que je suis impuissant à vous dire ? ces espoirs, ces désillusions, ces rêves si particuliers ?

Il me semble que je suis en train de manquer irrémédiablement ma vie !

S'il faisait beau encore ! mais non : la pluie, la pluie... la pluie... Je prends le Havre en grippe. Oh ! écrivez-moi ! Donnez du courage au guerrier, donnez-lui du soleil et tâchez de lui persuader que Figaro seul, Figaro savait vivre et qu'il faut rire, se hâter de rire puisque nous ne pouvons pas empêcher le destin de tirer à sa guise les ficelles des pantins que nous sommes, et puisque rire, enfin, c'est se moquer de lui qui veut nous faire pleurer !

Mais ne me confondez pas avec René.

Le Havre, 15 juin 1915.

Je vous remercie de vos lettres, Giuseppe. Outre que vous m'y donnez des détails intéressants, vous trouvez les mots qui me touchent le plus exactement et me font vous aimer.

Vous m'êtes infiniment cher, et votre amitié m'est précieuse. Vous avez compris mes accès de gaieté et mes mélancolies ; vous avez interprété les uns et les autres avec votre cœur et avez su discerner dans mon verbiage toute l'affection et la confiance que je n'osais y mettre à découvert.

Je vous garde une profonde gratitude pour avoir compris la situation de la marine, et la mienne, et je vous serai éternellement débiteur parce que vous avez dit cette phrase qui résume tout et que j'ai savourée :

« Vous trouvez votre métier obscur, utile,

mais négatif ; vous avez des accès de désespoir et des désirs de l'abandonner, mais en réalité, et de cela je vous félicite, ce métier, mon ami, *vous l'avez dans la peau.* »

Oui, c'est vrai, Giuseppe ; on dit parfois des choses... mais tout cela ne signifie rien, car le métier un métier comme le nôtre, le plus beau : on l'a dans la peau.

Deux mois et demi sont passés et je ne vous ai envoyé que de brèves cartes ; mais pendant ces deux mois nous avons continué les mêmes courses errantes.

Nuit et jour, jour et nuit, le *Knoutt* a, de son écume, marqué toute la Manche. Il a connu encore des mauvais temps : il s'est vaillamment comporté ; il a connu de belles heures de calme : il s'en est réjoui.

Le printemps, à grands pas, s'est approché. Les jours ont augmenté vite. Le soleil s'attardait, paresseux, dans le ciel de plus en plus clair, et puis la brise de terre nous apporta un jour, au large, le parfum des premières fleurs.

La mer a pris une teinte vert clair, puis presque bleue. Elle s'est apaisée. Elle a étendu un joli miroir tout lisse où il faisait bon glisser.

Parfois encore il y a des petits coups de vent, mais tôt passés, et le ciel, rapidement dégagé des nuages, couvre de son bleu très pur les petites lames qui se poursuivent.

Alors on est bien à la mer ; alors on s'attarde, le soir, après le quart, à regarder le soleil se coucher dans son apothéose sans cesse changeante. Il fait doux. Le *Knoutt*, trépidant un peu, et un peu haletant, coupe de sa fine étrave l'eau qui prend toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Puis, une fois le soleil couché, son rayon vert lancé aux nues, doucement les couleurs se fondent, se ternissent ét deviennent pâles, et grises, et la nuit tombe, très lente, alors que les étoiles, çà et là, s'allument et que les phares jettent leurs éclats brusques pour protéger les marins.

Il y a des nuits d'une infinie beauté, où le ciel est si clair qu'on ne voit pas les étoiles, mais la lune, toute seule, toute ronde, énigmatique et blonde, prolonge notre ombre mobile sur l'eau absolument calme.

Giuseppe, il est doux alors de naviguer, et c'est sans regrets que nous quittons le bassin pour passer deux ou trois jours en mer.

On part à l'aube, quand le jour commence à poindre, et déjà les transports arrivent, le mouvement recommence dans la grande ville affairée.

Nous quittons le bruit des autos, des tramways pour la paix du large.

Bientôt derrière nous les falaises de la Hève disparaissent à l'horizon, et il n'y a plus qu'un grand cercle clair. Vers l'Est les nuages ont des teintes roses, et semblent bordés de dentelles d'or.

Puis le soleil allongeant sur la mer un grand point lumineux commence de monter au ciel, et à bord les hommes chantent en jetant de grands seaux d'eau pour le lavage matinal.

Moi j'aime par-dessus tout ces heures de l'aube si calmes et si fraîches, où les choses prennent de si tendres couleurs sous les premiers rayons timides du soleil.

Et dans l'écume joue la lumière, et la fumée laisse un long serpent noir qui va s'atténuant ; et j'ai des envies de caresser le *Knoutt* comme un brave chien familier.

On va voir les bateaux de tout près. On engage, en langues variées, des conversations

bizarres. On les accompagne, on les protège, on leur montre la route, et quand ils sont dans le droit chemin, nous les abandonnons pour courir sur une fumée qu'on aperçoit au loin, ténue, ou sur une voile blanche qui étincelle à l'horizon.

Seulement toujours la moitié de l'équipage, est de veille; toujours les canons sont chargés, prêts à tirer, et les yeux scrutent la mer pour apercevoir le périscope tant désiré.

Nous avons installé un tonneau au bout du mât, et il y a un homme là-haut qui verra mieux que nous la grande ombre passer sous l'eau...

Parfois on rencontre des épaves : pièces de bois, caisses, cages à poules. Nous avons repêché une barrique d'excellent Porto grâce auquel nous avons fait de superbes largesses à toute l'escadrille. Nous avons trouvé aussi un fauteuil.

Un jour il y eut alerte : quelque chose de bas sur l'eau, avec une sorte de tourelle au milieu, apparut au loin.

Le *Knoutt* s'est lancé avec une belle joie : c'était un bateau à moitié coulé et dont la pas-

serelle émergeait. J'ai cependant pu aller à bord. J'en ai rapporté une cage à serins.

Notre guerre d'hiver se poursuit, semblable et pourtant si différente, parce que le ciel est bleu, et que la mer est calme.

Nous avons été les héros d'une aventure assez comique.

Un jour que nous croisions au large des côtes de Normandie, nous avons reçu un signal nous prévenant que le sémaphore de X*** voyait un sous-marin à 10 milles au Nord, et que les torpilleurs au repos venaient d'appareiller pour le chercher. On nous disait en outre de prendre part aux recherches.

Or, nous étions justement, nous, à 10 milles au nord de X***. Le gardien sémaphorique nous avait pris pour un sous-marin.

Nous avons vite envoyé la dépêche exposant la situation, mais il était trop tard.

Déja toute l'escadrille nous recherchait, et nous-mêmes, d'après les ordres, à toute vitesse, nous nous courions après.

Ces plaisanteries, de très mauvais goût en hiver, quand il fallait naviguer sous la pluie dans une mer en furie, nous amusent maintenant.

Et c'est ainsi que pendant deux mois et demi, encore, nous avons monté la garde et tourné, tourné sans cesse des côtes de France aux côtes d'Angleterre...

Tandis que monotones et gais pourtant, les jours coulaient pour nous, chacun apportant plus de lumière et de chaleur que le précédent, de graves événements se sont passés chez vous.

Ah! Giuseppe, vous avez déclaré la guerre à l'Autriche.

Combien les journaux vous ont couverts de fleurs, combien on attendait cet événement avec impatience! Tous les matins on lisait en grande manchette : « L'Italie vit des heures inoubliables. L'Italie est à un tournant de l'histoire. »

Vous les rappelez-vous, Giuseppe, toutes ces heures inoubliables?

Ah! comme je vous envie de posséder un d'Annunzio!

Je veux apprendre votre langue pour la seule jouissance de le lire dans le texte.

Vous êtes maintenant mon frère latin! Le nœud gordien qui nous unit n'en est que plus resserré.

Et même, dit-on, la république de Saint-Marin s'est déclarée en guerre ! Morbleu ! cela fait bien trois cents soldats tout équipés !

Allons, mon ami, le laurier est poussé, qui doit nous couronner.

Ah ! maintenant il y a des sous-marins (français, évidemment ! — Quelle question !) au Havre. Ils sont amarrés à côté de nous, dans le même bassin, quand nous sommes au repos.

J'y ai trouvé des camarades : nous avons fraternisé. Ils sont heureux de venir un peu chez nous trouver du confortable. En revanche j'ai été chez eux les visiter en détail : c'est tout petit, tout étroit, tout compliqué.

Les Allemands ont, dans leurs *U*, une endurance surhumaine.

Un commandant me disait : « Depuis le début de leurs croisières ils ont dû vieillir de cinq ans ! »

Ah ! Que n'avaient-ils plus que quatre ans à vivre !...

Vous voyez, mon ami, je vous ai dit en quelques pages tout ce qu'il advint en deux mois et demi.

Quelle monotonie ! Nous avons heureusement

l'espoir chevillé au corps ! Je vous dis que je je me battrai. A bientôt, Giuseppe, mon allié.

Je me sens plus fort maintenant que vous faites la guerre avec moi.

P. S. — Mme de Thèbes s'est trompée ; la guerre ne finira sûrement pas en juillet.

Cherbourg, le 1er août 1915.

Quinze jours d'arrêt ! Tout le monde descend !

Me voici, mon ami, parmi les Cherbourgeois.

Le *Knoutt* ayant besoin de réparations, et moi de repos, cette après-midi, par un grand soleil et un grand calme, nous sommes majestueusement entrés dans la rade déserte.

Il y a un an juste, jeune aspirant plein d'illusions, j'embarquais sur le *Knoutt* pour faire la guerre.

Cet anniversaire ne manque pas de me laisser rêveur.

Les journaux, tous les jours, consacrent un article aux événements de l'année morte.

Moi, je relis vos lettres, et revis doucement

les émotions que l'éprouvai dans les premiers mois de la guerre.

Oh ! mon Dieu ! Que s'est-il passé cette année pour moi? Oh! rien en vérité, et si je ne lisais deux fois par jour les communiqués officiels, je ne me douterais pas que l'Allemagne nous combat, et que nous la battons.

La première chose qui frappa nos yeux armés de jumelles, tout à l'heure en arrivant, fut le *Borda*, ce vieux ponton maudit, échoué sur le flanc à l'entrée du port de commerce.

Mais j'ai chassé bien vite loin de moi les souvenirs qu'elle m'évoquait, deux ans de ma vie si douloureusement perdus...

Il y a six mois que je ne suis venu ici ! et je vais vous avouer une chose, à vous tout seul, Giuseppe : j'aime Cherbourg !

J'aime ses rues tranquilles et laides ; j'aime sa rade vide ; j'aime sa place Napoléon trop vaste; j'aime ses habitants au vilain accent...

Le cœur a ses raisons...

Et ce soir, je suis joyeux d'être à Cherbourg!

Et je vous écris comme je vous écrivis, je crois, en embarquant, il y a un an.

C'est que votre souvenir m'est très doux.

Vous m'avez accompagné pendant ces douze mois bien longs, et soutenu sans cesse de votre amitié.

Je vous ai laissé entrevoir mes rêves et mes espoirs, et vous m'avez consolé, les soirs mélancoliques.

Giuseppe, je vous promets de vous aller voir après la guerre.

A ce propos, quelqu'un me demandait quand est-ce que je croyais que devait finir la guerre. Et comme je répondais que je la souhaitais très longue, on m'a regardé de travers.

Eh ! pourquoi suis-je marin, sinon pour faire la guerre ? La guerre est ma raison d'être. Ce fut mon seul désir. Tant qu'on est en guerre, je remplis mon rôle, véritablement. La paix, pour moi, c'est l'anormal. Je ne dois pas la désirer, donc !

Et il y a, Giuseppe, une autre raison, et je vous la dis, à vous qui comprendrez : plus la guerre sera longue, plus j'aurai de chances de couler un sous-marin.

Oh ! songez-vous à ma honte si on signait la paix sans que je me sois battu !...

Mais si je connais la jouissance du combat,

et si j'en réchappe, oh ! Giuseppe, la bonne et douce promenade que nous ferons ensemble le long de la mer, par les sentiers fleuris de la montagne, sous les cyprès !...

Souvent je caresse cette folle pensée ! Oh ! folles en vérité, les pensées que nous faisons pour l'après-guerre. Et c'est fou de songer à ce que nous serons alors !

Nous avons le présent. Jouissons du présent. Tuons le présent à force de l'étreindre... *Carpe diem*...

Le Havre, que j'ai quitté avec joie, n'a guère changé. Le mauvais temps est revenu et tout juillet il a plu comme aux beaux jours de l'hiver. On pataugeait dans la boue. Les fils d'Albion y sont de plus en plus nombreux et on n'entend parler qu'anglais dans les rues.

Des canonnières y sont passées qui vont sur l'Yser, et que j'ai visitées. Mais elles sont si petites que je n'y ai pas trouvé un seul coin pour m'y cacher, car j'avais songé à cet héroïque moyen pour aller au front.

Je distrais ma mélancolie en apprenant la conduite des autos, je serai avant peu un roi du volant. Mes instincts pacifiques ont bien

manqué d'être bouleversés. Sachez qu'il existe au monde un être que je déteste. Moi, homme doux et urbain, j'ai au cœur une haine farouche. J'ai connu tous les tremblements de la passion et tous ses ravages et, sans mon départ du Havre, il serait, mon ami, arrivé un malheur.

Je rêvais, la nuit, du crime que tout le jour je méditais. Je me voyais, serrant de mes doigts vengeurs, le cou de ce perroquet abhorré, — car c'est d'un perroquet qu'il s'agit.

Cet animal est en cage au coin du bassin où les torpilleurs s'amarrent.

Et chaque fois que nous rentrons, et chaque fois que nous appareillons, il déchire l'air de ses cris stupides, toujours les mêmes et cependant chaque fois plus exaspérants. Ils me crispent, ils me font passer dans le dos des frissons.

De sa cage cet animal nous nargue, se moque quand nous revenons, fatigués, les yeux lourds de veille, les jambes brisées par le roulis ; se moque quand nous partons chercher les sous-marins fantômes , se moque quand nous nous reposons, se moque quand nous

dormons. Cette moquerie ne pouvait durer.

J'ai été trouvé le maître de cet animal-là, et je lui ai dit :

— Monsieur, vous avez un perroquet ?

Il m'a répondu :

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me le vendre ?

— Mais, monsieur, il n'est pas à vendre !

— Je vous en offre n'importe quel prix.

— Mais, monsieur, j'y tiens beaucoup, il commence juste à parler.

— Monsieur, c'est précisément pour cela que je veux l'acheter.

— Ah ! non, monsieur, c'est impossible, je ne veux pas m'en défaire...

Et à ce moment, comme s'il eût compris ma défaite diplomatique, le perroquet siffla : *It's a long way*...

J'ai essayé en vain de l'approcher pour lui donner du persil et je combinais un enlèvement à main armée, quand nous avons quitté le Havre.

Je tremble à la pensée d'y retourner.

Un peu avant notre départ il y eut un crime : une femme assassinée.

Outre ce drame, le mois de juillet a été fertile en incidents :

J'ai été à la Banque de France porter de l'or, et j'ai fait sensation. C'était l'or de la caisse du bord.

L'employé m'a demandé :

— Au nom de qui faut-il mettre le reçu, monsieur ?

— Au nom du commandant du *Knoutt!*

J'ai lancé ces mots avec une mâle assurance

Il y eut un mouvement parmi les personnes présentes et je sentis vingt regards se poser curieusement sur moi. Ma fierté naturelle tressaillait d'aise. (C'est un trait de haute psychologie que d'avoir inventé les reçus qu'on donne aux verseurs d'or; sans eux plus de la moitié des gens n'auraient point versé leur précieux métal.)

Si vous avez de l'or, Giuseppe, envoyez-le-moi, je vous le retournerai sous forme de papier.

Il y a quelques jours, l'envie me prit de réciter des vers. J'ai trouvé, pour cette opération, un coin enchanteur. C'est « la forêt ». On nomme ainsi un petit bois qui rappelle le Bois

de Boulogne, où vous m'avez dit vous être amusé dans votre prime enfance.

Seulement il est placé tellement haut, et il faut avoir tellement chaud pour l'atteindre, qu'une fois arrivé je me suis étendu sur l'herbe, dans un fourré, et j'ai complètement oublié mes vers.

Oh ! mon ami, quelle étrange sensation que celle éprouvée par le marin couché dans une forêt !

Je voyais un peu de ciel entre les feuilles, les herbes me caressaient le visage ; il faisait infiniment doux et je n'entendais pas un bruit.

Quels délicieux rêves j'ai donc faits !...

... Mais tout ceci n'a rien de très maritime, et vous devez sans doute vous dire que j'ai une étrange façon de défendre ma patrie. C'est que vous êtes un enfant superficiel et que je ne vous écris pas tout.

Au reste, voici deux aventures dont, dernièrement, nous fûmes les héros non décorés.

Vous savez que les sous-marins allemands se font ravitailler en mer par des bâtiments neutres. Aussi, quand, vers la fin de juin, nous reçûmes par T. S. F. le signal suivant (je

change le nom, par crainte de la censure) : « Vapeur norvégien *Eklair* part demain de O..., chargement pétrole », notre attention fut éveillée et nous n'eûmes plus que le désir de filer adroitement ce vapeur et de tomber sur lui au moment où il donnerait son pétrole à un *U* quelconque.

Avant l'aube, l'*Eklair* sortait du port tranquillement. Nous le laissons passer, et discrètement, doucement, sans avoir l'air de rien nous le suivons.

Il allait vers l'Angleterre.

Seulement, au moment où il sortit de notre zone d'action, un autre torpilleur appelé par T. S. F. vint prendre notre place, et la T. S. F. nous tint au courant des événements.

Ce torpilleur fut, à son tour, remplacé par un troisième, celui-ci par un quatrième, etc... si bien qu'à la nuit faite, l'*Eklair* était toujours suivi. Il se trouvait sur les côtes anglaises.

Vers une heure du matin, le *S**** qui le filait alors, envoya un télégramme alarmant :

*L'*Eklair *change de route et va à toute vitesse dans direction opposée.*

Notre cœur tressaillit.

Ainsi, c'était bien un ravitailleur de sous-marin! Il s'était aperçu qu'on le filait, et à la faveur de la nuit, avait brusquement fait demi-tour!

Toute la nuit les télégrammes du *S**** se succédèrent: l'*Eklair* gagnait de vitesse et enfin disparaissait complètement...

Le *S****, en vain, avait tiré du canon!

Tous les torpilleurs se lancèrent à la poursuite de l'*Eklair*. L'un d'eux, qui allait l'atteindre, eut une grosse avarie de machine et dut rentrer, clopin-clopant, au Havre.

Et la recherche dura toute la journée et toute la seconde nuit et l'on ne trouva rien!

D'ailleurs, il était trop tard

L'*Eklair* avait eu le temps déjà d'aller à son rendez-vous, de ravitailler le sous-marin...

Nous fîmes de rageuses et mélancoliques réflexions...

Alors, le troisième jour, on reçut un télégramme disant que l'*Eklair* était à Douvres depuis quarante-huit heures, avec, à bord, 400 litres de pétrole!

En littérature ceci s'appelle un « coup de théâtre. »

Vous comprenez, j'espère, ce qui est arrivé ? Dans la nuit, le S*** ayant perdu de vue l'*Eklair*, avait suivi un autre cargo bien innocent qui faisait une route inverse.

Et plus il tirait du canon, plus l'autre s'enfuyait, croyant avoir affaire à un sous-marin !

Et tous les torpilleurs couraient après ce pauvre *Eklair* qui, bien sagement, jetait l'ancre à Douvres avec, à bord, juste assez de pétrole pour allumer ses lampes.

Vous me direz qu'on aurait pu prendre des renseignements. Oh ! mon ami, que vous êtes plaisant ! Vous oubliez que les bureaux ne sont pas en guerre ! On les a bien demandés, les renseignements, mais on ne les eut que lorsqu'on n'en eut plus besoin.

Cette histoire, en tout cas, aurait pu mal finir.

. . . .

Il y a quelques jours, il pleuvait et la mer était mauvaise.

Je venais de quitter le quart, quand nous aperçûmes le courrier anglais qui venait sur nous à toute vapeur, avec un pavillon spécial en l'air. Ce pavillon voulait dire : « sous-marin en vue. »

Il y eut à bord, du coup, grand remue-ménage.

Le courrier navigua de concert avec nous et, le porte-voix à la bouche, le capitaine hurla dans sa langue perfide :

— Nous avons reçu une torpille !

Moi je restai calme.

Depuis un an j'en ai tellement vu, des bateaux qui reçurent des torpilles!... Si tous disaient vrai, il n'y aurait plus d'eau, il n'y aurait que des torpilles! Cependant il ne faut point négliger l'occasion. La Fortune n'a qu'un cheveu. Nous avons, pour le saisir, attrapé déjà bien des mètres de ficelle, attrapons-en encore un peu, de peur de laisser passer cette invraisemblable et trop claire chevelure.

Un télégramme nous avertit, en outre, qu'un bâtiment anglais avait vu, la nuit précédente, une torpille lui passer juste sur l'avant!

Tout le jour et toute la nuit nous avons croisé là. Il faisait très mauvais, je vous l'ai dit. On n'a pu déjeuner, ni dîner, ni dormir, mais en revanche, on fut mouillé et l'on ne vit rien.

Et j'aurais oublié cet incident — qui est heb-

lomadaire — si, quelques jours après, il n'était
urrivé ceci :

Minuit venait de sonner à tous les clochers
le France ; mer calme comme de l'huile; je ne
ne rappelle plus s'il y avait de la lune. Une
phosphorescence extraordinaire. Notre sillage
était de feu. J'avais allumé ma pipe, et rêvais
à des folies, en scrutant l'ombre.

Et tout à coup — oh ! mon ami, je n'oublierai
pas cela — tout à coup j'ai vu, venant droit sur
notre avant, d'une vitesse folle, longue, mince,
devançant son sillage lumineux qui rayait
l'eau... une torpille.

Et j'ouvrais la bouche, pour hurler le com-
mandement de renverser les machines, quand
de tous côtés, d'autres sillages pareils surgi-
rent, passèrent sous l'étrave, revinrent, firent
mille tours... et j'éclatai de rire! C'était des
marsouins!

Une bande de marsouins folâtrait devant
nous, et vraiment c'était joli, tous ces sillages
qui se croisaient, s'enlaçaient, lumineux et
rapides.

Mais s'il n'y en avait eu qu'un, s'il n'y avait
eu que le premier, j'aurais cru avoir vu une tor-

pille, oui, en vérité, une torpille! Je sais ce que c'est. J'ai assisté à des lancements de torpilles, j'en ai fait; j'ai vu courir les sillages sur l'eau, je ne suis pas un novice... Eh bien! j'aurais juré sur votre tête chère qu'une torpille était passée juste devant notre étrave...

Alors je ne m'étonne plus.

Ces cargos qui ont tellement peur et qui n'ont jamais vu de torpilles — des vraies — ont bien pu s'y tromper, puisqu'un enseigne de vaisseau de deuxième classe de la marine française s'y est trompé lui-même !

Et voilà comment, pour des marsouins, les torpilleurs appareillent nuit et jour et chevauchent, sans arrêts, la mer grande!

. . . .

Tout ceci, Giuseppe, pour vous montrer que je défends ma patrie, et j'y ai d'ailleurs immense joie, puisque nous sommes alliés, et qu'en défendant la France je vous défends un peu, vous, Giuseppe.

1er septembre, an II de la guerre.

Nous voici au Havre après un mois passé dans notre bonne ville de Cherbourg, et devant les mêmes phares, devant les mêmes falaises, nous faisons les mêmes ronds, et rien, en vérité, ne semble nouveau sous le soleil.

Aussi, pour rompre la monotonie forcée de ma lettre, je veux, Giuseppe, vous faire une querelle.

Vous avez tort de me reprocher de ne vous point tenir au courant de la *situation*.

Je ne suis pas journaliste, et la *situation* étant tous les matins appréciée par le général X, le lieutenant-colonel Z et le commandant Y, je ne veux point ajouter à ces voix autorisées, quoique contradictoires, ma voix faible et impuissante.

D'ailleurs, je n'y comprends goutte, à la situation, et les noms n'existant pas sur mes cartes, j'ai jeté mes cartes au panier.

Seulement, puisque vous tenez à mon opinion, je dois à votre insistance, au moins, de vous la faire connaître.

Je n'appuierai que sur deux points :

D'abord, je suis étonné que la France ne soit pas étouffée sous les amoncellements de papiers, notes, rapports, états, circulaires, qui montent comme un flot. Bien mieux, elle respire largement. Ce m'est, tous les jours, un motif d'admiration.

La grande offensive qui boutera les Allemands hors du territoire aura lieu vers la fin de septembre, — des calculs le démontrent péremptoirement.

Ensuite, j'étais heureux jadis de l'avance russe ; elle laissait loin derrière elle des villes aux noms impossibles ; mais, maintenant que les Russes reculent, il faut de nouveau, un par un, épeler tous ces noms — et c'est fastidieux.

Chaque fois que les Allemands occupent une ville, — fût-ce Varsovie, — cela n'a aucune importance militaire, clament les journaux, mais

ils chantent victoire dès que les Russes entrent dans un chef-lieu de canton.

Ah ! je vous veux dire aussi que j'ai bien ri quand le 21 août vous avez déclaré la guerre à la Turquie. Je rirai de nouveau, et d'aussi bon cœur, quand vous la déclarerez à l'Allemagne.

Comprenez-vous, ô ennemi de l'Autriche?

Que ceci suffise pour vous montrer mes conceptions diplomatiques. Je ne suis qu'un infime rouage de l'immense machine et je peux même disparaître sans que son mouvement soit un instant ralenti.

. . . .

Et tandis que les frontières retentissent du fracas des combats, nous, nous vivons sur l'eau. Nous pourrions, les yeux fermés, dessiner sans une erreur, la carte de toute la côte.

Hier nous eûmes de la brume.

Ah ! Giuseppe. C'est une chose abominable !

Nous faisions une route perpendiculaire à celle des bateaux qui vont de France en Angleterre, à celle de tous les transports qu'escortent les torpilleurs anglais, et sans cesse nous croisions de gros cargos chargés de troupes qui à notre vue poussaient des *hurrahs!* et agitaient

des casquettes, et sans cesse, du pavillon, ils nous saluaient poliment, trois fois, et nous, comme c'est la règle, un peu hautains et condescendants, nous ne répondions qu'une fois, en abaissant un instant le drapeau tricolore. Le ciel était sombre, l'horizon incertain. Calme plat. Et tout à coup nous sommes entrés dans la brume. Elle nous entoura, nous domina, nous enveloppa de son suaire gris.

Brusquement il fit très froid, et des gouttelettes d'eau s'accrochèrent à tous les cordages, à toutes les rambardes.

La moitié du *Knoutt* fut invisible à l'autre moitié. De la passerelle on ne vit plus l'étrave. Et il était vain d'essayer de percer ce voile glacé — comme par exemple la nuit, où on veut voir quand même. — La vue était comme dissoute, fondue dans ce brouillard qui prenait à la gorge.

Et l'homme dans son nid-de-pie, en haut du mât, ne nous voyait pas. Il était isolé, comme un aviateur qui planerait au-dessus des nuages. Alors on prit toutes les mesures de précaution.

Le silence le plus absolu régna sur le pont. Tous les hommes, l'oreille tendue, devaient

prévenir au moindre bruit suspect qu'ils entendraient dans ce linceul gris. On ralentit la vitesse.

Mais comme on pouvait tomber sur un sous-marin allemand en surface, afin d'arriver à l'improviste, on ne fit pas jouer comme il est d'usage, toutes les minutes, la sirène.

Et nous allions dans cette *invisibilité*, mille fois plus terrible que la nuit la plus obscure, nous allions comme des fantômes...

Tout à coup, devant, on entendit une sirène. Ce fut un beuglement sourd, prolongé, qui semblait avec peine percer la brume pour arriver à nous.

Et tout le monde tressaillit.

Il y avait un bateau par là. Était-il loin ? ou tout près ? Venait-il à notre rencontre ? S'éloignait-il au contraire ? Autant de questions que se posèrent nos esprits.

Les yeux tournés vers l'avant chacun de nous essayait, essayait de voir... mais le mur gris, impalpable et froid, seulement vibrait du beuglement qui de nouveau s'allongeait dans le silence.

Si un bateau venait sur nous, on ne pourrait

le voir qu'à quelques mètres, alors il serait trop tard, infiniment trop tard, et de sa grosse masse un transport nous écraserait comme une petite bête, sans s'en apercevoir.

Oh! ce beuglement de sirène dans la brume! C'est un bruit plus lugubre que celui des bouées à cloche qui les nuits d'ouragan tintent plaintivement au bord des écueils.

C'est comme un sanglot, comme un appel, comme un cri de détresse; c'est en lui que repose toute la confiance et tout l'espoir des marins.

Et quand on l'entend il n'y a plus qu'à faire demi-tour afin d'éviter le choc...

Encore la sirène inconnue, lente et longue, retentit. Elle semblait plus près. Le *Knoutt* et *l'autre* se rapprochaient...

Aller à droite? Pourquoi? *L'autre* y allait peut-être! à gauche? *L'autre* y allait peut-être aussi.

Faire demi-tour?... Mais voici que derrière, une autre sirène, plus faible, comme très lointaine, répondit, et subitement, à babord, à tribord, partout, les beuglements sinistres trouèrent le brouillard, paraissant jouer, se

répondre, s'attendre pour repartir ensemble dans un grondement démesuré.

Nous étions entourés de bateaux invisibles, un grand convoi sans doute, et ils s'approchaient, ils s'éloignaient, ils nous accompagnaient. On les savait là, on les devinait derrière ce gris, et il n'y avait rien à faire.

Seulement à notre tour nous donnâmes un coup de sifflet, et aussitôt, devant, derrière, sur les côtés, toutes les sirènes se mirent à mugir et ce fut un concert funèbre...

Puis les sons parurent s'éloigner, se rapprocher encore un peu, s'éloigner de nouveau — s'éloigner tout à fait. Ils furent bientôt imperceptibles, et puis l'on n'entendit plus rien.

Ah ! comme nous respirâmes ! comme nos nerfs tendus se calmèrent !

Étaient-ils passés loin de nous, ces bateaux, dans la brume ? Oh ! peu importe, puisqu'ils étaient passés !...

D'ailleurs maintenant le brouillard s'éclaircissait. On voyait tout le *Knoutt*, et un petit rond de mer autour, et puis le brouillard devint tenu, léger, et l'eau se couvrit de mille rides, et une brise de terre emporta, d'un coup, des

lambeaux de brume échevelés qui s'en allaient, traînant sur la mer, comme un grand manteau gris, et l'horizon, net et clair, éploya autour de nous son vaste cercle. C'était fini...

J'aime mieux une tempête, Giuseppe, que ces brouillards traîtres. Dans cette saison ils sont nombreux, et chaque fois il y a des accidents, et chaque fois je demande à Neptune de nous envoyer un grand coup de vent, mais par grâce, de nous épargner ce qui n'est ni la nuit ni le jour, et qui est plus méchant que toutes les nuits et tous les jours ensemble.

Nous courûmes aussi un autre danger : nous avons été torpillés.

Il est vrai que c'était en rade de Cherbourg, et par un sous-marin français en exercice qui heureusement nous manqua.

Vous me direz qu'il aurait pu choisir une autre cible : c'est mon avis très intime, étant donné surtout que ce sous-marin était en plongée et que nous ne pouvions nous douter de sa présence. Lui au contraire, nous voyait venir avec son périscope. Il essayait de nouvelles torpilles avec perforateurs! Quoique partisan du progrès, il me déplairait que le *Knoutt* soit

perforé pour le seul plaisir de démontrer l'excellence d'un perforateur!

Mais là où la plaisanterie devint cynique ce fut quand le sous-marin remonta à la surface.

Voyant qu'il avait failli nous crever d'un seul coup, il eut ce mot de pitié suprême :

— Cet idiot de torpilleur!...

Puis nous sommes passés au bassin et enfin, enfin, nous avons senti la poudre!

Ah! ami, écoutez ceci :

L'*Oriflamme* et le *Branlebas*, deux torpilleurs un tantinet plus grands que nous, ont coulé un torpilleur allemand au large des côtes belges! Lorsqu'on m'apprit cet événement, il y a quelques jours, j'eus la brutale envie de me jeter à l'eau pour calmer ma rage subite.

On s'était battu, et sans le *Knoutt!*

Pends-toi, Crillon!

Le combat avait eu lieu la nuit, sous la lune. L'allemand fuyait et allait s'échapper quand la torpille de l'*Oriflamme* l'atteignit et le coula. Et bombardés par les batteries de côte les Français revinrent avec quelques trous dans la coque.

Évidemment Béveziers fut une plus grande

victoire, et plus mouvementée, mais rapporté à nos pacifiques croisières, ce combat prend les proportions de gigantesque bataille.

Il alimenta nos conversations du matin jusqu'au soir, et occasionna un déluge de récompenses auquel j'applaudis des deux mains.

D'ailleurs les journaux en ont parlé. Peut-être le saviez-vous déjà ?

J'eus, je vous l'avoue, de la jalousie. Vraiment le *Knoutt* méritait d'assister à cette fête.

Bien heureusement la guerre va durer encore longtemps, ét j'ai foi en mon étoile.

Pour l'instant ayez pitié d'un malheureux qui a mal à la tête à force de tourner en rond au milieu de la Manche.

Le Havre, 15 septembre 1915.

Je vous veux conter un des grands voyages de ma vie : hier je fus à Portsmouth, en la libre Angleterre.

Longuement j'avais croisé le long des côtes britanniques ; longuement j'avais regardé à la jumelle ces falaises crayeuses, embrumées ; une fois même, en pleine nuit, j'étais entré en rade de Portsmouth pour en ressortir aussitôt, mais jamais je n'avais foulé de mon pied ce sol perfide.

Or, hier, vous nous y envoyâtes.

Vous, en effet.

Car nous avons porté aux anglais l'or italien.

Nous étions trois torpilleurs, et nous avions quelques dizaines de millions de lires à nous trois. On avait embarqué, la nuit, à Cherbourg,

des sacs qui tintaient, et à toute vitesse nous avons fait route pour Portsmouth, où nous entrâmes hier matin vers 7 heures.

Vous savez que je suis l'homme le plus impartial du monde. Je voulais que l'Angleterre soit froide, humide et lugubre : je l'ai trouvée humide, lugubre et froide.

Il pleuvait. Le ciel était bas, lourd de nuages ; la mer gris sombre.

Devant le quai où le *Knoutt* s'amarra, le *Victory* m'évoqua un instant le *Borda*, avec sa grosse masse noire et blanche.

Sur le quai, des wagons attendaient votre or, marqués : *Waterloo*. Cette alliance m'a déplu. Je trouvai fort choquant de demeurer entre Nelson et Wellington !

Je crus que les policemen riaient de cette rencontre fortuite et ils me parurent, dès lors, avec leurs casques pointus et leurs pèlerines ridiculement courtes et ruisselantes, encore plus antipathiques.

Des torpilleurs anglais passaient près de nous ; un aéroplane traversait le ciel noir, et je grelottais.

Enfin, notre chargement tintinnabulant dé-

barqué, j'avisai un de vos compatriotes qui, depuis Rome, suivait vos millions, et dans mon meilleur italien — oh ! ne riez pas, Giuseppe ! — je lui ai demandé s'il vous connaissait. Il m'a répondu :

— Non !

J'en fus marri ; il m'eut été doux de m'entretenir de vous.

Après avoir passé la matinée à fumer quelques pipes, après avoir déjeuné, malgré le ciel menaçant et l'air rébarbatif des quais, je résolus de descendre à terre. L'instant ne manquait point d'être solennel. Je cherchais une phrase historique à lancer aux gamins qui regardaient, mais, préoccupé de ne me pas jeter à terre sur les pavés huileux, je n'ai rien dit du tout.

J'étais avec deux de mes camarades qui connaissaient peu ou prou la ville. Nous ne nous en perdîmes pas moins.

Le trait dominant de la journée fut la boue.

Après une marche qui n'eut rien de militaire, sous des arbres qui s'égouttaient et dont les feuilles déjà jaunies, tombaient, lourdes, sur le sol détrempé, nous fûmes devant le *Town-*

Hall. C'est un laid monument, ni grec ni romain, juché au sommet d'un escalier et barré d'une immense toile blanche sur laquelle, en noir, était écrit :

JOIN THE THIRD BATAILION PORTSMOUTH

« Rejoignez le 3e bataillon à Portsmouth. »

Après discussion, nous convînmes, mes amis et moi, de n'en rien faire.

Les murs étaient bariolés de mille affiches, et j'avoue que les Anglais ont le génie de la réclame.

Il y avait des appels nombreux : *Le Roi a besoin de vous ; La Patrie vous demande ; Engagez-vous*, etc...

Je songeai au méridional qui disait : « Retenez-moi ou je fais un malheur ! »

Si le gouvernement britannique veut des hommes, qu'il proclame le service obligatoire, mais qu'il nous laisse en paix, lui et ses affiches excitantes.

Vous savez que j'aime la campagne.

En conséquence je conduisis mes camarades au Jardin Public. Ce lieu champêtre est hérissé

de stèles, et je ne suis pas encore bien sûr de ne m'être pas fourvoyé dans un cimetière.

La pluie nous y surprit au sortir d'une serre grande comme la main.

Vous devinez les mélancoliques pensées dont je fus la proie, tandis qu'à demi abrité sous un toit propice, je regardais tomber l'eau.

Cependant l'heure avançait, et nous ne pouvions passer la journée dans cette position.

Nous courûmes au tramway prochain.

Il traversa d'abord des quartiers fort laids, et des rues faites de maisons si rigoureusement semblables que je me demande comment les habitants s'y prennent pour ne pas rentrer chez le voisin.

Puis ce furent des cottages assez gracieux, et des maisons, des maisons, des maisons...

Dans le tramway il faisait chaud, et j'avais en face de moi une jeune femme tout à fait jolie que je regardais avec grand plaisir.

Enfin, le tramway déboucha, je ne sais comment, devant la mer, au moment que la pluie s'arrêtait.

Je résolus de suivre le rivage à pied, et j'eus raison, car un grand bateau de guerre passait.

C'est amusant de voir, de terre, un grand bateau de guerre passer. Il évolua entre les bouées et se perdit dans le brouillard.

Mais il advint que le rivage fut interdit par des barrières et des maisons.

Nous allâmes alors prendre le thé dans un établissement que sa belle apparence et notre belle étoile nous fit remarquer.

Jusqu'à présent, je ne dégageais de ces visions successives et partielles aucune idée d'ensemble. Rien n'avait particulièrement remué ma sensibilité et fait vibrer mes sentiments, à fleur de peau cependant et prêts à s'émouvoir.

Trois petites filles — noire, rose et verte — me sourirent à propos.

Nous revenions par une rue bordée de magasins propres, quand ces trois enfants nous heurtèrent presque, les yeux dans nos yeux, et les lèvres tendues par une mystérieuse joie.

Un tel accueil de l'Angleterre me surprit fort, et me plut. Mais mon bonheur s'évanouit quand je vis, passant devant nous en se retournant, ces jeunes filles aux bras noués...

Elles se perdirent dans la foule.

Or, nous arrivions à un carrefour, et je dus

demander à un vieillard chenu le chemin de l'Hôtel de Ville. Alors nous aperçûmes au loin, dans la direction opposée, la triple forme verte, noire et rose qui nous faisait de grands signes.

Perfide, perfide Albion !

Tandis qu'un peu plus tard nous étions entrés chez un marchand de tabac, notre attention fut attirée par des toux violentes qui retentissaient sur le trottoir et je fus étonné — oui, en vérité — de voir passer, riant aux éclats, nos trois inconnues.

... Je revins à bord en hâte, et le *Knoutt* appareilla sous la pluie.

Aux jumelles, je vis le rivage que nous avions suivi, les forts peints en damier pour égarer les pointeurs des cuirassés allemands possibles ; et je cherchai du vert, du rose et du noir — en vain ; — puis nous fûmes hors des eaux territoriales.

Une splendide tempête agitait la Manche. Je pris le quart. L'Angleterre s'envola de ma pensée.

. . . .

J'éprouve ce matin en vous écrivant — nous sommes arrivés au Havre avant le soleil, ruis-

selants et fourbus — j'éprouve un sentiment compliqué.

Il me faudrait retourner en Angleterre pour y démêler quelque chose : je n'en ai nulle envie.

Tirez de ce récit fidèle la conclusion qu'il vous plaira, et soyez persuadé que la France est le plus beau pays du monde, mais que la guerre est bien monotone.

Gibraltar, le 6 octobre 1915.

Giuseppe ! ah ! je ne savais plus ce qu'était un ciel bleu ! Je ne suis pas fou, et vous avez bien lu : le *Knoutt* portant ma Fortune est arrivé à Gibraltar, aujourd'hui, 6 octobre, à l'heure de la méridienne.

J'ai pris un tub, — je me suis rasé, — j'ai fait une promenade dans la ville, et je veux employer une heure à vous conter comment la Destinée nous agita.

Quelle magnificence de lumières et de couleurs !

Au Havre (Seine-Inférieure, et comme c'est loin !), je fus réveillé, il y a quinze jours, par mon ordonnance qui me disait :

— Lieutenant, il est 7 h. 30.

Je lui répondis :

— Cela m'est bien égal ; je veux dormir jusqu'à 8 heures.

— Mais on appareille à 10 heures.

— Cela m'est égal.

— Mais on quitte le Havre pour toujours, et il faut aller chercher le linge...

— Cela m'est égal.

Je demeurai calme en disant ces mots. Mais, sitôt que mon fidèle serviteur eut disparu derrière la portière retombée, je me livrai à un pugilat glorieux avec mon traversin, puis je montai sur le pont, l'esprit plein d'idées folles, et le corps sommairement vêtu.

Les torpilleurs qui avaient passé la nuit dehors venaient de rentrer. Toutes les cheminées fumaient dans l'air tranquille, et les officiers s'interrogeaient d'un bateau à l'autre :

— Où va-t-on ? Où va-t-on ?

Je mêlai à ce concert ma voix anxieuse.

Mais personne ne répondait, personne ne savait. — Ou plutôt, si. — Deux personnes savaient.

La dépêche était arrivée dans la nuit comme un coup de tonnerre. L'enseigne qui l'avait déchiffrée et le chef d'escadrille savaient, eux. Mais ils étaient condamnés au silence. Ah !

Giuseppe ! Talleyrand et Paul Cambon auraient été jaloux de nous entendre essayer, par des questions subtiles, de faire parler l'enseigne !

Diplomatie vaine !

Oh ! toutes les suppositions qu'on fit ! Toutes les chances qu'on supputa ! Tous les bouleversements stratégiques qu'on imagina !

Comme le Havre me semblait splendide, auréolé de toute la poésie des choses qu'on abandonne !

L'escadrille partit à une heure, au grand soleil. Et, sur la houle légère, les six torpilleurs en file, tandis que le Havre doucement s'estompait, semblaient danser de joie.

Le soir même nous étions à Cherbourg, et chacun ignorant où l'on allait, préparait des foules de choses.

Enfin, un matin, le commandant me dit, confidentiellement :

— Nous partons pour le Midi !

Ma joie fut telle, Giuseppe, ma joie fut telle que j'oubliai d'en rire, mais je fis embarquer mes costumes blancs.

Puis je dis adieu à ma propriétaire, et le *Knoutt* m'emporta sous d'autres cieux.

Brest, humide et froide, nous ccueillit quelques jours. Mais le *Knoutt* impatient, derrière les cinq autres torpilleurs de l'escadrille, pointa, frémissant, vers le Sud.

Une journée à l'île d'Aix pour charbonner, et en route pour Gibraltar.

Alors commencèrent de nouvelles Lusiades.

Je vous veux dire tout au long ce que fut cette épopée qui tient à la fois d'Austerlitz et de la Bérésina.

Nous étions donc six torpilleurs.

Il y avait — à tout seigneur tout honneur — le *Lévrier*, battant pavillon du chef d'escadrille; puis venaient la *Cravache*, puis le *Fouet*, le *Fusil*, la *Flèche* et enfin le *Knoutt*. Et dans cet ordre-là, vers cinq heures du soir, le premier d'octobre, à 200 mètres l'un derrière l'autre, nous avons cinglé, serpent étrange, vers l'horizon austral.

La nuit tomba, vilaine. Dans le sud-ouest, il y avait des éclairs. Je pris le quart à 8 heures; la mer se creusait; le *Knoutt*, doucement, commença de rouler.

On ne voyait point les phares de la côte; seule devant nous la ratière de la *Flèche* faisait

un petit point lumineux que nous suivions comme les Mages durent suivre l'Étoile.

A minuit, le pilote vint me remplacer ; je descendis au carré où tout était par terre, et je m'étendis sur ma couchette.

Mais, rejeté tantôt contre la cloison, tantôt contre la *planche à roulis*, je ne pus dormir, et j'écoutais la mer qui frappait à grands coups sur la coque. Cependant je m'assoupis un peu.

A l'aube, je fus réveillé par une paire de souliers qui, dans un violent coup de roulis, tombèrent d'une étagère sur ma tête.

Le *Knoutt* avait des mouvements extraordinaires. Il semblait fou. Je me levai et montai sur le pont.

Il pleuvait. Les embruns, passant par-dessus les caillebotis m'inondèrent. La mer, dans la nuit, s'était démontée. Les lames, longues et blanches, s'élevaient démesurément.

Je redescendis, en songeant que la mer de Biscaye ne faisait point les chose à demi.

Vers 7 heures, ne pouvant supporter l'atmosphère étouffante du carré calfeutré, je mis mon ciré des grands jours, mes bottes et mon suroît, et remontai sur le pont.

Alors jusqu'à midi, j'assistai à une magnifique tempête.

Sur la passerelle, le commandant agrippé aux montants de fer, avait l'air soucieux.

Devant nous, très loin, un torpilleur apparaissait et disparaissait : c'était la *Cravache*.

Les autres : on ne savait où.

Les lames venaient de l'avant. Elles s'avançaient sur nous, montagnes d'eau couronnées d'écume. Inconsciemment on baissait la tête, on s'attendait à ce que toute cette masse nous écrase et nous broie.

Mais le *Knoutt* levait le nez, escaladait la montagne ; il demeurait un instant sur la crête, et puis dans le creux, il redescendait, l'étrave la première, avec une vitesse folle.

La lame suivante le recueillait, l'élevait, le lançait au ciel et s'en allant, le laissait de nouveau retomber...

Et le pont était balayé par l'eau, et des caisses de munitions avaient été enlevées.

Ah ! comme on était loin des lames de la Manche, bonnes petites lames courtes, pas très hautes, et qui pourtant nous faisaient tant sauter !

Pour moi je n'avais jamais rien vu de tel. Il faut venir en torpilleur, dans le golfe, Giuseppe, si vous voulez connaître les joies sans nombre de la navigation.

La situation était assez critique.

Si ce temps-là continuait nous n'aurions plus assez de charbon pour atteindre Gibraltar. On ne pouvait songer à se réfugier en Espagne.

D'abord nous aurions été internés, et ensuite il eût fallu tourner dans cette mer. C'était alors le pauvre *Knoutt* roulé comme une paille et la quille en l'air.

Et nous étions trop loin de tout pour envoyer des signaux de T. S. F.

Et puis où étaient les autres : le *Lévrier* et le *Fouet* et la *Flèche* et le *Fusil?*

Devant? Derrière? La matinée fut longue à passer. Je regardais la *Cravache* qui s'approchait, s'éloignait, faisait des sauts qui découvraient la moitié de sa coque et ses hélices, lesquelles, affolées, lançaient de grandes gerbes, et je regardais les lames se précipitant pour nous soulever dans un tourbillon d'écume et d'embruns.

Nous marchions trois nœuds environ.

Enfin vers midi, par bâbord, on aperçut les quatre autres qui cheminaient comme nous péniblement.

En obliquant un peu nous avons fini par les rejoindre, par nous mettre derrière, et l'escadrille au grand complet continua sa route.

Par T. S. F., le *Lévrier* demanda : « Tout va-t-il bien à bord ? »

Les cinq torpilleurs répondirent : « Oui ». Oui, çà allait bien, puisque les machines tournaient, mais la moitié des hommes étaient malades, et tout ce qui était fragile gisait par terre, brisé en miettes.

Fatigué par cinq heures de station sur la passerelle, inondé des pieds à la tête, et les yeux brûlés, je redescendis au carré.

Là je mangeai la moitié d'un poulet étique, par un miracle aussi grand que celui qui avait permis de le cuire, et je n'usai ni de fourchette ni de couteau.

Mais l'atmosphère du carré était irrespirable. Il avait fallu tout fermer, ce qui n'empêchait pas d'ailleurs l'eau de filtrer par mille petits trous et jointures.

Alors, sur le pont, le dos courbé aux grains

de pluie et aux embruns, je regardai les lames.

Vers 4 heures il me sembla que l'écume volait moins vite sur l'eau et que les lames brisaient moins haut leurs crêtes blanches.

A 5 heures j'eus l'impression très nette que *ça calmait*. A 6 heures les nuages noirs s'en étaient allés dans le nord-est, chassés bien loin, et l'horizon, au sud-ouest, apparaissait, lumineux.

Quand le soleil se coucha, il n'y avait plus qu'une forte houle, et le *Lévrier* donna l'ordre d'augmenter la vitesse jusqu'à six nœuds!

Pour la troisième fois je pris le quart. Il fallait encore, des deux mains, se cramponner aux rambardes, mais, certainement, de plus en plus *ça calmait*.

Et au-dessus de nous le ciel plein d'étoiles souriait à notre aventure.

La nuit se passa sans incidents. L'homme de barre avait pour consigne de suivre toujours la petite lueur qui brillait à l'arrière de la *Flèche*.

Le *Knoutt*, sans à-coup, montait et descendait sur la houle longue et haute qui paraissait jouer avec lui très doucement.

Les hommes malades, peu à peu, reprenaient des couleurs. L'espoir naissait dans les cœurs,

et quand sonna minuit, je me surpris à siffler un air galant.

Le timonier me réveilla à 7 heures, car, en vérité, je dormais comme une marmotte.

C'était donc le 3.

L'escadrille allait toujours au Sud, à douze nœuds! Le soleil, timide, entre des nuages, apparaissait par instants.

Tout à coup, au mât du *Lévrier* des pavillons grimpèrent; cela voulait dire :

« Observer le soleil, et faire le point à midi.» Car nous ne savions pas trop où nous étions. Je me battis un moment avec mon sextant un peu rouillé, mais je pus prendre la hauteur du soleil, et je finissais mon calcul quand le *Fusil* signala :

« — *Je ralentis* », puis : « *Je stoppe !* »

Il avait une avarie de chaudière.

Le *Fouet* demeura près de lui. Nous, et les trois autres, à 10 nœuds continuâmes.

Les deux traînards ne furent bientôt que des points noirs.

Dans la soirée, un T. S. F. du *Fouet* arriva : « Le *Fusil* a nouvelle avarie, je le remorque, vitesse 7 nœuds. »

Nous ralentîmes à 5 nœuds.

La soirée se traîna ainsi, et la nuit.

La houle, de plus en plus, tombait. Il n'y avait pas un souffle d'air. Nous allions comme des escargots... Le 4 au matin, seulement, le *Fouet* et le *Fusil*, l'un traînant l'autre, nous rejoignirent. La remorque fut larguée, et l'escadrille tout entière mit en route à douze nœuds.

La journée s'écoula, très calme. On voyait, au loin, les côtes du Portugal : l'entrée du Tage sans doute.

Des bateaux de commerce, passaient, saluant.

Des bandes de marsouins nous accompagnaient et jouaient avec les étraves ; des poissons volants, hirondelles subites, rasaient l'eau.

La nuit, toujours splendide, fut aussi calme que la journée. Le soleil du 5 se leva pour éclairer les six torpilleurs à la queue leu leu.

Vers le soir nous doublâmes Saint-Vincent. C'est un cap dénudé, rocheux, avec un grand phare. Le pays tout autour est désolé. Le ciel était limpide : on approchait de la Méditerranée.

Nous avions repris notre poste, le dernier de la ligne.

Dans la nuit, tout à coup, la *Flèche* ralentit. J'étais de quart. J'eus le temps de ralentir à mon tour pour ne pas donner de l'étrave dans sa poupe. Elle stoppa. Je stoppai à côté d'elle.

Une voix me cria :

— Nous avons une avarie grave de collecteur : pouvez-vous nous donner la remorque ?

Je répondis :

— Oui !

Les hommes, réveillés, allongèrent sur le pont le gros câble à acier.

On envoya le bout à la *Flèche*. Elle l'amarra au croc, cria :

— Paré !

Je mis en avant tout doucement. La remorque se tendit. Il y eut une secousse imperceptible.

La *Flèche* s'ébranla. La remorque se détendit un peu, se tendit de nouveau, prit son équilibre et, à 8 nœuds, le *Knoutt* reprit sa route en traînant la *Flèche*. J'envoyai un T. S. F. au *Lévrier* pour le prévenir de ne pas s'étonner s'il n'avait plus que trois bateaux derrière lui...

Enfin ce matin le soleil vit ceci : quatre torpilleurs qui entraient à Gibraltar, et deux autres, dont l'un bien malade, qui cheminaient tout

doucement. Les hommes à bord chantaient sur un air connu : *It's a long way to Gibraltar...*

A midi juste, entrée triomphale au port : nous sommes arrivés !

Quelle splendeur de couleurs, Giuseppe, quelle splendeur de lumières !

J'ai vu Gibraltar, il y a un an, quand la *Jeanne-d'Arc* y fit une brève escale. C'est une ville espagnole, ramassée au pied d'un rocher anglais. J'éprouvai à errer par les rues, à discuter avec les marchands indiens, de douces émotions, et j'ai revécu des heures, regrettées parfois jusqu'à la souffrance, de jadis.

Nous repartirons dans un ou deux jours pour Toulon, mais je n'ai pas voulu attendre pour vous demander de partager ma joie. Vous la comprendrez, sans doute, quoique vous n'ayez point connu les tristes contrées du Nord. Vous ne savez pas ce que sont les journées entières sans soleil, la mer grise et froide, la petite pluie incessante qui glace jusqu'aux os.

Et d'un coup, alors que toute espérance est morte, savoir que l'on part pour le soleil ! Ah ! Giuseppe, c'est une jouissance affolante !

Octobre 1915, Toulon.

Immobile et bleu, le mont Faron domine la ville qui est assoupie dans la lumière.

Quelques cuirassés, en rade, reflètent sur l'eau tranquille les masses guerrières de leurs tourelles, et le *Knoutt*, amarré dans la vieille darse, tout près de la coque pourrie d'un vaisseau de jadis, se repose de son grand voyage.

Nous avons dû, en venant de Gibraltar, nous arrêter à Port-Vendres. Le petit port catalan s'ennuyait sous le ciel pâle. Notre arrivée a distrait un moment sa tristesse et mis un peu d'animation sur les quais du bassin minuscule.

Mais dans la nuit la mer s'est levée. Le *Knoutt* de nouveau dansa. Une de ses machines, surmenée, ne voulut plus tourner. Alors hier nous

sommes entrés dans la rade mocote, traînant la patte, épuisés mais souriants.

Qu'allons-nous devenir? qu'allons-nous faire? Oh! je n'en sais rien. Mais vite on se hâte de réparer les avaries, de panser les blessures. Il faut être prêts, Giuseppe, pour toutes les aventures.

Que ces mots vous apportent une partie de mon bonheur. Maintenant que je suis près de vous je me sens inondé de plaisir. Depuis quinze jours nous n'avons eu ni nouvelles ni journaux. Les affaires se gâtent dans les Balkans. La guerre sera longue encore. Ah! tant mieux! Faire la guerre, quelle joie! et la faire au soleil!

Je vous embrasse.

Octobre. — Toulon, Malte, Toulon.

Nous avons longé, ami, les côtes de votre pays splendide. Doucement, tantôt devant et tantôt derrière, nous avons conduit jusqu'à Malte un transport chargé de troupes. Elles vont à Salonique pour se battre en Serbie. Nous avons été les chercher à Marseille. Et les soldats étaient tout heureux de voir un torpilleur les protéger. Hélas ! comme ils furent ingrats !

Ils avaient mis en batterie, sur le pont de leur transport, deux pièces de 75. C'est que, les sous-marins ennemis rôdant par la mer, ils avaient un peu peur.

Or, dès le début du voyage, alors que nous naviguions près d'eux, par nuit très noire, effrayés par l'ombre, songeant à toutes les histoires de mer qu'on leur avait contées, énervés

peut-être, affolés sûrement par notre silhouette basse et indistincte, ils nous ont pris pour un sous-marin...

Oh ! pauvre *Knoutt !* pauvre, pauvre *Knoutt !!!* Et ils ont tiré un coup de leur 75 — sur nous ! Nous avons vu l'éclair, entendu le coup sec qui s'étendit et se prolongea dans la nuit. A l'arrière du *Knoutt*, l'obus, avec un sifflement, souleva une grande gerbe.

Alors, immédiatement, tous les feux furent allumés — le projecteur braqué — afin qu'ils nous reconnussent, et, s'approchant tout près, par le porte-voix le commandant a crié : « Je vous donne l'ordre absolu de ne tirer, la nuit, sous aucun prétexte ! »

Et ils étaient confus, confus et honteux, les artilleurs !...

Le lendemain, nous leur avons donné les nouvelles reçues par T. S. F., et comme leurs camarades avaient pris une tranchée en Champagne, ils ont poussé de grands hourras.

A part ce projectile intempestif, le voyage s'est terminé sans incidents fâcheux.

J'ai revu les côtes de la Corse, les côtes de la Sardaigne, les côtes de la Sicile aux trois

pointes. Pourquoi avez-vous éteint vos phares ? Ah! comme vous êtes peureux ! Vous me vouliez donc faire échouer ?

Malte était écrasée de soleil. La mer étincelait. Les remparts, les maisons, avaient des ombres violentes. J'étais trop fatigué par quatre jours et quatre nuits de mer pour aller à terre. Qu'y aurais-je fait, d'ailleurs ?

J'ai eu le loisir, il y a un an et demi, de visiter la Valette. J'y ai peu de souvenirs. Ce fut une escale qui ne me donna ni joies ni douleurs.

Nous venions de Syracuse. J'avais encore les yeux pleins des couleurs splendides d'Ortygie. J'étais encore enivré par la beauté du panorama qui s'offrit à moi, lorsque je fus arrivé au sommet de la colline, par la Voie des Tombeaux. Quelles heures délicates j'ai passées là, Giuseppe ! Comment donc étaient faits les hommes, jadis, pour mettre une telle poésie dans leurs œuvres de pierre ?

Et puis je venais de vous quitter. Dans ma tête chantaient encore votre adieu et la musique de votre voix. Alors, je n'avais pas voulu goûter des choses, jolies peut-être — mais moins jolies ;

entendre des paroles, douces peut-être — mais moins douces. Il me fallait du recueillement pour savourer les heures en allées, pour en graver en moi toutes les minutes exquises.

Et voici que maintenant, de nouveau, je fus dans ce port aux rives déchiquétees, aux anses profondes, français autrefois, — mais en vain de leurs gondoles à la poupe luxueuse, les jeunes Maltais me faisaient des signes pour me conduire à terre; je suis demeuré tout seul, le soir, à rêver, et des visages bien-aimés souriaient dans la fumée de ma pipe.

Nous sommes revenus à Toulon, pour chercher des troupes. Le trajet fut assez rapide et la mer belle. Une nuit, je fus réveillé brusquement par des trépidations étranges. On battait en arrière à toute vitesse. Je suis monté sur le pont, en hâte (nous ne nous déshabillons jamais, à la mer ; je n'enlève même pas mes bottes), et j'ai vu, tout près, une grande ombre passer, dans un bruit formidable de machine et d'eau battue.

Sur la passerelle le second m'a renseigné.

Il voyait, depuis un moment, par tribord, le feu vert d'un bateau. Il n'y avait aucun danger

d'abordage, le *Knoutt* ne modifia point sa route.

Or, tout à coup, le feu rouge apparut aussi : le bateau venait droit sur nous ; et puis le feu vert disparut : le bateau nous coupait la route.

Le second, intrigué, vint sur la droite.

De nouveau le feu vert se montra, et le rouge, et le rouge seul. Le bateau faisait des embardées, des lacets, comme affolé, poursuivi par quelques monstre, — ou comme si l'homme de barre était ivre.

Nous, prudemment, avons voulu nous éloigner, mais le bateau se précipita sur nous de toute la puissance de ses machines, et nous n'eûmes que le temps de battre en arrière. Il passa sur l'avant, à quelques mètres.

Et le second, mélancolique, me dit : « Mais enfin, pourquoi nous en veulent-ils tous ? »

Ne trouvez-vous pas étrange, Giuseppe, cette insistance des artilleurs et des cargos français à nous prendre pour des sous-marins ? Que leur avons-nous fait ?

Comme le premier, ce deuxième voyage eut une heureuse issue.

Toulon n'a pas changé; sa rue d'Alger est toujours tordue et toujours encombrée ; il y a

sur les boulevards, dans les cafés, le soir, grande profusion de lumières. La guerre continue, des hommes sont tués. Le sang français a coulé en Serbie. Comme elle est dure à gagner, la paix victorieuse !

Novembre 1915, à Toulon encore.

J'ai vu un Allemand. Un seul. Un vrai. Il était grand, vilain, tout gris et sale. Il se tenait près de moi, et nous nous sommes regardés — fixement.

Mais lui, le premier, s'est détourné, et se baissant, il a pris à terre un gros sac, d'un vigoureux coup de reins l'a chargé sur ses épaules. Puis il s'est éloigné, et, par une planche tremblante, il est monté à bord d'un bateau, cependant qu'un vieux territorial, chenu et calme, appuyé sur un chassepot du plus ancien modèle, le contemplait en souriant. Car ceci se passait sur les quais de Marseille, à côté d'un cargo que chargeaient des prisonniers teutons.

Vous ne pourrez plus vous moquer de moi, et me demander combien j'ai tué d'ennemis. J'ai

commencé par en voir un — le massacre viendra plus tard.

Et pourtant, votre moquerie qui me plaît — car elle est de vous — m'attriste aussi.

Je ne peux m'empêcher de songer que nos camarades tombent et meurent — tandis que moi je regarde, curieux et amusé, bien à l'aise dans la terrasse chauffée du café Riche, les Anglais passer.

Car, en même temps que les Anglais, je suis arrivé à Marseille.

Comme Le Havre, Marseille est maintenant ville anglaise. Elle fait fortune.

Et puisque l'hiver est arrivé, il faut bien, n'est-ce pas ? mettre des fourrures, et puis des souliers très hauts pour préserver les mollets que découvrent les robes si courtes. Aussi la Cannebière accueille mille et dix mille jeunes femmes dont les yeux rient, et qui donnent, petites et menues, le bras à d'immenses Anglais kakis.

Encore, il y a des Indiens superbes, avec leurs visages sombres, couleur de bronze, et leurs turbans savants.

Et c'est très drôle de voir les gamins les

regarder, admiratifs, un doigt à la bouche...

La Méditerranée est devenue laide. Son joli bleu est passé. Le mistral, le roi mistral, enfle ses eaux et fait voler l'écume. Il glace les doigts et rougit les oreilles. Mais dorée, et tutélaire, Notre-Dame de la Garde, sous la pluie et le vent, montre son fils à toute la rade et à toute la ville.

Il y a, dans le port, des grands cargos qui chargent des munitions pour Bucarest. Ce qui veut dire, n'est-ce pas, Giuseppe, que la Roumanie va se mettre avec nous. Car enfin, il serait du dernier grotesque de lui envoyer, par bateau, des obus, qu'elle nous renverrait... par canon !

Quand nous sommes amarrés à la Cannebière, au fond du vieux port, mille visiteurs viennent à bord. Ils regardent les torpilles, — émerveillés, — les canons, et jettent des regards curieux par le panneau des machines. L'un m'a demandé combien de temps nous pouvions rester sous l'eau, un autre a pris un tube lance-torpilles pour un canon de 305 !

Ce sont des petites erreurs pardonnables aux bourgeois — et si innocentes !

Matin et soir, au moment des couleurs, la

foule se fait dense sur le bord du quai, et quand le pavillon monte ou descend le long de sa hampe, elle se découvre en même temps que nous et demeure immobile. Tout ceci est loin de la guerre.

Pour nous ramener à des pensées patriotiques, on nous a de nouveau envoyé à Malte, convoyer des troupes. Cette fois nous avions trois transports. Les matelots disaient : *trois canards*.

Ah ! ce fut une comédie !

Celui qui avait les plus faibles machines allait devant. Les autres suivaient.

Et nous, nous rôdions de l'un à l'autre, nous glissant entre eux, tournant et retournant, comme un chien de berger autour du troupeau.

Les soldats s'amusaient de nous voir danser sur les vagues. Ils riaient aux coups de roulis plus violents. Mais combien, dans le fond de leur cœur, tremblaient lorsque nous nous éloignions trop !

C'est extraordinaire, cette confiance qu'inspire aux troupes un torpilleur. Et pourtant !...

Mais bientôt le dernier *canard* rattrapait le second, qui rattrapait le premier, — et c'était

la confusion. On courait de l'un à l'autre ; on les chassait ; on leur faisait de signaux, ils reprenaient leurs postes. Seulement, pour ne pas recommencer, ils ralentissaient, et bientôt les distances augmentaient, augmentaient... et le premier en arrivait à ne plus voir la pointe des mâts du dernier !

Nouvelle chasse, nouvelle course pour les faire presser, nouvelle confusion ! Ah ! ils étaient à battre !

Et l'un d'eux signalait :

— Je n'aurai pas assez de charbon !

L'autre :

— Ma cargaison se déplace,

Le troisième aussi, pour ne pas être en reste, racontait une histoire.

Puis le second voulut se réfugier dans un port à cause du temps, alors le troisième aussitôt demanda à se hâter, tandis que le premier se plaignit qu'on allait trop vite !

On avait envie de leur tirer des coups de canon.

De jour, mon Dieu ! cela pouvait aller. La nuit, ce fut affolant.

Brusquement ils allumaient leurs feux : ils

croyaient voir des sous-marins, ou bien ils changeaient de route.

Au premier matin, quelle fut notre surprise de ne plus voir que deux transports ! Il n'y avait rien autre chose en vue. En vain nos jumelles fouillèrent l'horizon, scrutèrent les lames : le troisième *canard* avait disparu ! Était-il devant ? derrière ? mystère ! Et il n'avait pas de T. S. F.

Comment le trouver, le faire rallier ? Nous ne pouvions l'abandonner pourtant, proie si facile et magnifique d'un sous-marin ! — et nous ne pouvions quitter les deux autres !

Saura-t-il jamais les tourments qu'il nous causa ?

Nous faisions de grands ronds autour des deux qui demeuraient ; notre T. S. F. signala qu'un transport avait quitté le convoi durant la nuit... Enfin, un homme, perché tout en haut du mât, aperçut, très loin, par le travers, une imperceptible fumée.

Le convoi obliqua. Le *Knoutt* se précipita vers la fumée. Elle grossit, on distingua bientôt des mâts, une cheminée, une coque...

Enfer ! Ce n'était pas notre *canard !* Mais

plus loin, encore plus loin, une autre fumée montait dans le ciel.

A 20 nœuds, nous avons été voir. Le *Knoutt* était couvert d'embruns et vibrait à se briser.

Ah ! que les dieux soient bénis ! C'était lui, cette fois ! Il faisait une route invraisemblable, croyant aller à Malte. Où aurait-il atterri ?...

A bord, tout le monde était sur le pont. Le capitaine affolé, les soldats sensiblement dans le même état. Depuis des heures, depuis qu'à l'aube ils s'étaient vus tout seuls, une grande frayeur les avait saisis. Et le *Knoutt* arrivant, ils poussèrent de grandes clameurs et firent voler leurs képis...

Le convoi, péniblement, se reforma, et au grand complet reprit sa route tortueuse.

Les deux autres jours et les deux autres nuits passèrent sans incidents, mais avec bien du mal, car il fallut un matin s'arrêter à cause d'un transport en avarie. Et autour de ce malheureux blessé, les deux autres et nous fîmes des ronds et des S, et des lacets enchevêtrés.

Enfin, par miracle, Malte, le quatrième soir, parut à l'horizon. Seulement comme on ne put y entrer de suite, douze heures encore il nous

fallut croiser devant l'île, et les chalutiers, et les torpilleurs, et les patrouilleurs anglais, à chaque instant nous éclairaient, d'un grand coup de projecteur.

Et quand le *Knoutt* — le dernier cette fois — derrière ses trois *canards*, franchit, à l'aurore, les digues bienheureuses, il n'y avait plus que quelques tonnes de charbon dans les soutes — plus de pain — plus de viande — et plus d'eau — mais, ciel ! que Malte était donc belle !...

Tandis que d'autres torpilleurs prenaient les transports à la Valette pour les conduire à Salonique, le *Knoutt* revint à Toulon qui frissonnait sous une vilaine pluie.

C'est l'hiver, triste et lugubre.

J'ai par instant l'impression étrange de Cherbourg.

Mais tout à coup, entre deux nuages, un rayon glisse, et les tuiles, et les pavés, et la rade, et la coque du *Knoutt* luisent comme des miroirs.

Malgré l'inclémence du temps, ma bonne étoile me permit de faire quelques promenades dans les environs. Seulement tôt venait la nuit, et il fallait se réfugier dans les cafés tièdes, illuminés et bruyants.

Le jeu de boules, cet hiver, fait fureur à Toulon.

Il y a aussi des troupes de clowns, de « danseuses de genre » et de violonistes acrobates qui, pour un prix modique, égaient, le vendredi, tout le casino bondé.

Sans compter les jeunes enfants aux lèvres peintes qui offrent des caresses...

Vous comprenez que je n'aime guère ces plaisirs mondains et que je préfère demeurer à bord, avec ma pipe et mes livres, lesquels ne m'ont jamais trompé...

Il est possible que nous quittions ce port avant peu.

O Giuseppe, écrivez-moi. Je demeure votre ami dans la bonne fortune : vous auriez tort de croire que la mauvaise puisse altérer mes sentiments.

14 novembre, Oran.

Des sous-marins, sur les côtes d'Algérie, faisaient des coups pendables. L'un coulait des bateaux, l'autre canonnait les phares, un troisième — ou le même — affolait les sémaphores en se montrant inopinément tout près d'eux.

Il fallait mettre ordre à ces plaisanteries : le *Knoutt* partit en chasse.

Notre départ ressembla étrangement à une fuite.

C'était l'aube claire, à Toulon. Le port s'éveillait. Sans hâte, les ouvriers se dirigeaient vers l'arsenal ; une cloche sonnait; les bateaux de la Seyne et de Saint-Mandrier larguaient leurs amarres. Sur le cuirassé perdu dans la rade, les hommes, avec de frais éclats de rire, nus, se lavaient à grande eau.

Dehors, la houle longue et lente qui suit les tempêtes. Le *Knoutt*, à dix-huit nœuds, avait des mouvements très doux. Il se renversait mollement, d'un bord sur l'autre, en faisant rejaillir les embruns, et c'était comme une balançoire qui durerait des heures.

A mesure qu'on descendait au Sud, la houle tombait. La nuit fut splendide : une de ces nuits méditerranéennes, si claires qu'on ne voit pas les étoiles.

Le lendemain, au lever du jour, nous étions sur les côtes d'Algérie.

Il n'y avait plus rien.

Les cargos passaient, lents et patibulaires, nous saluant du pavillon : les sémaphores interrogés ne voyaient que l'horizon vide ; un torpilleur minuscule, venu à notre rencontre, n'avait rien trouvé d'anormal.

Seulement nous avons passé la nuit et le jour, et une autre nuit à croiser : il nous fallait un sous-marin.

J'ai visité des cargos norvégiens, suédois, grecs, espagnols, anglais — un français même, où je fus très mal reçu ; — rien de suspect, rien d'étrange ; rien de nouveau sous

le grand ciel bleu d'une admirable pureté.

Or, les soutes n'ayant plus beaucoup de charbon, nous avons fait escale à Alger-la-Blanche.

Tandis que nous étions occupés par l'embarquement d'une poussière noire qu'on paie un prix épouvantable, l'ordre vint de partir pour Oran repêcher des cadavres ! La veille, un transport de troupes algériennes — le *Calvados* — avait été coulé par un sous-marin. Voyez, Giuseppe, cette traîtrise !

Tandis que le *Knoutt les* chasse du côté de Bône, *ils* sont à Oran. Nous aurions été à Oran, *ils* auraient bombardé Bône.

Vous me direz qu'on aurait dû mettre un torpilleur à chaque bout et un troisième au milieu.

On y a songé, mais les torpilleurs ne sont pas assez nombreux, ne le seront jamais.

Il suffit d'un petit coin non gardé, et c'est là que les événements arrivent.

Or, on ne peut pas garder toutes les côtes : il faudrait dix mille torpilleurs.

Je sais bien que le *Knoutt* en vaut cent : cela ne fait pas le compte cependant.

Et d'ailleurs, quels que soient les calculs com-

pliqués auxquels on pourrait se livrer, le résultat était là, on ne peut plus brutal : 600 tirailleurs noyés.

L'événement, avec une rapidité d'éclair, avait fait frissonner toute l'Algérie.

Le lendemain, pas un Arabe ne l'ignorait. Et partout, partout, on entendait parler de ceux qui, partis se battre pour la France, étaient maintenant, près d'Oran, morts de froid dans l'eau glauque.

Les Arabes veulent bien se faire tuer au combat, se lancer au milieu de la mêlée, jouer du couteau, tenter des patrouilles nocturnes — mais mourir noyés, non, — non, pas ça.

On disait des choses épouvantables : qu'il y avait eu des luttes terribles sur les radeaux, pour des places à prendre ; des coups de couteau dans l'eau, duels effarants où il faut un mort, et puis des officiers obligés, pour calmer la panique, de brûler des têtes ; et puis des cadavres, par centaines, rejetés au rivage.

Les rescapés — ceux que les patrouilleurs avaient pu sauver — étaient terrifiés.

L'un d'eux racontait ceci :

Le sous-marin allemand ayant émergé, se te-

nait stoppé au milieu des soldats qui se débattaient. Lui, — celui qui contait — à bout de forces, voulut s'accrocher au sous-marin. Le commandant le fit hisser à bord par ses matelots ; il l'examina, regarda le numéro de son régiment, son matricule, tâta sa ceinture, puis, d'une grande poussée, le rejeta à la mer. Et seulement quand un torpilleur accourut, le sous-marin plongea. Sans cesse l'équipage avait ricané, se montrant du doigt les naufragés agonisants.

Cette histoire était dans toutes les bouches, à Alger ; le drame n'était pas vieux de trente-six heures.

Le mauvais temps retarda beaucoup notre marche. Au matin, seulement, nous arrivâmes sur les lieux. La mer roulait de grosses vagues écumantes. Le *Knoutt* dansait comme aux beaux jours.

Nous ne comptions point trouver de cadavres. Tout à coup, un matelot en vit un. Il le montra du doigt, tout près; je le vis aussi.

C'était un corps gonflé, le ventre en l'air, serré à crever dans la ceinture de sauvetage. Le visage, naturellement brun, avait pris une

teinte verte, étrange. Les jambes portaient des molletières, les pieds nus : sans doute pour mieux nager, l'homme avait enlevé ses souliers. Les yeux étaient révulsés, blancs, affreux. La chéchia perdue, et des cheveux mi-crêpés, collaient au front. Je détaillai tout ceci par morceaux, car les lames roulaient le corps, l'élevaient sur leurs crêtes et l'engloutissaient dans un échevèlement d'écume.

On ne put l'attraper avec le *Knoutt;* on ne put mettre une embarcation à la mer. Et pourtant il fallait que ce cadavre disparaisse. Trop déjà avaient été au rivage, jetant l'épouvante.

Alors, on amarra un poids à un bout de filin, à l'autre bout on mit un grappin.

On lança le grappin, en vain, une fois.

La seconde fois il laboura une jambe, déchira la molletière, retomba.

A la troisième il se fixa dans la ceinture de liège, demeura fermement accroché, tint bon à tous les efforts.

On lâcha le poids. Il y avait 300 mètres de fond. Le filin avait 20 mètres de long. Le poids coula ; le filin se tendit. Il y eut une secousse qui fit chavirer le pauvre inconnu, l'at-

tira sous la mer. On le vit un instant, à travers l'eau verte, déformé étrangement. Il disparut.

Les goélands qui planaient, avec de grands cris, s'enfuirent.

La pluie commença de tomber, fine et froide.

Nous avons croisé tout le jour dans les mêmes parages. Aucun autre cadavre ne fut trouvé.

J'ai vu, à Oran, un homme qui était sur le *Calvados* le jour du naufrage.

Il était resté six heures dans l'eau, grelottant, avant d'être sauvé. Et il disait : « J'aime mieux endurer le plus effroyable supplice que de revivre ces heures-là... »

Oran, c'est, Giuseppe, une admirable ville.

J'y arrivai avec une certaine appréhension ; elle fut justifiée : ville assez laide, sans monuments, sans passé ; habitants méfiants, retors et bruns, mais beaux ; quartiers sales ou inachevés : l'air d'un chantier abandonné.

Je l'aime ainsi. elle me plaît. Elle s'est donnée à moi du premier coup, sous le soleil qui la chauffait.

Je l'ai prise sans hâte, longuement, doucement, elle est devenue ma ville. J'en ai connu toutes les rues, tous les détours, tous les ar-

bres, toutes les laideurs. Ses pierres m'ont parlé ; ses arbres m'ont souri ; ses jeunes femmes m'ont fait des appels de leurs mains nues ; et les belles cigarières aux cheveux noirs, une fleur rouge aux dents, n'ont pas dédaigné toujours mes saluts de *caballero*.

Jamais je ne me suis senti plus *chez moi* que dans cette ville, que dans cette escale perdue au milieu de tant d'autres, d'autres oubliées, d'autres qui demeurent splendides dans ma mémoire, d'autres accueillantes, mais aucune à ce point familière, tranquille et calme, et avec laquelle, si soudainement, je ne me sois senti en si parfaite harmonie.

Je vous vois sourire, ami. Peut-être vous ai-je dit la même chose à l'ombre de vos cyprès ? Oh ! de grâce, ne relevez pas de contradiction. Soyez-moi indulgent.

Et, parce que j'aime Oran, ne puis-je aussi regretter l'Italie ?

Cette ville espagnole où je compte sur deux mains les jours que j'y ai passés, demeurera éternellement dans ma mémoire.

Et je suis certain que dans bien des années, lorsqu'on me traînera aux jardins dans une pe-

tite voiture, si je n'ai pas oublié qu'une guerre eut lieu au temps de ma jeunesse, c'est que le souvenir périssable de cet événement sera attaché à celui — immortel — d'Oran.

Me pardonnez-vous, enfant ?

27 novembre, Oran.

Vos lettres sont gaies ; vos lettres sont claires. Il me semble que vous êtes ma marraine, ami très cher de l'autre côté de la mer.

Ciel ! comme elle est mauvaise, cette mer !

Nous venons de la traverser deux fois, et deux fois les lames nous assaillirent, et les nuages nous inondèrent, et nous étions de pauvres petites choses perdues dans l'ouragan.

A cause des sous-marins nous avions pour mission d'accompagner le courrier de Marseille.

D'abord il fut retardé. Grand émoi. Les passagers, affolés, voulaient débarquer. Les troupes qui ne le pouvaient point songeaient au *Calvados*, et chaque soldat, dans son coin, essayait une ceinture de sauvetage. Enfin, par une nuit

d'encre, l'un suivant l'autre, le courrier et le *Knoutt* sortirent du port.

Une magnifique tempête hurlait dans le noir. Il fallait aller vite cependant. Quand on retombait dans les lames il y avait de grandes secousses, et tout le *Knoutt* craquait.

Les embruns nous inondaient. Sur la passerelle, cramponné, je ruisselais. La pluie fouettait le visage, les cartes n'étaient plus que des loques.

Parfois, dans un éclair, on apercevait la masse du courrier, devant, qui faisait des bonds insensés. De crainte des avaries, il nous fallut ralentir.

La nuit se passa dans cet effrayant mouvement de tangage. Personne ne dormit à bord. Au jour, on vit le brise-lames démoli, une tôle faussée sur l'avant, des caillebotis cassés, des caisses de munitions chavirées. Le ciel était couvert de nuages très bas qui fuyaient, et la mer grise et blanche continuait sa chanson de mort.

Le courrier se mit derrière nous.

Un grand voilier russe passa, fuyant devant le temps, sous un seul hunier. Il voulut nous

saluer du pavillon : le pavillon fut emporté par le vent.

Vers le soir, on aperçut les phares des Baléares, indistincts, pendant quelques instants d'accalmie de la pluie.

Encore une nuit, et un jour, et une nuit.

Ce que furent ces deux jours, il m'est impossible de vous le dire. Je n'ai pas quitté mon ciré ; je ne me suis pas couché ; j'ai mangé sur le pouce du pain et de l'endaubage ; j'avais les doigts engourdis et les yeux brûlés ; je ne sentais plus mes jambes.

Enfin Toulon, au matin, nous donna un peu de repos. Oh ! bien peu ! Il fallut vite réparer le brise-lames, faire de l'eau, des vivres, embarquer du charbon, et dans la nuit, nouveau départ.

Après une croisière sur la côte, nous avons pris devant Marseille le courrier qui retournait à Oran.

C'était le mistral, dans toute sa folie glacée. Mais le ciel était d'une beauté splendide, et toutes les étoiles virent nos efforts contre la mer. Nous avons trouvé un peu d'abri le long de la côte du Roussillon et de la côte d'Espagne.

Comment nous sommes arrivés ici, je n'en sais rien. Mais les chauffeurs n'avaient plus la force de charger les fourneaux, et les hommes ne pouvaient plus embraquer les aussières pour nous accoster au quai.

J'ai dormi, sans arrêt, dix-huit heures. Au réveil, quelle joie ! ! ! Le courrier m'avait apporté vos lettres. Et ce me fut une volupté double de les lire, et de les lire à Oran.

Car Oran nous a souri ; de toutes ses rues, de tous ses visages, de tout son ciel, de toute sa population grouillante et mêlée, Oran nous a souri.

Dans son premier accueil, très bon, il y avait de la curiosité et un peu de dédain.

N'étions-nous pas arrivés trop tard, aux tristes heures du *Calvados* ?

Mais maintenant, nous étions les sauveurs, ceux qui convoyaient le courrier.

Grâce à nous, les lettres pouvaient aller et venir par la mer, — lettres d'affaires, lettres d'amour, — chères petites choses frêles qui partaient pour où on se bat, ou qui en venaient.

Et puis, nous avions protégé la troupe de théâtre, le préfet, les permissionnaires.

Nous prenions figure de héros, peut-être ; de bienfaiteurs, certainement. Et le *Knoutt* fut connu ; je fus connu aussi, Giuseppe...

En passant sur la place d'Armes, un petit Arabe me montrant du doigt, dit : « Officier du *Knoutt.* » Or, j'étais en civil. Jamais popularité ne fut plus douce à jeune enseigne.

Donc, je me mis à aimer Oran, malgré sa cathédrale. Oh ! la laide, l'affreuse, l'épouvantable chose !

Je ne veux point vous la décrire, ni vous en envoyer l'image. Vos yeux habitués des cyprès et de la mer bleue, et des lignes harmonieuses, seraient durement heurtés, ami, par cette imitation abracadabrante du mauresque et du naïf, de Lourdes et de Carthage, — et pourtant, quelle messe j'y entendis, un certain dimanche clair !

Il y avait un prédicateur en renom qui parla sur je ne sais plus quoi, mais surtout — oh ! surtout ! des chanteurs admirables.

Je ne les ai pas vus : j'étais sous la tribune. Seulement, je fus charmé durant de longues minutes. Et je ne sais point si une jeune fille a chanté, ou bien un jeune enfant, mais le

chant évoqua en moi tout un passé de collège qui me troublait délicieusement. Et je l'imaginai, le chanteur inconnu — ou la chanteuse — beau comme un dieu, ou belle comme une déesse et je ne voulus point aller à la sacristie m'enquérir. On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Quelle figure affreuse et naine aurais-je vue, ou quel grotesque qui aurait tué mon souvenir ?

Or, un jour que je me promenais sur le pont du *Knoutt* — 16 pas, aller et retour — je vis monter à bord un colonel. Je le saluai poliment, et voici la conversation que nous eûmes :

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, mon colonel.

— Comment allez-vous ?

— Moi, mon colonel ? Très bien, je vous remercie.

— Oh ! pas vous seulement, mais votre bateau ?

— Mon bateau ? Très bien aussi.

— Ah ! Mais, dites-moi, où vous êtes-vous réfugiés ?

— Où nous nous sommes réfugiés ?

— Oui.

— Quand ?

— L'autre jour, en revenant de Marseille, quand vous nous avez lâchés, dans les Baléares, pour aller vous mettre à l'abri.

— Vous voulez parler sans doute du dernier voyage du courrier?

— Oui, c'est cela.

— Eh bien! nous ne nous sommes pas réfugiés.

— Oh ! Vous nous avez suivis tout le temps ?

— Oui, ou précédés.

— On vous voyait, du bord. Vous dansiez comme des fous. Parfois, vous disparaissiez tout entier sous les embruns. Nous avons cru, plusieurs fois, que vous alliez chavirer. C'est affreux, cette vie-là !

— Oh ! il n'y a que quinze mois que ça dure !

— Ah !... Eh bien, monsieur, plusieurs de mes camarades et moi avions peur pour vous. Mais je suis heureux de voir que tout est bien.

— Très bien, mon colonel.

— Dites-moi, mon ami, vous n'êtes pas malade ?

— Non, mon colonel.

— Comment faites-vous donc? Moi... mais je ne veux pas vous distraire de votre service.

Encore une fois, monsieur, je suis infiniment heureux que vous n'ayez pas eu d'accident. En vérité, j'avais craint... Allons, au revoir, monsieur. Je vous souhaite bonne chance jusqu'à la fin. Croyez que nous vous sommes très reconnaissants...

— Je vous remercie infiniment, mon colonel, de votre sollicitude. Croyez aussi que nous ferons tout notre possible pour vous protéger, quelque dure que soit la mer, et rares les belles émotions... Au revoir, mon colonel.

Vous conviendrez, ami, qu'on n'est pas plus aimable. La sympathie et la frayeur aussi de ce vieux colonel m'ont beaucoup touché. Nous n'avions jamais eu autant d'affection autour de nous.

Je vous dis qu'Oran est la capitale de la France !

13 décembre, Marseille.

Ah ! que j'ai ri, très cher !

J'ai beau regarder le *Knoutt* de tous les côtés, sous tous les angles, par tous les éclairages, vraiment je ne peux le prendre pour un sous-marin. D'abord il a un mât de dix-huit mètres, deux cheminées, une belle passerelle, sept canons, et puis, d'ailleurs, mille autre choses que sous-marin oncques ne posséda.

Cependant, pour la centième fois, on nous a pris pour un sous-marin. Ce qui m'amuse infiniment, c'est que c'est vous qui vous trompâtes, ou du moins un de vos compatriotes qui commandait un magnifique cargo battant pavillon italien.

Je vous dois encore de l'avoir sue, cette méprise, car les quelques mots que j'appris avec

vous m'ont été précieux pour déchiffrer les télégrammes qu'il envoyait à tous les horizons.

Au reste, voici l'aventure.

Le *Knoutt*, ayant une avarie de machine, rentrait à Oran avec une seule hélice. La mer, belle, était houleuse, le ciel tout bleu. Vers l'ouest, au loin, un petit point noir grandissait rapidement, et nous distinguâmes bientôt un cargo.

Et voici que notre T. S. F. intercepta un télégramme italien. Quelle ne fut pas ma surprise, quand après bien des efforts de traduction, je lus ceci : *Apercevons sous-marin allemand dans l'Est!*

Le matelot qui veillait à la T. S. F. me dit :

— L'émission est très forte, le bateau qui envoie le signal doit être tout près !

Or, il n'y avait que le cargo dont je vous parle et nous, et nous étions dans l'Est du cargo.

Comme le commandant vit le *Knoutt* se diriger sur lui, il changea brusquement de route, en même temps que nous recevions un nouveau télégramme : *Le sous-marin allemand vient sur nous!*

Les timoniers distinguèrent, au mât de cet

étrange navigateur, les couleurs italiennes.

Plus de doute : il nous prenait pour un sous-marin ! Nous augmentâmes de vitesse, en hissant un immense pavillon français.

Et je rédigeai en italien — ah! quelle version et quel italien sans doute ! — ce signal qui fut lancé immédiatement : *Nous ne sommes pas un sous-marin allemand, mais un torpilleur français.* Et de sa seule machine, le *Knoutt* se lança à la poursuite du cargo.

Mais celui-ci était bon marcheur. La houle nous arrêtant beaucoup, il nous distançait.

Et puis il envoya un autre télégramme : *Le sous-marin allemand prétend être un torpilleur français, mais ce n'est pas vrai...* [MA NON É VERO] ! *Il nous poursuit et nous gagnons de vitesse.*

Ah! par exemple, c'était fort : *Ce n'est pas vrai !* Nous ne sommes plus le *Knoutt !*

En vain nous lui dîmes par ondes hertziennes : *Arrêtez-vous... sommes français !* — En vain les deux cheminées crachèrent des tourbillons de fumée qui salissaient tout le ciel; en vain, pendant une heure dura la course : il fuyait, il fuyait, il était impossible à rattraper — et désespérés, tristes, la mort dans l'âme, nous

arrêtâmes cette incroyable, funambulesque, lamentable poursuite !

Et le cargo italien, affolé, toujours à grande vitesse, disparut derrière l'horizon ! C'est alors que nous avons commencé de rire, — oh ! de toute notre âme — en relisant cette dépêche qui est maintenant affichée au carré : *Mais ce n'est pas vrai !...*

Aujourd'hui je souris encore, songeant à la peur immense de ce capitaine. Quelles minutes il dut vivre, avec un sous-marin allemand qui lui courait après !

Car, n'est-ce pas, Giuseppe, cette histoire est triste pour nous, et si nous ne nous efforcions — oh ! même en exagérant — d'en rire, une grande mélancolie, sûrement, nous envahirait...

Pauvres, pauvres chasseurs de sous-marins !

Mais ces déboires et ces amertumes ont été complètement oubliés lorsque, pour la seconde fois, nous avons convoyé à Marseille le courrier.

Il y avait à bord des troupes revenant de permission ; une actrice du théâtre — Suzanne — malade, et quelques familles traversant la

mer pour des motifs variés. Mille visages nous souriaient, penchés aux bastingages, et mille bras agitaient mille mouchoirs. Le *Knoutt* faisait le beau, se cabrait et bondissait, heureux pour une fois d'être en corvée.

Oh ! appeler ceci : *corvée !* Je vous demande pardon, Oranais, il nous était doux de vous convoyer.

Le voyage fut exquis. Nous avons vu, dans les Baléares, le rayon vert qui, au coucher du soleil, illumina tout le ciel. Les hautes terres de Majorque étendirent sur nous leur ombre, et nous les avons, en grâces, cerclées d'un beau collier d'écume.

A Marseille, je suis monté à Notre-Dame-de-la-Garde faire la prière accoutumée : « Bonne Vierge, protégez les marins qui sont sur terre. Ceux qui sont à la mer, ils se débrouillent... »

Mais, sur la Cannebière, il me semblait être en exil et je rêvais d'une ville, de l'autre côté de l'eau, moins grande, moins affairée, moins illuminée, mais que je commençais singulièrement d'aimer.

Revenus sains et saufs à Oran, nous n'avons pas voulu être en reste avec la bonne cité, et

nous avons croisé sur ses côtes pour la défendre mieux.

Nous avons été jusqu'au Maghreb, donnant, à leur grand effroi, la chasse aux barques arabes, et nous nous sommes mis en colère.

La *Flèche*, qui était avec nous, fatiguée de la croisière, un peu gênée par la mer assez grosse, signala : « Surveillance impossible; je ne peux utiliser canons ni torpilles, ni marcher plus de *six* nœuds : je rentre », et la fourbe rentra au port, Giuseppe, à *douze* nœuds !

Concevez-vous une telle perfidie ?

A Oran il faisait chaud. Nous étions en blanc, par ce beau mois de décembre algérien. Pas de pluie. Tous les matins c'était dans un ciel très pur que le soleil se levait, un ciel qu'il colorait magnifiquement en se couchant.

Ah ! dire qu'il y a un an, nous gémissions dans les bruines cherbourgeoises !

Je ne m'étonne plus qu'au contact de cette mer admirable, vos yeux aient pris une si jolie couleur tranquille.

Mais nous revoici à Marseille. Heureusement nous repartirons ce soir pour les pays d'outre-mer.

Ici on grelotte. Le mistral souffle très dur; il a démoli cette nuit les cheminées de tout un quartier.

Seulement, voyez-vous, il y a une ombre au tableau: Est-ce que nous faisons vraiment la guerre ? est-ce que nous nous battrons un jour ?

17 janvier, Oran.

Monotone, monotone, monotone existence ! Encore des ronds dans l'eau, encore des jours à la mer, et des nuits, — et rien, pas un incident, pas un sous-marin !

Ah ! si : un sous-marin ; un français. Il allait à Gibraltar, convoyé par des chalutiers. Je ne sais comment il les avait perdus.

Et nous, voyant au loin une forme basse sur l'eau, inquiétante, nous n'avons pas cru d'abord qu'elle fut possible cette chose : un sous-marin allemand, là, tout près, peut-être en avarie.

Jamais le *Knoutt* ne se précipita avec une telle vitesse. Jamais une telle allégresse ne remplit nos cœurs. Les chauffeurs chantaient en chargeant leurs fourneaux. Les pointeurs, troublés, voyaient doubles leurs guidons, et moi,

j'eus sans doute un tremblement dans la voix en hurlant : « Chargez les pièces... 2.500 mètres... 52 millièmes ! »

Non, voyez-vous, c'eût été trop beau !

Ce sous-marin ne bougeait pas. Il avait un grand pavillon en tête de mât. Des hommes s'agitaient sur le pont. Les timoniers dirent : « Il bat pavillon français ! » Ah !... nous reconnûmes la forme de nos sous-marins ! Les canonniers déchargèrent les pièces, toute la joie s'en alla, d'un coup, et nous avons convoyé le sous-marin jusqu'à ce qu'il ait retrouvé ses chalutiers, auxquels nous le remîmes sans cérémonie.

Ne méritons-nous pas, enfin, de tirer du canon ?

Comme dans le Nord, il y eut des alertes, et comme dans le Nord, des méprises.

Deux jours durant nous avons cherché un canot chaviré que quelque cargo avait pris pour un *U* ennemi. La *Cravache*, elle, crut apercevoir un remous, qu'elle supposa causé par un sous-marin en plongée. Elle lâcha des pétards et des grenades et des bombes. Une nappe visqueuse s'étendit à la surface de la mer, tache d'huile ou dépôt des explosifs ?...

Le commandant fit prendre un seau de cette eau ambiguë. L'analyse donnerait sans doute des résultats. Tout l'équipage de la *Cravache* ne doutait pas du sous-marin. Arrivé au port, le commandant alla chez le chef d'escadrille avec son seau. Il le posa sur le pont et descendit, en bas, voir son chef, et lui conter l'histoire. Tous deux remontèrent bientôt, afin d'examiner l'huile révélatrice.

Ah ! ! ! le seau était vide !...

Un matelot passant par là, voyant ce seau plein d'eau sale, pris d'un grand zèle de propreté, d'un grand geste l'avait vidé à la mer !...

Adieu ! veau, vache, cochon ! ! !

Mais il ne fait pas bon dire aux hommes de la *Cravache* qu'ils n'ont pas coulé un sous-marin !

Or, Giuseppe, nous avions fait des projets de réjouissance honnête pour la Noël et le Jour de l'An. Puisque maintenant nous étions de cœur citoyens oranais, il convenait de nous mêler dans ces jours de joie à la population amie.

Les Allemands le surent-ils ? Peut-être.

La nuit de Noël — vilaine nuit de mer, mais quel ciel ! — nous avons été faire la chasse sur les côtes d'Espagne.

Pendant mon quart, de minuit à quatre, je me réjouis cependant d'être malmené par la mer et de souffrir un peu. Combien elle devait être triste, cette veillée, dans les villages de France ! Combien de places vides demeuraient dans tous les foyers, auprès de la table du réveillon, et, sur la ligne des tranchées, que d'angoisses encore et que de deuils !

Alors, j'ai remercié la mer d'être dure, mon isolement dans la grande nuit m'a plu — et mieux que jamais j'ai surveillé, de tous les côtés, les lames, fouillant l'ombre, l'oreille tendue à tous les bruits, et me disant que si mon poste n'était guère dangereux, il avait sa beauté, quand même, et qu'après tout, puisque le sort me l'avait donné j'y devais jusqu'au bout, moi aussi, tenir...

Et le Jour de l'An fut pareil. Mais nous n'étions plus seuls. Le courrier, à côté de nous, faisait entendre le grand battement de ses machines. Là il y avait des soldats, des femmes, des tout petits... Et sans doute grâce à nous l'ennemi invisible ne les attaquerait pas, toutes ces chères choses fragiles. Sans doute, nous pourrions avoir la fierté de les avoir sauvées.

Et puisque nous ne pouvons donner notre vie dans le combat de nos rêves, au moins acceptons de l'employer toute à protéger jour et nuit celle des autres — plus précieuse peut-être — jusqu'au bout.

Nous en fera-t-on grief ?

Voici la troisième année qui est commencée, donc. Que sera-t-elle ? Quel lourd mystère ! Quelles douleurs ou quelles joies nous garde-t-elle dans le pli de ses jours ? Ah ! nous n'en savons rien. Plaise au ciel que viennent, pour nous, la lutte, pour la France, la Victoire ! Que les deuils des mères soient clos, que les larmes soient taries dans tous les yeux. Ayons une confiance infinie, mais *voulons* de toutes nos forces, et bannissons les rêves : ils sont hors de saison.

Février 1916, Alger.

Ce fut un coup de foudre. Quelque chose de subit qui éclata, qui retentit, qui roula par-dessus la ville, le port et la mer. D'abord, on ne comprit pas, et puis on ne voulut pas croire; on fut infiniment triste à la fin...

C'est comme un deuil inattendu qui vient au milieu de la joie. Cela est tellement anormal, tellement soudain, qu'on se refuse de voir, qu'on se refuse d'entendre, et pourtant le terrible événement est déjà passé — et la douleur nous saisit à la gorge.

Le *Knoutt* quittait Oran pour toujours !

Quand j'eus dans les mains la dépêche qui nous ordonnait de rejoindre Alger, je me sentis envahi par une immense lassitude.

Encore! encore il fallait s'en aller! Alors,

jamais nous n'aurons de repos, jamais de paix, jamais de calme. Alors, il nous faudra, de port en port, de mer en mer, traîner nos espoirs sans cesse détruits, nos désirs toujours inassouvis, nos regrets qui montent, qui montent.

Il nous faudra parcourir toutes les côtes, faire la même chasse fastidieuse au long de tous les rivages, connaître tous les gens, les oisifs, les laids, les gueux de toutes les villes !

Pour Dieu ! qu'on nous laisse reposer ! Qu'on nous permette de nous recueillir à l'abri des mêmes murs, près du sourire des mêmes visages, sous le même ciel tranquille. On part en guerre plus joyeux lorsqu'on sait qu'au retour on trouvera des choses familières.

Mais encore s'habituer à une autre cité, connaître d'autres hommes, entendre un nouveau langage, et puis, lorsqu'on commence à n'être plus l'exilé solitaire, s'en aller... s'en aller au reçu de quelque dépêche brève, lourde, si lourde d'indifférence ! Concevez-vous, mon ami très cher, cette tristesse qui empoigne parfois le cœur des errants ?

Voilà plus de deux ans que j'erre par le monde, plus de deux ans que je n'ai pas de

foyer ; seulement une chose me rappelle la patrie : le pavillon.

Ah ! chose belle, il est vrai, et pour laquelle on peut souffrir beaucoup.

J'ai connu des centaines et des centaines de visages. Dès que je commençais d'en aimer un il me fallait partir. Ne vous ai-je pas quitté au lendemain presque de notre première amitié ?

J'ai eu tort de m'attacher à Oran. Que deux mois brefs peuvent être pleins d'admirables souvenirs !

En une heure il a fallu s'arracher à tout, fuir comme des voleurs, sans avoir le temps de prolonger les adieux.

Longtemps, longtemps, j'ai regardé décroître les côtes élevées. Elles étaient confuses dans la brume terne de l'aube. Jumelle aux yeux, je devinai pourtant les maisons, le port, un minaret qui monte au ciel et domine, et puis je ne vis plus bientôt qu'une ligne grise, indistincte — et puis plus rien. Ce fut l'horizon vide.

Une longue traînée d'écume nous joignait encore au rivage, pont bien fragile, tôt emporté par le vent et la houle...

Ce fut fini. Nous étions seuls sur la mer.

Allons, encore un souvenir dont on vivra, aux jours mélancoliques !

La nuit tombait sur les Baléares, admirablement douce. Des effluves venaient de la terre toute proche, la mer n'avait pas une ride. Tout le ciel brillait de ses millions d'étoiles. J'étais de quart. J'avais allumé ma pipe. Accoudé aux rambardes, les yeux fixés sur la mer, où pouvait peut-être — comment n'avons-nous pas perdu l'espoir ? — glisser une forme basse de sous-marin, je songeai. Ah ! vous savez bien à quoi, très cher !

Et voici que je fus intrigué par une lueur bien faible, bien pâle, qui semblait le reflet d'un feu invisible, caché par l'horizon.

Je crus que c'était la lune qui se levait. Un rapide coup d'œil sur le livre d'astronomie me montra que non : elle se levait à 2 heures du matin seulement. Il était 10 heures du soir.

De même ce n'était point une planète. Peut-être quelque bateau tout illuminé, un de ces navires-hôpitaux qui vont, la nuit, barrés d'une longue ligne de lumière verte, avec des croix

couleur de sang sur la coque et sur les cheminées, ou bien un paquebot neutre.

Mais cette lueur nc bougeait pas, ne variait pas d'éclat. Elle demeurait pâle et inquiétante : mes jumelles n'arrivaient pas à la préciser.

Il fallait aller voir.

Je mis le cap dessus. Un timonier prévint le commandant. Il arriva, regarda, me dit :

— C'est la lune.

— Oh ! non, commandant; elle ne se lève que dans quatre heures.

— Une planète ?

— Non plus.

— Augmentez...

Je criai dans le porte-voix de la machine :

— Cent quatre-vingts tours !

Il y eut une petite secousse. Le *Knoutt* se hâtait.

Les hommes de veille, amusés, réveillaient leurs camarades qui, couchés près des canons, dormaient.

Au bout de quelques instants la lueur augmenta d'intensité, mais c'était toujours comme l'auréole d'un feu qu'on ne voyait point. Or, il

était au moins à 6 milles. Il devait donc être immense.

— Augmentez encore.

— Deux cents tours !...

On approchait à grande vitesse. Le *Knoutt* glissait sur l'eau unie comme un miroir. Derrière, un phare de Minorque, à intervalles égaux, lançait un éclat.

La lueur était maintenant splendide. D'un rouge sombre, elle se réflétait presque blanche dans la mer et éclairait une sorte de couronne de fumée qui l'entourait.

Ensemble, le commandant et moi dîmes : « C'est un bateau en feu ! » Accident ? Incendie allumé par un sous-marin ? On ne sait jamais.

— Aux postes de combat !

Tous les hommes étaient d'ailleurs sur le pont. On pointa les tubes lance-torpilles ; les culasses des canons déjà chargés, furent fermées ; le projecteur prêt à être allumé instantanément. Au jugé, j'indiquai une hausse et une dérive.

Alors on vit les flammes, les pointes des flammes qui se tordaient sous la brise imper-

ceptible, comme des langues pointues, et elles grandirent, grandirent. Ce fut bientôt un immense brasier au ras de l'eau, qui illuminait.

Le *Knoutt*, fériquement, fut éclairé par cette lumière rouge qui dansait. Il allait comme dans du feu. Des étincelles montaient dans le ciel, et l'on vit :

C'était un grand vaisseau en bois — goélette, trois-mâts peut-être — qui brûlait. Déjà, presque tout avait été consumé : le pont, les mâts, le haut de la coque. Il ne restait qu'un bordé de quelques centimètres au niveau de la mer, et de ce bordé, de l'intérieur, des flammes montaient, immenses, se poursuivant, s'allongeant, se léchant l'une l'autre. On avait l'impression d'une coupe de feu gigantesque, d'une fête vénitienne solitaire, donnée aux étoiles.

Et il nous revint à l'esprit que, déjà, des sous-marins avaient incendié des voiliers.

Nous scrutions la mer toute éclairée ; peut-être était-il encore là, celui qui avait allumé cette torche admirable, ou bien y avait-il un canot avec des réfugiés.

Mais non. Seulement on voyait le reflet rouge et blanc, et l'image de toute cette lumière renversée dans l'eau. Nous avons tourné autour, sous la pluie d'étincelles, nous avons regardé de tout près cette carène puissante, en proie aux flammes, nous avons exploré les environs. Rien.

L'incendie avait été allumé sans doute quatre ou cinq heures avant: il commençait de décroître. Déjà, par mille trous, l'eau s'infiltrait dans la belle coupe, et les bois incandescents fusaient à son contact.

Et puis, d'un coup, il y eut un grand renversement. Les membrures, carbonisées, cédaient; la coque se brisa. Une épaisse fumée monta au ciel. Un remous se fit, agitant fantastiquement les derniers reflets et, en un instant, le reste de la goélette s'engloutit.

La nuit, sereine et très douce, recouvrit la mer, et il n'y eut plus que toutes les étoiles, et, au loin, régulier et tutélaire, le phare.

Donc, nous avions la certitude qu'un sous-marin s'était trouvé là, dans la soirée. Peut-être nous guettait-il? Peut-être avait-il coulé les canots qui emportaient l'équipage de sa

victime ? Peut-être les avait-il laissé aborder à la côte prochaine...

Nous le saurons un jour, sans doute.

Mais cette nuit-là, de sentir près de nous un sous-marin, nous eûmes une émotion guerrière et, jusqu'au jour, l'équipage et le commandant et moi, nous sommes demeurés anxieux et pleins d'espoir sur le pont.

Le soleil se leva sur notre désillusion.

Les bateaux visités ne nous donnèrent aucun renseignement. J'ai gravement déplu à un certain capitaine espagnol, en lui disant que je voulais voir dans ses soutes s'il n'y avait pas de pétrole.

Nous fûmes une fois encore impuissants : l'ennemi nous nargue.

Et voici, mon ami, que nous sommes à Alger. La ville est belle, sa kasbah est curieuse, ses Arabes sont dédaigneux. Elle aligne sur le port les façades régulières de ses maisons neuves. Les Algériens sont fiers. Ils ont conscience de la grandeur de la cité.

Vraiment, le mélange de l'indigène et de l'étranger est parfois très pittoresque, et les jeunes Mauresques voilées, avec leurs immen-

ses pantalons bouffants, sont inquiétantes.

Que de jolis yeux noirs j'ai donc vus, par l'ouverture des voiles ! Mais je commence à avoir tant vu, que je n'admire plus — et je suis si fatigué...

Février 1916, Toulon.

Le *Knoutt* est en permission. Mieux : il est à l'hôpital. Hôpital bruyant, grouillant, où l'on soigne les plaies avec des marteaux et des fers rouges. Hôpital aux extraordinaires courants d'air, balayé par le mistral, et que la pluie inonde. Les infirmiers sont des rustres au visage coloré, aux yeux hébétés, aux mains déformées par les instruments de travail.

Ils ont la voix rude, les gestes brutaux — aucun dévouement d'ailleurs et aucune sollicitude. Ils font leur métier. Ce n'est pas leur faute, d'ailleurs, si les malades guérissent.

On les voit arriver, le matin, un filet hérissé d'un goulot de bouteille, à la main. Ils se mettent lentement au travail, discutant auparavant à perte de vue, s'arrêtent à tous les coins pour

s'abriter de la pluie ou se chauffer au soleil; et il faut l'approche d'un *galonné* pour les faire en aller.

Enfin, ils commencent leur ouvrage, sans goût et sans joie, et malgré la défense roulent des cigarettes, assis sur leurs caisses à outils. Bien avant l'heure ils quittent le travail et s'installent, pour déjeuner, dans un endroit abrité. Ils boivent beaucoup, parlent fort et se plaignent de la vie. Après déjeuner, on les trouve dans tous les coins, étendus et dormant : ils sont affreusement laids.

Comme il fait nuit très tôt, ils s'en vont très tôt. La lumière doit sans doute leur abîmer les yeux. On n'entend plus dans l'hôpital que le bruit régulier des rondes et celui de la pluie.

Cet hôpital, c'est l'arsenal de Toulon; ces infirmiers, ce sont les ouvriers.

J'eus beaucoup de peine à voir leur indifférence ou leur mépris. Ils ne se doutent pas que le *Knoutt* a une âme, et que nous l'aimons. Et je n'osai pas leur dire d'avoir pour lui mille égards et de se hâter : m'auraient-ils compris?

A côté de nous, dans les bassins voisins,

sont d'autres mutilés, chalutiers qui ont été atteints par des obus ennemis ; torpilleurs harassés dont on change les machines ; transports remis à neuf ; navires-hôpitaux nettoyés, aménagés, et repeints d'une belle ligne verte. Il y a aussi des sous-marins auxquels, bien vite, on met des canons — quelle leçon fut pour nous la guerre sous-marine ! — et puis des ateliers d'où sortent les bombes, les grenades, les filets, et plus loin, la pyrotechnie, et de l'autre côté, le coin des torpilles.

C'est un monde où l'on apprend à tuer, où l'on fait des inventions pour tuer.

Et il serait admirable si les ouvriers avaient l'activité des dirigeants, des chefs qui se dépensent sans compter et se donnent tout entiers à leur œuvre. Mais les ouvriers sont un peu paresseux...

Moi, je m'ennuie dans ce repos. Il me semble que le *Knoutt* s'ennuie aussi, on ne voit plus l'horizon. Sans cesse le regard est heurté par un bâtiment, par une coque, par un quai. Nous avons trop respiré l'air du large, et cet air anémié nous déplaît.

Pourtant il le fallait, ce repos, car à chaque

traversée des avaries nous immobilisaient. Alors nous étions obligés, soit de faire ralentir les transports, soit de les abandonner : ce qui les livrait aux sous-marins allemands. Et puis nous ne pouvions pas compter sur les machines. Aucune mission importante ne nous était plus confiée.

Jusqu'à la fin nous avons continué notre tâche, mais le cœur du *Knoutt* ne battait presque plus ; un jour il s'arrêta. Alors nous sommes venus dans l'arsenal, nous avons commencé les grandes opérations. Dans deux mois, sans doute, tout sera terminé · mais quel ennui d'ici là ! Je passe mes journées à bord pour presser le travail : que ferais-je à terre, d'ailleurs ?

Il y a quelques jours a commencé une effroyable bataille devant Verdun. Nous avons dû reculer sous la poussée gigantesque des Allemands. Il semble aujourd'hui que le danger soit écarté, mais non mort.

Tous les soirs le communiqué est lu avec une avidité extrême. Ce seul instant fait passer dans la ville un frisson d'angoisse. On est revenu aux premiers jours de la guerre, quand la ruée ennemie semblait invincible. On se sent

les coudes, on voudrait pouvoir faire quelque chose de beau... Hélas ! nous sommes au fond d'un arsenal, — et notre machine, en morceaux, est disséminée dans tous les ateliers !. .

Marseille, avril 1916.

Joie, joie, pleurs de joie !

Le printemps est d'une infinie douceur, la mer est magnifique, l'horizon nous entoure de sa ligne nette et bleue ; le *Knoutt* frémit de ses machines neuves, tressaille d'aise sous la caresse double du soleil et des vagues.

Finis l'arsenal, les ouvriers, les bassins ; finis les travaux fastidieux, les corvées, les jours vides ; finis, finis ! Maintenant nous allons reprendre les belles courses, les randonnées par la mer ; nous allons revoir des tempêtes, des calmes admirables, nous allons chasser les sous-marins, protéger les cargos, accompagner les transports. Nous allons vivre ! Giuseppe, nous allons vivre !

Oh ! la jouissance de cette délivrance ! Il me

semble que je sors d'une prison à l'atmosphère viciée. Le vent du large souffle dans nos poitrines, l'espoir étincelle sur la mer et dans nos yeux. C'est une caresse à laquelle nous abandonnons tous nos membres avec toute notre âme !...

Jamais je n'avais tant désiré prendre la mer que pendant ces semaines de réparation. La vie était infernale et j'étouffais.

Ce n'est pas impunément que durant huit mois on a vécu sur une passerelle, de la belle vie du large. Et aucune nostalgie n'est plus puissante, aucune plus âcre que celle de la mer.

Lorsque, pour la première fois, on nous remorqua hors de l'arsenal, ce fut comme une soudaine renaissance. La brise nous frappa au visage. La côte, lointaine, était douce aux yeux; devant l'étrave, au lieu d'un quai boueux, c'était l'immensité! Et j'ai senti, Giuseppe, j'ai senti, en vérité, vibrer l'âme du *Knoutt*.

Cependant les essais ont été longs. Dans notre hâte de reprendre le service, nous avons fait presser des travaux qui auraient demandé plus de soin....

A la première sortie, tout à coup, — nous allions vingt-cinq nœud, — il y eut dans la machine de grands chocs. Il fallut ralentir, rentrer.

Une semaine encore passa, durant laquelle je faillis mourir d'impatience.

Enfin, les seconds essais ayant bien marché, sans rentrer à Toulon dont nous avions la phobie, — elle est innocente, pourtant, la cité, de son arsenal-tombeau — nous sommes partis à Marseille chercher les convois.

A Marseille sont arrivés les Australiens, beaux hommes blonds au chapeau large, relevé d'un bord, mais Marseille ne s'étonne plus et sourit inlassablement.

15 jours après.

Nous sommes revenus hier ici, après un long voyage, ami, et je trouve vos lettres qui arrivent fort à propos, car vous me demandez de préciser ce qu'est un convoyage. Or, nous venons d'en faire un — le plus remarquable du monde — et je vous le vais conter tout au long. Oyez :

Les Japonais, nos alliés, ayant fait construire un sous-marin en France, voulurent le mener à l'ombre sacrée du Fushi-Yama.

On mit donc ce sous-marin dans la cale du *Kangourou*, qui est un bateau bien bizarre, vraiment.

On ouvre l'avant : le sous-marin entre comme une sardine dans la gueule d'un marsouin, on referme l'avant, on pompe l'eau, et, l'un

portant l'autre, les deux bâtiments naviguent en fort bonne compagnie.

On désigna le *Knoutt* pour accompagner jusqu'à Malte cette association rare.

Le capitaine de corvette de la marine impériale japonaise, commandant du sous-marin, avait pris passage sur le *Kangourou*.

C'est un charmant petit homme aux longs yeux qui ne parlait pas français. Il vint, avant le départ, nous offrir des cigares et nous serrer la main.

Puis, à la tombée du jour, nous quittâmes majestueusement la Cannebière, laissant en souvenir aux Marseillais une ancre embarrassée dans les fonds insondables du Vieux-Port.

La nuit venait vite. Un petit morceau de lune riait entre les nuages, et le vent qui fraîchissait levait une mer très dure.

Nous suivions le *Kangourou* à deux cents mètres, nous glissant dans son sillage, et roulant lentement d'un bord sur l'autre...

Mais nos mouvements ne tardèrent pas à devenir tout à fait désordonnés ; les embruns balayaient le pont et jaillissaient sur la passerelle.

Et tout à coup, une lame traîtresse nous cha-

vira presque, acheva de faire tomber à bord tout ce qui n'était pas encore renversé, et arracha comme une plume un de nos berthons.

La route devenait dangereuse. On pouvait craindre des avaries de barre et de machine, pire peut-être.

Nous fîmes des signaux au *Kangourou*, et le *Knoutt* fuit devant la tempête.

Les lames immenses, blêmes sous la lune, venaient droit derrière. On les voyait accourir, rapides et lourdes, la crête écumeuse, masquant toute la mer. L'arrière se soulevait. On était lancé en avant comme une flèche, tandis que l'eau balayait le pont. Puis la poupe retombait, et l'étrave à son tour se dressait au ciel, et on avait l'impression de glisser en arrière dans l'abîme.

Et encore une autre lame nous jetait en avant, et nous abandonnait, pour courir à une vitesse folle devant nous, et aller se briser sur les plages de Corse, à des centaines de milles.

Mon quart terminé, je descendis.

Le *Kangourou* apparaissait et disparaissait dans les lames, au loin.

Il me fut impossible de dormir. L'eau inon-

dait le carré, et dans les coups de roulis subits et durs, il y avait un grand bruit de choses traînées.

A l'aube, le ciel était noir et la mer blanche; les lames avaient encore grossi. Il pleuvait à torrents, et le *Knoutt* ruisselait des eaux du ciel et des eaux de la mer.

Ce fut une épouvantable journée.

Le *Kangourou* nous suivait péniblement. Nos mouvements étaient inquiétants. Nous étions à la merci d'une avarie de barre qui, nous faisant tomber en travers, terminait du coup la farce.

Car le *Knoutt*, roulé, aurait montré aux vilains nuages sa quille voyageuse.

Je demeurai immobile sur la passerelle, grelottant, ruisselant, et regardant cette mer furieuse où nous étions si petits, si dérisoirement petits...

Notre fuite devant la mer nous menait à Ajaccio. Peut-être nous y pourrions-nous réfugier avant la nuit.

Vers le soir, les côtes corses parurent dans la brume. La pluie s'arrêta. Mille étoiles parurent, mais le vent coutinua de souffler sinistrement.

Et puis le phare des « Sanguinaires » — ce nom ne vous fait-il pas frissonner, Giuseppe?— lança ses éclats. Puis les lueurs, d'Ajaccio.

Fourbus, nous jetâmes l'ancre. Le *Kangourou*, tout près de nous, jeta l'ancre aussi.

C'était une sensation étrange, que de ne plus remuer. J'ai pu dîner, bien tard. Malgré moi je m'accrochais à la table, je croyais entendre encore les lames balayer le pont. Le vent sifflait dans la mâture. J'ai dormi d'un sommeil bien lourd.

Le soleil dorait Ajaccio quand je montai sur le pont. Je connaissais la ville. Il y a deux ans, j'y ai fait un séjour drôle. Il me plut de reconnaître un à un les endroits visités, de revoir la route qui se tord entre les montagnes, de revoir la villa que je rêvais d'acheter.

J'ai toujours éprouvé grande joie à revenir aux pays vus jadis. Mille impressions vous émeuvent, mille souvenirs qu'on croyait morts revivent. On est joyeux et doucement mélancolique ensemble.

Les sémaphores des côtes nous signalaient la persistance du mauvais temps d'ouest. Mais comme le ciel était bleu, et qu'il fallait arriver

à Malte vers 4 heures après-midi, devant le *Kangourou* nous recommençâmes de conduire la danse.

Nous voulions passer les Bouches de Bonifacio. On descendrait ensuite à l'abri de la Sardaigne. A minuit, les Bouches furent franchies. Ce fut extrêmement dur. Le mer se précipite dans cet étroit goulet, s'enfle, se creuse, et se brise.

Mais ensuite ce fut un calme — oh! bien relatif — qui nous accueillit.

Et devant et derrière, et à droite et à gauche, comme une mouche bourdonnante nous faisions des méandres autour du *Kangourou*.

On roulait, on tanguait, car la côte-abri peu à peu s'éloignait, et la mer grossissait à mesure. Il fallait des prodiges d'adresse pour manger; des prodiges de force pour garder son équilibre; des prodiges d'estomac pour se conserver vaillant.

Une journée passa, et puis une nuit. La mer ne se calmait pas. Le ciel était redevenu bien noir. Il faisait froid. Sur toute l'étendue démontée le *Kangourou* nous apparaissait seul, escaladant les lames.

Une autre journée passa, et puis une autre nuit. Nous n'avions plus d'eau à boire ! Quel supplice, Giuseppe !

Ah ! les marins de Colomb n'éprouvèrent pas plus grande joie en voyant la terre désirée, que nous, lorsque Malte nous présenta enfin, le cinquième matin, ses promontoires arides.

La ville commençait de s'éveiller au soleil qui la faisait rose, et les cuirassés français, bien abrités dans le havre profond, bruissaient des clairons et ruisselaient du grand lavage matinal.

Dehors, sous le ciel pur, la mer continuait de mugir.

Mais, comme nous étions en train de nous amarrer, l'amiral nous fit repartir !

Oh ! Giuseppe, nous n'en pouvions plus !

Pendant quelques heures encore, inconscients de fatigue, nous avons protégé un grand bateau qui perdit une hélice, et vers midi, à bout d'énergie, le *Knoutt* bien amarré par les deux bouts à côté des grands cuirassés, nous avons pu faire enfin ce que depuis trois jours il nous était impossible de faire : dormir !

Je fus obligé d'aller à terre le lendemain.

Il y a deux ans, presque, je m'y étais ennuyé ; je vous l'ai dit, sans doute.

La rue unique était, cette fois-ci, encombrée d'officiers et de matelots. J'ai été à la cathédrale pavée de tombes, et je me suis amusé à rechercher une épitaphe qui m'avait fait sourire jadis. Je l'ai retrouvée, j'ai souri. Giuseppe, je suis immuable !...

Or, un grand bateau venant d'Orient passa au large. On dépêcha le *Knoutt*. En sortant du port, je vis le *Kangourou*, escorté par un torpilleur, faire route vers Port-Saïd. Je souhaitai au torpilleur, du fond du cœur, un agréable voyage, et je me surpris à rire en voyant, à l'horizon de l'est, le *Kangourou* devenir lentement petit, petit, petit...

Le vent était tombé. La mer s'était apaisée. De la tempête il restait une longue houle majestueuse sur laquelle tanguait le gros bateau, et c'était drôle de penser que nous protégions de notre petitesse le grand bateau rapide.

Il allait à Marseille. Il faisait des méandres, des crochets, changeait brusquement de route.

Et deux jours seulement et deux nuits s'écoulèrent.

Ce matin nous sommes entrés tous deux dans le port phocéen.

Or, comme nous embarquions du charbon, de grands cris retentirent, et deux paquebots, lourds de Russes, défilèrent à contre-bord du *Knoutt*.

J'agitai mon mouchoir, je saluai le général debout sur la passerelle, étincelant de croix.

L'équipage cria : « hurrah ! ». Les Russes crièrent : « hurrah ! » et moi je criai je ne sais plus quoi, très fort.

Ils viennent se battre avec nous. Ce sont de beaux hommes, Giuseppe. Que le dieu des batailles leur soit clément !

Et maintenant, nous attendons l'ordre de repartir.

J'aime à croire que vous avez compris ce qu'est un convoyage. Sinon je me suis mal expliqué, — ou bien vous êtes un peu borné aujourd'hui. Les deux hypothèses sont inadmissibles.

Giuseppe, je suis tout à vous.

Marseille, mai 1916.

Un ordre de l'amiral nous arracha d'un coup à la Cannebière et fit se précipiter le *Knoutt* à Toulon.

Un dirigeable, — le *T*, — le premier de la marine, devait traverser la mer et se rendre à Bizerte. C'est à nous qu'échut la mission de l'accompagner.

Une journée à Toulon passa rapide et douce. Nous arrivions quelques heures ensuite à Saint-Raphaël, capitale de l'aviation maritime.

Sur la plage s'étendent les hangars qui abritent les avions. Ils descendent à l'eau bleue par un chemin de bois.

Le *T* devait venir de Paris, et, avant de prendre son vol pour l'Afrique, se reposer une nuit au milieu des « coucous ».

Et nous, en attendant le *T*, nous nous sommes reposés au milieu des aviateurs.

Les aviateurs, Giuseppe, sont des personnes infiniment sympathiques. Les marins sont d'adorables gens. Concevez-vous quelle doit être la société des marins-aviateurs ?

Le *T* avait du retard. Pendant plusieurs jours j'ai joui de la compagnie de mes camarades.

Mais la malchance au visage verdâtre m'empêcha de voler. Je me contentai de regarder les avions courir sur l'eau légèrement, si légèrement qu'ils la frôlaient à peine, et que d'un coup, pst... ils étaient en l'air, et au-dessus du *Knoutt* ils faisaient des ronds de martinets en folie.

Il y avait bien, de temps en temps, quelques accidents, mais tout se bornait à un nez bossué et à du bois cassé, ou bien, au large, quelque appareil demeurait en panne et on dépêchait un vapeur qui le ramenait à la remorque.

Un jour, le vent d'Est souleva dans la baie une petite tempête. Les aviateurs en profitèrent pour accomplir une mission à Cannes.

Bien gentiment, ils m'offrirent dans leur auto une place.

La route par les forêts de sapins fut bien jolie. Cela fleurait bon la résine et les fougères; et le retour, le long de la mer, par la Corniche, au soleil couchant, me fit rêver délicieusement.

Je vous dis cela seulement parce que vous étiez dans mon rêve.

Je m'amusais de voir les Sénégalais dont un camp est établi sur la plage. On murmure tout bas qu'ils ont occasionné des drames et que quelques jeunes filles ont dû cacher leur honte dans l'intérieur du pays.

Le soir, nous nous promenions le long de la mer en devisant, et les étoiles entendirent d'étranges propos.

Enfin, le *T* arriva. C'était par une belle après-midi chaude et claire. Il plana au-dessus de la campagne et doucement, doucement, en même temps que le soleil qui l'auréolait d'or, il descendit; et il semblait au ras du sol quelque fantastique monstre endormi.

Lui devait repartir le lendemain matin, et les torpilleurs profiter de la nuit pour s'échelonner sur sa route.

Je dis adieu aux aviateurs. Je n'eus peut-être pas les mots de reconnaissance qu'il fallut. Ah! qu'importe! mon souvenir leur demeure bien affectueux.

Et puis le *Knoutt* partit dans le noir absolu, en éclaireur.

Le lendemain matin, à 100 milles des côtes, je repris le quart. La tête en l'air, jumelle aux yeux, je fouillais le ciel.

Un cri partit du pont : « Le voilà ! »

Je vis à mon tour. C'était un point noir, tout petit, tout petit, sur un nuage rose.

A toute vitesse le *Knoutt* se lança en avant, sur la route qu'il suivait.

Le point cependant grossissait, grossissait. On distingua bientôt le ballon tout entier. Il était bien loin pourtant, et ils devaient rire là-haut, sans doute, les hommes, de voir notre coque minuscule faire sur la mer bleue une grande raie blanche.

Il nous rattrapa, passa au-dessus de nous, long fuseau jaune. Le *Knoutt*, époumonné, arrivait juste à vingt-trois nœuds. Lui, filait à quarante. Il traversa un nuage. On le vit reparaître, oiseau imperceptible, et puis on le per-

dit — on le retrouva — et plus rien... Il était au-dessus de la Sardaigne, hors de notre vue, dans la brume lointaine...

Mission terminée, nous sommes revenus à Marseille.

Ah ! Giuseppe, que c'est triste !

Le journal, ce matin, m'apprend ceci : « Le dirigeable *T* a fait explosion au-dessus de la Sardaigne. Tout l'équipage a péri. On a retrouvé quatre cadavres. »

Nous venions de le quitter depuis deux heures à peine. Il voguait en sûreté au-dessus de terre, quand l'affolante catastrophe s'est produite.

Ah! qui m'eût dit cela avant-hier soir, quand je l'ai vu, à Saint-Raphaël, si joliment se poser !

Quelles pauvres choses nous sommes, quelles impuissantes choses !

Comme ils doivent être tristes, là-bas, à Saint-Raphaël, mes camarades qui lui avaient dit adieu, et comme aussi je suis triste, Giuseppe !

Pourquoi leur fut-il refusé de mourir dans un beau combat ? Et pourquoi faut-il qu'au regret de leur perte infiniment douloureuse s'ajoute le chagrin amer de la voir inutile !

Quelles pauvres choses nous sommes !...

A Toulon. Le cinquième de juin 1916.

Les dernières semaines furent fertiles en émotions, et d'une magnificence inouïe. Je n'arrive pas à connaître quel était le plus bleu de la mer ou du ciel.

Les journées au large nous semblaient plus douces que jamais. Il y avait des senteurs venues de la terre toute fleurie et que la brise nous apportait par bouffées tièdes. La nuit, c'était un calme, une pureté extraordinaires. La voie lactée, au milieu du ciel, coulait.

Nous ne nous sommes pas arrêtés. Rarement les sous-marins furent aussi actifs. Ils détruisaient des bateaux à notre barbe. A peine revenus au port pour charbonner, nous étions rappelés par un signal de détresse, et les drames se passaient tout près des côtes.

Pourtant, la mer était sillonnée de chalutiers, de torpilleurs, de petits croiseurs ; mais il suffit d'un instant, lorsque l'horizon est vide, pour envoyer par le fond un bateau.

Les sous-marins en profitaient avec un art supérieur ; et ils n'épargnaient rien. Grecs, norvégiens, suédois, anglais ; tous ceux qui étaient rencontrés isolés, qui n'avaient ni canons ni T. S. F., étaient des proies assurées. Car il faut ces trois conditions.

Un sous-marin ne peut attaquer qu'à la torpille un bateau convoyé. Or, la torpille peut manquer son but, est d'une manœuvre délicate et d'un réapprovisionnement peu aisé. Et puis elle décèle le sous-marin, et un torpilleur a vite fait de lâcher des bombes.

Ensuite, un sous-marin a toujours plongé quand un bâtiment armé s'est servi de son canon.

Hélas ! il y a des cas — j'en connais au moins un, — où les capitaines des cargos ont évacué leurs bâtiments sans se défendre. On n'a pas pendu celui que je sais : nous sommes grotesques !

Mais ceux qui ont fait parler la poudre sont

toujours sortis victorieux du combat. Un coup heureux peut immobiliser un sous-marin : il ne s'y risque pas.

De plus, on a remarqué que le nombre des bateaux attaqués et munis de T. S. F. (la T. S. F. est très visible à cause de ses antennes), est très minime. Ils peuvent, en effet, appeler, dès l'alerte, au secours. Le *Knoutt* ou quelque autre torpilleur n'est jamais loin.

Or, des centaines de bateaux, tous les jours de mai, sont passés, et dans le nombre beaucoup non armés. La mer est couverte d'épaves de toutes sortes.

Il y a des planches, des vergues, des malles, des cadavres de moutons ou de bœufs, des mâts de charge, des débris de gouvernail, des cages à poules.

On trouve des embarcations. Un matin, nous avons rencontré quatre canots vides qui flottaient en dérive. Ils avaient encore à bord des avirons, des vivres, un peu d'eau. L'un portait même un compas. Le nom du cargo était écrit derrière : c'était un grec. On apprit bientôt qu'il avait été torpillé la veille : tout l'équipage était sauvé.

Nous avons trouvé un jour une barrique, une magnifique barrique. On la hissa à bord, péniblement. On fit sauter la bonde : le maître-coq goûta. Il se lécha les lèvres, goûta une seconde fois. Il allait recommencer une troisième — car il trouvait que « c'était sucré et très bon », — lorsque je l'arrêtai. Le commandant et moi goûtâmes à notre tour : c'était du porto. Je n'en ai jamais bu de meilleur.

Les hommes en ont un verre tous les jours. Ils ne se tiennent pas de joie et veulent ramasser toutes les caisses, barriques et fûts qu'on rencontre. Où les mettrait-on, ciel !

D'ailleurs, au mouillage, le carré ne désemplit pas depuis ce jour, de ceux qui viennent pour goûter le « porto de la guerre ». Ah ! il n'en restera bientôt plus !

Nous avons sauvé des eaux, en outre, une caisse de graisse en excellent état, une bombonne de formol, des ceintures de liège, et tout un lot de sabots — ce qui m'a permis de renouveler les miens quelque peu usés, car, je vous ai dit, je crois, que les sabots sont les seules chaussures possibles en torpilleur, avec les bottes, et depuis deux ans je n'en ai point porté d'autres.

Mais cela n'est rien.

Giuseppe, le *Knoutt* a droit à la reconnaissance de toute l'Italie, car il a recueilli, nourri, réchauffé et conduit au port vingt-trois de ses enfants perdus, affamés et grelottants.

Vraiment, ce fut une émotion suprême.

Depuis quelques jours, dans les mêmes parages, un sous-marin opérait. On avait beau envoyer escadrilles après escadrilles, il était insaisissable et on n'y aurait pas cru si la mer couverte d'épaves, et les canots chargés d'hommes flottant à la dérive, n'avaient point été la preuve certaine des méfaits.

Le *Knoutt* avait vainement croisé pendant deux jours. La nuit on entendait, à la T. S. F., le sous-marin qui causait avec un poste des Baléares. L'émission des postes de T. S. F. allemands est très caractéristique. On ne pouvait s'y tromper. Mais les dépêches étaient chiffrées, et nous passâmes, sans résultat, des heures à essayer de découvrir la clef.

L'idée qu'il y avait un sous-marin tout près nous empêchait de dormir.

Or, un soir, — notre dernier soir, car nous n'avions presque plus de charbon —, nous fai-

sions route à petite vitesse, lorsqu'on aperçut, au loin, un cargo. On mit le cap dessus. Cela distrait d'aller voir, et on peut trouver d'ailleurs des choses intéressantes.

Et voici que, tout à coup, nous vîmes un point noir près du cargo. Comme un éclair, la même pensée jaillit dans tous les cerveaux : un sous-marin était en train de l'arrêter.

Le *Knoutt* s'emballa. Le commandant avait crié dans le porte-voix : « A toute vitesse ! »

Les machines firent des prodiges. La fumée envahissait le ciel. Une vague d'écume nous suivait bouillonnante. C'était une trépidation folle. Jamais, jamais, même aux essais, on n'avait été si vite.

Le *Knoutt* semblait comprendre l'angoisse qui nous serrait comme un nœud. Il se tordait, s'allongeait, trépidait sous l'effort de ses deux hélices lancées à pleine vapeur.

Sur la passerelle, immobiles, jumelles aux yeux, fouettés par la brise et éclaboussés d'embruns, nous étions pâles de joie; et les hommes, parés aux pièces, le doigt sur la gâchette, immobiles comme des statues, attendaient l'ordre de feu.

Et tout à coup on vit ceci : le sous-marin disparut, une gerbe d'eau immense monta au ciel, s'éparpilla, retomba ; un bruit sourd parvint à nous, et sur la mer calme il n'y eut plus rien...

Rien. Le cargo, magiquement, s'était évanoui dans la gerbe immense...

Des larmes nous venaient, que nous n'essayions même pas de cacher.

Ah ! trouver un sous-marin, et avant d'être à portée de canon, le voir disparaître — disparaître en coulant un bateau, là, tout près de nous !

Les hommes serraient les poings, juraient. L'un jeta son bonnet à la mer. L'autre se frapait le front, à grands coups. Une rage infinie nous saisit brusquement, et puis ce fut une désespérance invincible. Ah ! c'était trop ! Trop de poursuites, trop de fatigues, trop de nuits à la mer, de jours harassants, d'espoir morts, de mois vides — pour arriver à ça !...

Ça : un sous-marin qui nous file entre les doigts !

Et où était-il maintenant ? Où lâcher nos bombes ? Il eût fallu en couvrir toute la mer — et

encore ! Nous allions lui passer dessus, peut-être. Il entendrait le grand bruit de nos hélices, et il rirait du bon tour qu'il nous a joué — et quand nous serions partis il remonterait, tranquille, et ferait un beau naufrage avec le premier cargo venu... Ah ! misère !...

Deux canots chargés à couler nous acostèrent. C'étaient des Italiens.

Le capitaine nous raconta ceci :

Il avait vu un sous-marin émerger non loin de lui et, à son ordre, avait stoppé, mis ses embarcations, à la mer. Son équipage et lui s'y embarquaient lorsque sur le sous-marin il y eut une grande agitation : les hommes, du doigt, montraient l'horizon, où une fumée épaisse montait au ciel. On distinguait, en dessous, une coque minuscule. Lui, le capitaine italien, n'eut pas de doute : un torpilleur accourait ; ils allaient être sauvés !...

Mais le commandant du sous-marin n'eut pas de doute non plus. Il s'engouffra, avec ses hommes, en hâte, dans son bateau. Il plongea, lança une torpille presque à bout portant. L'explosion brisa en miettes un troisième canot qui s'éloignait, tuant tout son équipage. C'était tout.

C'était tout !...

Nous avons offert à dîner — oh ! ce fut sans gala ! — au capitaine et au second lieutenant. Le premier lieutenant avait été pulvérisé par l'explosion, dans le canot broyé. Ils étaient gais. Ils étaient gais parce qu'ils avaient eu une peur terrible, d'abord en voyant le sous-marin, ensuite en s'imaginant perdus en mer sur des canots, et que leur peur s'était évanouie.

Et nous qui avions eu une joie épouvantable, nous étions tristes de toute la désillusion.

A bord du *Knoutt*, la soirée fut mortellement silencieuse. Dans un coin les rescapés, immobiles, chuchotaient à peine. Nos hommes ne parlaient pas. Cet excès de joie, et puis cette désespérance soudaine les troublaient. Ils n'étaient pas habitués à un tel heurt de sentiments, et eux aussi, découragés, n'avaient plus de goût à rien.

Pourquoi, depuis deux ans, ne sont-ils pas récompensés de leurs veilles incessantes et de leurs fatigues ? Oh ! ce n'est pas une décoration qu'ils veulent, ni des honneurs : ils s'en moquent ! — mais seulement quelque chose. à

bonne portée, au bout de leurs canons chargés...

Le lendemain matin alors que toute l'escadrille prévenue par T. S. F. fouillait la mer, nous avons débarqué les vingt-trois Italiens à Port-Vendres. Ce fut une révolution. En un instant la ville entière connut l'aventure et vint sur le quai voir les « naufragés ». Elle fut déçue.

Ils avaient piteuse mine, en vérité, vos compatriotes, Giuseppe. Sales, mal habillés, l'air affolé, anxieux du lendemain, ayant perdu toutes leurs affaires ils faisaient piètre figure lorsqu'en groupe ils débarquèrent pour aller je ne sais où. Et savez-vous quel était notre dernier sentiment en leur souhaitant prompt retour chez eux ? : la rancune.

Oui, nous leur en voulions de n'avoir pas fait quelque résistance, de n'avoir pas attendu, parlementé, différé — que sais-je ! — nous serions arrivés à temps, sans doute, oh ! pas pour sauver le cargo, cela nous est bien égal, mais pour le couler, *l'autre*...

Imaginez-vous, Giuseppe, combien cette guerre de chasse est déprimante ? Ah ! j'espé-

rais autre chose en partant pour le Midi, il y a huit mois !

Enfin, tout ceci est écrit, probablement, et nous n'y pouvons rien ! Mais résisterons-nous longtemps encore ? Il est bien las, votre ami...

Corfou, juin 1916.

C'est la Grèce lumineuse. Ce sont les îles posées au milieu de la mer comme d'admirables coupes débordantes. Ce sont les collines d'oliviers parfumées de thym, et les cyprès grêles, et les troupeaux de chèvres. Ce sont les pâtres qui éveillent les échos de leurs pipeaux nasillards, et les jeunes filles, l'amphore à l'épaule, qui causent et rient autour des fontaines.

Nous sommes arrivés il y a trois jours — mission secrète — et je suis ébloui des couleurs, et des sons, et des formes. Corcyre, Kerkyra, Corfou, s'étend nonchalamment sous la lumière, comme une courtisane harassée. Elle offre au soleil la beauté pure de ses formes et l'ivresse de ses parfums. J'ai cueilli des fleurs le long des haies. Elles sont là, devant moi, roses et

pâles, avec un bouquet que m'a tendu une enfant aux magnifiques yeux noirs.

Je me rappelle : elle courait pieds nus, derrière la voiture qui m'emportait, tenant au bout de son petit bras le bouquet ramassé sur le bord du fossé. J'ai voulu lui donner quelque monnaie. Elle a poussé un petit cri, elle s'est arrêtée net, les sourcils froncés. La voiture l'a distancée. Alors, de ses doigts posés sur ses lèvres, elle m'a envoyé un baiser.

Gentillesse infinie des enfants et charme incomparable des adolescents ! Comme je vous ai regardés avec sympathie, jeunes Corfiotes étonnés de mon uniforme et de mon langage inconnu !

Comme je vous remercie d'être bons et d'être beaux ! Certains de mes camarades ont essayé de démêler les pensées qui s'agitaient sous ces fronts bruns, de rechercher les sentiments de cette ville, de savoir si elle est *Venizéliste* ou non !... Ah ! je les ai laissé faire avec art leur enquête...

Que m'importe, à moi ?

Il est suffisant de prendre la beauté des choses et d'écouter les sons harmonieux — et le reste

est néant. Loin, loin de la guerre, — et pourtant sans elle je ne serais pas là! — loin, loin de la guerre.

J'ai passé une après-midi douce dans le petit bois d'oliviers qui descend vers la mer, au fond de la baie de Govino. C'est une plage minuscule, caressée par les vagues bleues, et le vent chante dans les feuillages d'argent. Et autour des arbres la bruyère est foulée, et j'ai vu sur le sable des empreintes de pieds fourchus. Je retournerai là par les belles nuits claires, quand la lune montera toute ronde, pour surprendre les ébats des nymphes avec les faunes.

Par les routes, le soir, les paysans, montés sur des ânes minuscules ou assis en bande dans des charrettes de poupées, nous saluaient gaiement, et j'avais appris exprès pour leur répondre, leur faire plaisir, et les voir sourire, quelques mots de leur langue. Alors ils s'éloignaient, avec de frais éclats de gaieté, dans la poussière dorée.

Parfois passaient les popes, vieux et graves, ayant une barbe blanche immense et un bonnet rond démesurément haut. Ils inclinaient la tête,

murmuraient quelques mots indistincts. Il y avait aussi les habitants de la ville qui égrenaient entre leurs doigts une sorte de collier à grains d'ambre que je prenais au début pour un chapelet, et puis des troupes de gamins à la peau couleur de soleil.

Le long de la mer, au coucher de la lumière, c'est un enchantement. Il y a une harmonie de couleurs d'une caressante douceur. Les montagnes d'Épire, en face, sont toutes roses, et la baie, tour à tour, devient rouge et jaune, et mauve — et un bateau qui passe y fait danser des flammes. Les beaux Grecs et les belles Grecques, tous les soirs, viennent errer sur cette promenade. Les couples vont, enlacés, silencieux, émus, recueillis malgré eux par la beauté de leur île.

Je suis monté en haut du château qui domine la cité et la mer. Il y a un jardin accroché au flanc des rochers, avec des sentiers de chèvres et des cyprès qui élèvent au ciel leurs pointes frissonnantes.

Tout au sommet, des poudrières vides où n'habitent plus que les araignées. Il faut passer par des voûtes sonores et se perdre dans des

escaliers creusés à même le roc. Évocation de château-fort moyenâgeux, d'oubliettes et de terrifiantes histoires.

Et de là, j'ai vu le panorama de l'île et de la mer, la ville qui s'avance entre deux baies, dont l'une, la lagune, la sépare du fameux Achilleïon, propriété de l'empereur d'Allemagne.

Elle est magique, cette lagune, par certains éclairages sous lesquels j'eus la chance inespérée de la voir. Elle brille, miroite, voluptueuse entre les terres hautes sur les bord et basses au fond, couvertes d'oliviers pâles et hérissées toujours des tristes cyprès.

Ils se détachent aigus et tremblants autour de l'horizon, les cyprès, et ils donnent à tout le paysage un cachet spécial, un peu mélancolique, si d'accord avec les oliviers et avec le ciel, et avec le profil des montagnes aux courbes longues.

Barrant presque la lagune, une petite île met la corbeille de ses deux ou trois maisons et de son bouquet d'arbres, qui mirent dans l'eau le rouge vif des tuiles, et le vert des feuillages. C'est l'île d'Ulysse. La légende veut qu'Ulysse

ait abordé à cette île où la tempête le jeta. Il gagna le rivage à la nage et trouva Nausicaa qui lavait son linge avec ses servantes.

Je ne sais point si les souvenirs de cette poésie ancienne me troublaient, mais j'éprouvais devant ce panorama si profondément doux une émotion nouvelle.

Et le passeur qui dans sa barque primitive me transporta sur l'autre rive de la lagune, chantait, inconscient de la beauté de son chant, quelque vieille cantilène. Les rames agitaient à peine l'eau moirée où frissonnait la grâce renversée des cyprès.

La route, à flanc de coteau, domine la mer si transparente qu'on voit tous les cailloux et toutes les herbes, et ce sont d'adorables plages à l'ombre des oliviers.

Et tout à coup, au détour de la route, apparaissent le mont d'Achille qui se découpe sur le ciel, et, en haut, tout en haut, démesurée, extraordinaire et subite, la statue du héros. Le soleil met un rayon à la pointe de sa lance...

J'ai visité le palais de l'Empereur. Il semble rose sous la caresse de la lumière, au milieu des statues de marbre. Celles-ci se dressent au

croisement des petits sentiers, bordent les escaliers, ornent les balustrades : c'est une profusion, une débauche de statues.

Dieu ! comme certaines sont admirables, et vivent ! Le marbre semble frémir, et des lèvres blanches, des yeux clos, des mains fines, des jambes nues, elles chantent la volupté et la beauté des formes. Vierges aux longs voiles dont les plis droits tombent à terre, éphèbes aux profils inquiétants et ambigus, déesses qui tiennent dans leurs mains levées des fruits, — et toujours, toujours, les cyprès pâles qui allongent entre les piédestaux leurs ombres fines, et puis, autour de la terrasse, les figures barbues qui sont Platon, Homère, Agamemnon... tous les dieux et tous les héros, et l'*Achille mourant*, demi-couché, sur la pierre, le visage douloureux, essayant d'arracher de son talon la flèche perfide, cependant que non loin la statue vue d'en bas, l'immense statue de bronze, se dresse monstrueuse.

Je me suis accoudé sur les marbres, les yeux perdus dans le paysage merveilleux qui se déploie.

Corfou, au loin, paraît dans la brume ténue,

et les montagnes d'Albanie, et la campagne hérissée de cyprès, et les champs d'oliviers, et surtout la mer, la mer magnifique, comme figée, sans bornes, qui attire et qui fascine.

Et le Kaiser a dû s'accouder ici, comme moi je m'accoude, à l'ombre de l'*Achille;* il a dû voir cet horizon unique, laisser errer ses regards sur cette mer immobile. Et je me demande quelles étaient les pensées de cet homme qui devait déchaîner une si grande horreur. Y songeait-il ? Imaginait-il la domination mondiale ? N'évoquait-il pas l'arc de triomphe sous lequel il voulait passer en vainqueur ? Peut-être.

Mais je crois mieux que dans une telle lumière blonde, en face d'un tel spectacle, il devait plutôt se laisser envahir de poésie — cependant que le soleil allongeait démesurément à ses pieds l'ombre de la lance d'Achille, dressé derrière lui, gigantesque, hors nature, laid...

Je suis entré dans le château par un seuil qui reproduit — cela choque — des mosaïques de Pompéi : *Cave canem ; Salve*... Les appartements privés étaient sous scellé. Au-dessus du grand escalier, entouré de décors grecs ravissants, une peinture domine qui voulait être

symbolique, peut-être. C'est Achille (encore, toujours Achille !), debout dans son char, acclamé par la foule qui a envahi les remparts, et par son armée qui le suit frémissante et folle. Hector est attaché par les chevilles à l'essieu qui flamboie ; il est traîné sur les cailloux, il se tord de douleur, cependant que le héros, impassible, comme un jeune dieu, élève au haut de son bras tendu le casque du vaincu.

Le peintre, m'a-t-on dit, a mis dans le visage d'Achille, les traits saillants de la physionomie du Kaiser.

J'ai erré dans le parc qui descend jusqu'à la mer, et, dominant un escalier immense aux longues marches, droit entre les cyprès, le mausolée de l'impératrice Élisabeth d'Autriche m'a longuement arrêté.

La statue se dresse sous une coupole, soutenue par des colonnes, construite pour abriter le buste de Henri Heine.

Vers 1901 celui-ci fut remplacé par Élisabeth. Sculptée dans un marbre immaculé, elle est toute droite, en ses habits de ville ; les bras pendants et les mains jointes, elle regarde au

loin, mystérieusement. Son front est un peu bas, mais le dessin de sa bouche est d'une finesse extrême ainsi que celui de son menton.

Elle semble toute jeune, immatérielle, dans sa beauté remarquable, et l'abandon de son geste si naturel et simple, et son regard lointain lui donnent un air de lassitude, et un peu de mépris. L'ombre, rapide, tombait, noyant les contours des bosquets. Seules resplendissaient la mer, tout en bas de la colline, entre les files des cyprès, comme une lame d'argent, et la statue d'Élisabeth qui paraissait garder dans les plis de son marbre une lumière irréelle...

Solitaire, par la route, je suis revenu. J'aurais voulu, moi aussi, être un puissant du monde afin de me faire une demeure de ce palais et de ce parc, afin de posséder pour moi tout seul ces roses et ces cyprès, et ces statues qui maintenant devaient dormir sous le halo brillant de la lune.

Je n'en emportais qu'une vision rapide, qu'un souvenir qui ira s'effaçant, mais j'ai goûté quelques heures d'une infinie douceur et, bien souvent sans doute, j'évoquerai le panorama de

Corfou s'endormant dans la lumière blonde du crépuscule doré.

J'ai vécu, ce jour, dans la Beauté...

. . . .

Ah ! brève, trop brève escale ! Je n'ai pu me rassasier, mes sens n'ont point été excités jusque dans leurs plus secrètes fibres. Ce fut seulement une atteinte superficielle, et le désir demeure tout-puissant, et le regret, et il en sera toujours ainsi, et c'est lugubre.

N'est-elle pas pour tuer toute joie cette pensée qu'il faudra s'en aller avant l'étreinte ?...

Mais quel souvenir, ami, quel souvenir je garde de Corfou !

Argostoli.

Comme ils étaient amusants, les gamins qui m'ont reconduit ici, au clair de la lune! Ils ne s'arrêtaient de bavarder que pour chanter, et leurs voix fraîches sonnaient dans le silence endormi de toute la campagne.

Nous passions par des sentiers connus d'eux seuls, dans les bois d'oliviers où il y avait des ombres inquiétantes. Et l'un d'eux m'avait pris par la main, parce que moi, dans les rochers et parmi les troncs tors, je n'osais avancer bien vite. Je me faisais tirer et de ma canne je tâtais le noir. Alors c'étaient des explications sans fin dont je ne comprenais point un mot, mais combien j'aimais ces voix enfantines, rieuses et si gaies !

Parfois, je laissais échapper un juron : mal-

habiles mes petits guides le répétaient, et mes éclats de voix les mettaient en joie.

Saurez-vous jamais, enfants grecs qui m'avez conduit ce soir par les sentiers de vos collines, combien je vous suis reconnaissant d'avoir de si beaux yeux et de si jolies voix ?

Je suis monté à Saint-Georgios pour voir, de haut, la ville. Céphalonie est une île déchiquetée; et sur le bord d'une baie longue et mince, Argostoli étale ses maisons blanches et rouges et ses quais déserts, et dans cette baie, devant ce petit port perdu, l'armée navale tout entière attend.

Elle est protégée par une double rangée d'estacades, et les gros cuirassés, en sûreté — ou presque — se reposent de leurs longues croisières de l'hiver et de l'an dernier. Ils se reposent, mais ils veillent la flotte autrichienne. En un clin d'œil tous seraient au large, prêts au combat. (Nous avons l'air minuscule, nous, et un peu grotesque, auprès de ces masses).

Des centaines de marins ont mis de l'animation dans la ville d'Argostoli. L'île est devenue célèbre. On y oublie Corfou, maintenant...

On y oublie Corfou ! ! !...

Ce sont des montagnes qui entourent la baie, des montagnes qui sont rugueuses, pelées, mais que le soleil colore avec une richesse de ton inouïe. Sur la petite colline au pied de laquelle dort Argostoli, il y a des oliviers et quelques cyprès ; les clochers de la ville se dressent au-dessus des tuiles.

Comme elle est poétique, la route qui fait le tour de cette colline, longeant la mer, tantôt en surplomb au-dessus des rochers, tantôt traversant des bois pâles. Il y a, au bout de la pointe, un phare. J'ai cru que c'était un temple élevé à quelque divinité de la mer, tant il est harmonieux et joli.

Je comprends mieux maintenant la poésie, la civilisation grecques. Le pays est peu fertile, rocailleux, mais que les formes sont douces, et que la lumière est splendide ! Comme la vie doit être facile au milieu de cette douceur de l'air et du climat, au bord de ces eaux aussi bleues que le ciel.

Le golfe Ligurien que vous aimez tant, ami, et que vous m'avez fait aimer, est moins beau que ces golfes grecs ; il est d'une douceur moins douce, d'une harmonie moins simple.

Du haut du fort Georgios j'ai vu la mer, et la campagne semée de villages et de monastères noyés dans le bleu.

Le fort date du dix-septième siècle. Il se dresse, massif et dominateur, sur un éperon rocheux. Ses murailles sont de pierre de taille formidablement épaisses. Des milliers d'hommes pouvaient s'abriter dans son enceinte. Il y a des caves, des greniers, des cachots, des magasins, deux canons vénitiens. Il y a des créneaux et des mâchicoulis. Un peu d'herbe commence à pousser entre les interstices des pierres. Je suis descendu dans une prison, taillée en plein roc. Le jour y arrive par un soupirail; c'est un petit carré du ciel qu'on voit, comme au fond d'un puits, un carré bleu étincelant qui fait mal aux yeux. Des hommes, là, sont morts de faim et de solitude.

Maintenant le fort est vide. Il n'y a que quelques chèvres qui escaladent les ruines et un maigre cheval, venu je ne sais comment et broutant je ne sais quoi.

Quelques maisons sont tassées au pied des murailles. Des ruines s'élèvent partout. C'est ici qu'autrefois se trouvait la capitale de l'île.

Mais la fin des guerres — la fin des guerres ! — et le commerce l'ont fait déserter pour le bord de la mer. Argostoli, aujourd'hui, développe ses magasins d'huiles, ses entrepôts, accapare l'industrie.

J'ai passé toute l'après-midi dans ce fort démantelé, ne pouvant quitter ce paysage qui m'émouvait tant. Et mille souvenirs me revenaient en foule, des contrées visitées, des visages aimés, des fatigues de la mer, de la guerre... Ah ! comme cela est bon de se reposer quelques heures au milieu de cette beauté !

La nuit est tombée. Je me suis perdu dans les chemins de traverse que j'ai voulu prendre. Heureusement, j'ai rencontré une bande d'enfants qui conduisaient des chèvres. Ils ont tous lâché leur troupeau pour m'accompagner. Quelle partie de plaisir pour eux qu'une promenade dans la nuit — et quelle joie que mes pièces de monnaie que je leur donnai toutes !

Dans la baie, les cuirassés faisaient des exercices de projecteurs, éclairaient brusquement les collines, la ville, la mer, et l'un des grands pinceaux blancs illumina d'un coup le bois d'oliviers, où je me hâtai avec ma jeune troupe.

Quels éclats de rire, alors, quels applaudissements, de toutes ces voix fraîches et de toutes ces petites mains !

J'ai enfin atteint la ville, qui dormait. Quelques lampes étaient allumées aux coins des rues, mais il n'y avait personne, personne. Cela semblait une ville morte où résonnaient mes pas, et où j'entendais, distincts, les pieds nus de mes chevriers courir sur les pavés. Petite ville infiniment propre, tranquille et calme. Petite ville ou j'aimerais passer des jours, sans penser, sans travailler, au bord de la mer calme...

Maintenant, c'est le silence à bord.

Je vous envoie ces mots, griffonnés en hâte, pour vous dire quelle joie m'inonde d'avoir un peu connu ces pays. Je ne croyais pas y goûter de si douces émotions ; je ne les croyais pas si beaux.

Cela fait du bien, après les jours et les nuits de mer, — après deux ans de navigation presque — de se retremper l'âme au contact de la lumière et de la beauté.

Quelles jouissances nous pouvons donc posséder par nos yeux ! Ne sont-ce pas ceux de nos

sens qui nous procurent les plus pures, les plus profondes, les plus complètes ?

Et voyez, ami, encore d'ici nous partons avant de les avoir épuisées, les jouissances. Le tas de nos souvenirs croît, croît... mais combien le domine celui de nos regrets !

Nous appareillons dans quelques heures, en hâte — la mission est terminée, — nous rejoignons notre escadrille là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée.

Mes camarades vont me demander ce que j'ai fait, ce que j'ai vu...

Que leur dire ?

Je n'oserai jamais leur avouer que, lorsque du haut de l'Achilléion ou du haut de Saint-Georgios je voyais Corfou ou Céphalonie étendre à mes pieds leur splendeur, je n'oserai jamais leur avouer que j'ai presque pleuré !...

Est-ce qu'on pleure, à vingt-deux ans, parce que le ciel est bleu et qu'on est ivre de parfums ?

Alger, le 22 juin 1916.

La mer est vilaine. Il pleut. Dans le port un violent ressac casse nos amarres, nous fait rouler. On a froid et l'on est triste. Sous la pluie qui cingle et qui glace, l'équipage fait le charbon, aidé par quelques Arabes bien laids et criards, mi-nus, qu'on a été embaucher ce matin dans la Kasbah.

Les feux sont allumés. Les hommes qui ont été faire des provisions commencent de rentrer à bord avec de grands paniers, des vivres, et un pauvre mouton qui ne veut pas passer la planche et qu'on est obligé de porter comme un enfant.

C'est que nous allons faire une tournée de premier ordre, et rester longtemps en mer.

Seulement il faudra manger des biscuits, car

le pain ne se conserve pas, et nous tuerons nous-mêmes le mouton. Il y a un timonier qui fut boucher dans sa jeunesse, et qui se charge du meurtre. Pour moi, j'ai pris toutes mes dispositions, ramassé toutes mes affaires, bouclé mes armoires, mis mon costume des grands jours (dont les galons n'ont plus ni forme ni couleur), et tiré d'un désordre homérique mon ciré et mes bottes.

Je donnerai cette lettre au chef des Arabes qui font le charbon, quand il s'en ira.

Le second veille aux derniers préparatifs. Dehors, la mer est dure. Les lames passent par-dessus la digue, et quelques chalutiers sont rentrés à cause du temps. Mais qui arrêtera le *Knoutt* ?

On amarre les caillebotis, on saisit les embarcations, les ancres, on ferme hermétiquement les hublots, on dispose les munitions et les appareils d'éclairage nocturne des canons.

Le commandant étudie les cartes, trace les routes et fait le plan schématique de la croisière. Ah ! il sera sans doute modifié souvent par les renseignements que nous recevrons.

Pour la millième fois, Giuseppe, on appareille ! Une dépêche est arrivée cette nuit, vers

2 heures : *L'U-35 était dans le port de Carthagène, et devait en partir à 4 heures!*

Tous les bâtiments ont été lancés sur lui. Ils arriveront trop tard dans le port, sans doute, car l'oiseau s'en sera envolé ! Nous avions, nous, une pièce de machine avariée, et force nous fut d'attendre à maintenant pour partir.

Les chances de le trouver, cet *U 35*, sont minimes, mais enfin nous avons la certitude qu'il est là, et c'est énorme !

Tant de fois nous avons appareillé, presque sûrs de courir après un fantôme !

Nous savons bien que nous reviendrons, encore cette fois, bredouilles. Mais enfin « il y a du gibier », disent les chasseurs.

Avec le temps qu'il fait et l'imprécision de la route que suivra le sous-marin, nous n'avons pas d'espoir. Passera-t-il au Nord, ou au Sud des Baléares ?

Les Allemands aiment bien le Nord, et c'est là qu'ils ont coulé, depuis quelque temps, le plus de bateaux, et la route est tellement fréquentée ! Enfin il y aura des torpilleurs partout sur la mer. Lequel aura la joie d'avoir un sous-marin tué sous lui ?

Hier, j'ai erré dans Alger assombrie par l'orage menaçant dont nous voyons maintenant le déchaînement. Je me suis perdu dans les mille ruelles tordues de la Kasbah, et je dois à cela d'avoir découvert des choses très curieuses.

J'ai même failli être assommé par un Arabe chez lequel j'étais entré pour voir comment était fait son « patio », mais la lourde canne que je portais, quoique je ne m'en sois pas servi, me fut d'une grande aide.

J'ai été aussi au Jardin d'Essai, dont les arbres, agités par le vent, faisaient un immense murmure. Il y avait des enfants qui jouaient, et je fus abordé, dans une allée déserte, par une Arabe qui me tira la bonne aventure en lisant dans ma main le secret enchevètré des lignes. Elle m'a annoncé que je devais traverser la mer, — je le savais aussi bien qu'elle, — mais elle m'a dit que je manquais de courage, ce qui m'a déplu. Elle s'en est d'ailleurs aperçu, et a conclu en me disant le contraire.

Je ne lui en ai pas moins donné quelques billets de tramway qui, en Alger, remplacent la monnaie absente. Alors elle a levé son voile pour me remercier et me montrer son visage.

Cette Arabe n'est pas une vraie musulmane.

Les journaux laissent entendre qu'une grande offensive aura lieu bientôt sur la Somme. Sera-ce la dernière ? Personnellement, je ne le crois pas, et ma conviction est que la guerre ne finira pas avant la fin de 1917 ou le début de 1918.

Nous serons saignés à blanc.

Je vous promets, Giuseppe, de vous aller voir.

Ah! on me prévient que Sidi Ben Aouda désire me parler. C'est le chef de l'équipe arabe, et mon facteur. Je clos ces lignes pour les lui remettre. Ne vous étonnez donc point si l'enveloppe est un peu sale : il vient d'embarquer 53 tonnes de charbon...

Dans un quart d'heure, nous serons en dehors des jetées, et nous allons passer une nuit où personne ne se couchera. D'ici, j'entends la mer gronder, mais le mauvais temps ne m'importe pas, puisque vous êtes à l'abri.

Adieu, cher ami lointain !

28 juin 1916, Ajaccio.

Nous sommes morts. Les vagues nous ont secoués six jours durant. Nous avons dormi à peine ; nous avons mangé des conserves. On a tué le mouton; il avait maigri de moitié. Seul le chien s'est réjoui en rongeant les os.

Les lapins ont été enlevés par la mer, avec la cage qu'on leur avait faite tout exprès, et une poule.

Nous venons des Baléares, où il a fallu visiter des bateaux malgré le temps. La baleinière vingt fois manqua de se briser, et moi d'être jeté à l'eau.

Nous entendions toutes les nuits à la T.S.F. l'*U-35* causer avec un poste de Majorque.

Nous avons rencontré d'autres torpilleurs qui, comme nous, chassaient, et des chalutiers,

à petite vitesse, qui roulaient bord sur bord, et montaient la garde.

Toutes les eaux du ciel nous ont inondés. Les hommes ont les traits tirés, les yeux cernés, les membres las, et personne n'a, de 6 jours, quitté ses bottes et son ciré.

Pour moi, je suis brisé et ne me tiens plus debout. La flexion continuelle sur une jambe et puis sur l'autre, pour rester vertical au roulis, et la veille m'ont complètement épuisé les muscles.

L'*U-35* a disparu dans le Sud. On le suivait à la piste, car plusieurs cargos l'ont vu et nous donnaient sa position et sa route. Lui ne les attaquait pas : il nous savait proches.

On le suit toujours ; peut-être l'aura-t-on...

Ah ! non, c'est exagéré !

Le commandant me prévient que nous repartons cette nuit !

Je voudrais ne plus sentir, ne plus voir, ne plus entendre rien, rien. Le calme, le calme sublime et divin, le calme bienheureux des sens, et de l'âme, et du corps tout entier.

J'envie les montagnes qui dominent la baie ; j'envie leur sereine immobilité, leur dédai-

gneuse paix. Je voudrais être comme elles, comme les pierres, comme les champs, comme la terre. Je voudrais m'anéantir complètement dans le calme. Et que les hommes passent, et que les guerres passent, et que les révolutions passent : rien ne me ferait sortir de mon impassible mépris.

Ou bien dormir, m'ètendre, connaître encore la volupté d'une table avec une nappe blanche, d'un lit tiède, d'un tub, d'une chambre immense, propre et bien claire, d'une cuisine délicate, des mille et mille choses qui ne sont plus, qui sont parties, qui sont mortes, qui ne reviendront plus !... Être sûr du lendemain, se dire : demain je ferai ceci, et non cela ; voir des visages tranquilles, des toilettes gaies, des rues animées, des arbres, de l'herbe, des troupeaux, se coucher au revers d'un talus, dans la bonne senteur des foins, parmi les fleurs — et songer, songer parfois qu'il existe des bateaux, des bateaux qui vont sur la mer, sur la mer mauvaise et froide ; songez à cela, comme à un mauvais rêve, et sourire, et dire : mais non, cela n'est pas vrai — cela n'existe pas !...

Ah ! se reposer enfin de la fastidieuse guerre !...

Ne m'en veuillez pas Giuseppe, si j'ai un accès de découragement. Le cœur n'estplus bien fort quand le corps est brisé.

Je viens d'apprendre des nouvelles qui ont pour nous grand intérêt (Voyez, je me force à vous parler de mon métier pour me punir d'être faible. Est-ce qu'*ils* se découragent, là-bas, dans les tranchées ? Ne puis-je être au moins aussi fort qu'*eux ?* moi qui ne me bats point ?)... et les voici.

D'abord la *Fourche*, qui est un grand torpilleur, convoyait un transport italien, dans l'Adriatique, je crois. Et le transport a été coulé par une torpille. La *Fourche*, s'occupant de sauver les naufragés, a été coulée, à son tour.

Vous voyez donc que les convoyages ne doivent pas inspirer confiance démesurée. Il suffit d'un hasard, il suffit que le sous-marin soit en bonne position de lancement — ce qui est rare, surtout si le convoi fait des crochets — pour que la catastrophe se produise. Et tous les torpilleurs de France n'y pourront rien, le *Knoutt* lui-même...

Cependant le torpilleur, dans le cas où le sous-marin n'est pas posté, l'empêche de se

placer convenablement, et l'empêche surtout de montrer trop souvent son périscope, donc d'y voir.

Le torpilleur, c'est une énorme garantie, mais non une certitude.

Et y a-t-il quelque certitude au monde ?

Deuxième nouvelle : un sous-marin est du côté de Bône (ce n'est pas l'*U-35*, qui passe en ce moment sur les côtes de Sicile), donc nous allons sûrement par là cette nuit : encore et toujours la navette !

Troisième événement : il y a eu un abordage entre un cargo espagnol et un torpilleur, en pleine nuit. Résultat : quelques tôles défoncées ; c'est tout.

Et enfin, les Anglais sont entrés en dix endroits dans les tranchées allemandes au nord de la Somme. Cela, c'est le signe infaillible de l'offensive. Nous allons voir de belles choses peut-être. Les journaux d'ici sont dithyrambiques, mais j'ai bien peur que la décision — qui est sûre, et en laquelle j'ai une confiance totale, — ne soit pas si prompte...

Ajaccio est la métropole des Serbes ; ils y ont d'ailleurs fait monter terriblement le prix

de la vie. Moi, j'aime beaucoup la *gueuse embaumée* et sa capitale : l'une est belle, simplement et sauvagement belle ; l'autre est riche de souvenirs.

Et je me souviens que j'eus une grande émotion en visitant la maison de Bonaparte, lorsque je me trouvai dans la chambre qu'habitait le jeune Napoléon.

Les fenêtres donnent sur une ruelle, et on ne voit que le mur, nu et gris, d'en face. Pas de ciel. La concierge me montra une trappe en me disant qu'Il s'était échappé par là, à la suite d'une aventure extraordinaire, qu'elle ne manqua point de me conter, d'ailleurs, et que je ne compris point.

J'aime le loyalisme des Corses, qui ne veulent pas entendre parler de la *France*. Quand on leur dit : Je vais en France, ou : je viens de France, ils se fâchent tout rouge et vous demandent : « Où vous croyez-vous donc ? » Il faut dire : Je vais sur le continent ; je viens du continent.

Avouez qu'ils ont raison et qu'ils sont Français. Les régiments corses, en ce moment, sont magnifiques au front.

Ensuite les femmes corses sont d'une admirable beauté. Le type corse est beau. Je me rappelle avoir rencontré dans les campagnes des paysannes ravissantes, et les jeunes filles m'ont fait cent fois détourner. Je ne me lassais pas de les voir.

Mais aujourd'hui, point n'ai le courage, ni la force, d'aller par la ville et les routes.

Je n'irai pas voir les jeunes gens et les belles filles se baigner à la petite plage, en chantant et en riant comme des fous. Je vais essayer de me reposer. Et je me hâte de terminer ces mots, de peur de tomber sur mon papier, endormi comme une bûche, d'un coup.

Et je serais désolé que vous n'ayez pas, par le bateau qui part ce soir pour le continent, les plus affectueuses de mes amitiés.

Je n'ai pas la force de vous serrer les mains.

Septembre 1916, à Bône.

Pardonnez-moi, ami que j'aime en vérité, un long silence. Voici des semaines que je ne vous ai point écrit. Vos lettres sont là, sur ma table, et me reprochent ma paresse. Elle est incommensurable. Pourtant j'ai perdu bien des heures à flâner, à lire où à errer et j'aurais pu, sans difficulté, trouver le temps de vous écrire — mais j'étais las. Et puis l'été brûle.

Nous sommes chauffés à blanc par le soleil implacable et par le ciel de feu. Les midis sont torrides. On ne peut plus respirer, on ne peut plus vivre, et les nuits sont lourdes, opprimantes, et si brèves!

Dès l'aube le soleil commence de chauffer. La journée s'écoule dans une fournaise.

Nos blancs nous sont lourds comme des

chapes de plomb. Alors, on reste des heures, inerte, sans courage et sans force.

A la mer, cependant, sur la passerelle, on est bien. En bas, il est impossible de demeurer. Je m'offre tout entier au vent de la vitesse qui me caresse délicieusement le visage et les mains. C'est un bain de douceur qui fait renaître, après les enfers des ports, mais la mer et le ciel éblouissent les yeux, et dès qu'on est à l'abri du vent, c'est l'épouvantable chaleur qui vous saisit.

La côte d'Afrique, — noire et rouge, — est brûlée. Elle est méchante, et il faut la redouter. Les tempêtes y sont terribles et brutales. Nous avons depuis près de trois mois continué les mêmes courses et les mêmes croisières. Songez-vous à cela, Giuseppe : trois mois !

Trois mois à courir les mers pour attraper d'insaisissables sous-marins. Il y a eu des semaines où ils n'ont rien fait. D'autres où ils coulaient tous les bateaux, et nous arrivions trop tard, ou bien nous étions déjà passés.

On distingue très bien le bruit des deux hélices d'un torpilleur. Au Havre, l'an dernier, les officiers des sous-marins français me le

disaient : ils nous entendaient rentrer, et distinguaient à merveille nos bruits d'hélice de ceux des cargos.

Alors, dès qu'ils nous entendent, les Allemands plongent, et lorsque nous sommes passés ils remontent et attendent le premier cargo qui va venir !

On les gêne ! Nous avons la satisfaction de les ennuyer énormément, de leur faire manquer de beaux coups, mais quant à les attraper, nenni ! Et nous ne sommes pas assez nombreux pour les gêner *toujours*. Seulement, n'est-ce pas, nous pouvons compter sur un coup de hasard : un sous-marin en avarie ; un périscope, un sillage visible (comme des fuites de pétrole). Alors nous éventrerons, ou nous lâcherons nos bombes.

Mais voici vingt-six mois que nous courons après ce hasard ! Vingt-six mois déjà !...

Nous avons vu dans ces dernières semaines Bizerte et Sidi-Abdallah, au milieu de la désolation brûlée des sables, et Philippeville où je me suis ennuyé, mais dont la promenade le long de la mer m'a plu, le dimanche ; — et puis Alger encore, toujours, belle et captivante, et

toute blanche, presque bleue dans la lumière, étalant sur la colline l'enchevêtrement désordonné de sa kasbah et la volupté de ses faubourgs, — et nous voici à Bône, petite ville de province, maussade, dominée par sa cathédrale.

D'Hippone, il demeure quelques ruines et le souvenir grandiose d'Augustin, figure austère et aimable ensemble, que m'a fait aimer un bien beau livre paru il y a deux ans ou trois.

Pour moi, je vieillis. Je suis avec avidité les progrès de nos troupes sur la Somme. La Roumanie s'allie à nous. Nous devenons forts — et il le faut. Oh ! comme nous l'avons échappé belle !

Qu'il fait chaud ! Nous partons encore ce soir prendre notre tour de croisière. Il me tarde d'être à la mer pour goûter un peu de fraîcheur. Dans le fond de ce port, on respire du feu. Et le *Knoutt* ajoute des milles après des milles : il totalise.

Mais maintenant la navigation est agréable. La Méditerranée dort sous le soleil ou les étoiles, et on peut mettre une nappe sur la table. Quel luxe et quelle rareté !...

La confiance est chevillée à nos âmes. Nous avons foi dans l'avenir. Le *Knoutt* fera de grandes choses.

Nous les désirons trop violemment pour ne pas les avoir et forcer les Destins !

A bientôt, ami très cher ! Ma pensée est constamment unie à la vôtre par-dessus les espaces et par-dessus les temps. Qui donc a dit que les marins n'étaient pas fidèles ? Il est vrai qu'il y a place pour tant d'amour dans un cœur ! Le mien est aujourd'hui vaste comme le monde !

Je vous embrasse.

Septembre 1916.

Je quitte le *Knoutt*, je vais partir demain !

Je veux avoir la force de vous écrire pour ne pas me laisser aller à un découragement insensé.

Ah ! Giuseppe ! comme je suis triste !

On m'a désigné pour le *D'Alembert*, un cuirassé de près de 20.000 tonnes, où il y a 900 hommes d'équipage, et cela est venu si brusquement, si soudainement, que j'en suis encore atterré !

Comme bien des soirs, je suis tout seul dans mon carré de poupée ; j'ai allumé ma pipe ; je suis entouré de toutes les petites choses familières qui m'ont accompagné depuis deux ans. Par la claire-voie ouverte j'entends des matelots parler ; je reconnais leurs voix, je les connais tous...

Et cette chose-là ne me semble pas possible : je vais débarquer du *Knoutt !* Et pourtant, depuis ce matin la dépêche est là, sur la table, brutale, méchante, portant dans les plis de son papier bleu une si lourde tristesse !...

Ah ! je ne sais pas ce qui m'attend. Je ne veux pas le savoir. J'ai tout l'avenir pour cela, et cela m'est égal ! Mais je sais qu'il va falloir m'arracher à mon petit torpilleur, à mes hommes que j'aime, à la vie qui me passionnait.

C'est fini maintenant des courses par la mer et des belles croisières, et des nuits de quart sur la passerelle ! Finis les mauvais temps qui nous secouaient tellement et les escales aux villes inconnues, et l'imprévu, et la chasse aux sous-marins !

Ah ! certes, les jours étaient sombres parfois, les heures désespérantes, le métier fastidieux ! Mais comme je les aimais, ces jours et ce métier !

Maintenant que je m'en vais, tout à bord me paraît infiniment doux.

Je sens avec quelle force je suis attaché à ce qui fut deux ans ma vie. Et même les objets

matériels, ma petite chambre, ce carré, la passerelle, tout, — je regrette tout.

Je peux, les yeux fermés, évoquer le *Knoutt* entier avec les plus infimes détails. Je le connais dans les moindres recoins. Je l'ai vu démonter, réparer. Je l'ai fait nettoyer, visiter de la pomme à la quille. Il est à moi, je fais partie de lui : il m'est cher comme un ami très cher.

Ce fut mon premier embarquement. C'est lui qui m'apprit mon métier, qui me fit connaître surtout — oh ! surtout — la mer. L'immense, la triomphale, la magnifique mer, celle qui attire, qui fascine, qui enivre de joie ses amants, et qui parfois les tue.

C'est sur le *Knoutt* que j'eus de belles émotions et que j'ai connu, pour la première fois, la grandeur de commander; c'est sur le *Knoutt* que j'ai appris combien il fallait être fort et bon et dévoué pour être un officier, et c'est lui qui a absorbé ma pensée et mon corps, depuis des mois.

Et je m'en vais du *Knoutt !*

Ah ! Giuseppe, vous qui savez la mélancolie des départs et des morts, vous comprenez la tristesse qui m'empoigne, ce soir, et me broie.

Ce n'est pas impunément que se brisent, d'un coup, deux ans de vie. Pendant deux ans on se façonne l'âme, on se façonne le cœur, et on s'attache.

De toutes ses forces, on s'attache, — on veut aimer, — on aime. C'est fou ! c'est fou de s'attacher, puisqu'il faut un jour partir !...

J'ai, dans des caisses, commencé mon déménagement. Cette occupation m'a distrait un peu. Vainement. Et maintenant le carré est jonché de papier ; il y a un désordre inouï. La poussière vole. Cela est semblable aux maisons qu'on abandonne.

Ah ! j'aurais voulu qu'on me dise : « Vous partez dans un mois, dans deux mois. » J'aurais eu le temps de me faire à cette idée, d'envisager les choses et moi après ce départ, de parcourir, une dernière fois, mon bateau !

Mais non ! il me faut être parti demain !

Demain ! Même pas vingt-quatre heures, même pas vingt heures.

Alors, c'est la hâte des paquets à faire, des papiers à se procurer, des visites à rendre, et puis l'effarement de s'en aller ainsi, comme quelqu'un qu'on chasse.

Et l'heure vient où le silence se fait, où la nuit calme et claire enveloppe tout de ce silence. C'est maintenant, et je sens que je suis seul, désespérément seul.

J'évoque nos parties de mer, notre guerre longue, monotone, incessante, nos gardes interminables. Je revois tout, tout. Cherbourg pluvieux, que j'aime, et Le Havre frémissant d'Anglais, et Boulogne maussade, et puis le Midi : Toulon, Marseille, Malte, Corfou, Oran — Oran !...

Oh ! la puissance, la douceur, et la douleur du souvenir !

Et ils sont là, autour de moi, ces souvenirs ; ces cloisons me le rappellent. Tout le *Knoutt* me le rappelle, qui fut témoin de mes joies et de tous mes chagrins. Et en m'en allant j'ai l'impression que je les laisse, que le passé demeure ici, que je m'en vais tout seul, qu'il n'y aura plus rien avec moi. Ah ! chers, chers souvenirs du *Knoutt* !

Je vous ai écrit bien des choses; il m'était doux de m'entretenir avec vous, mais combien d'autres que je n'ai point dites, combien de pensées, d'émotions, d'aventures que j'oubliais, et qui me reviennent maintenant !

Je débarque! — comme ce mot est lugubre! Il me semble que la guerre est finie pour moi. Je vais être sur un cuirassé à Argostoli, sans doute, et la vie s'écoulera, monotone et réglée, comme une vie de caserne. Ah! les Aûtrichiens sortiront peut-être, alors nous irons à leur rencontre, et ce sera un beau jour. Comme nous l'avons mérité! Mais ici j'aurais bien fini par attraper un sous-marin, par me battre. L'hiver arrive, les nuits sont longues. A force d'épier nous aurions rencontré l'ennemi. Ah! Giuseppe, si j'apprenais là-bas, au fond d'une rade, que le *Knoutt* s'est battu!...

Non, je ne veux point penser à cela. Je ne veux plus penser du tout. Je vais m'endormir pour la dernière fois sur ma couchette minuscule, et demain, — demain! — je m'en irai. Je vous écrirai encore de là-bas. Mais je sais bien que je n'aurai point grand'chose à vous dire, et que mes lettres seront rares. Ah! écrivez-moi, vous; j'aurai tant besoin de chasser la tristesse!

Allons! adieu, Giuseppe; je quitte, le cœur bien gros, ces choses aimées... Je pars pour l'inconnu. Oh! demeurez-moi fidèlement!

Et à toi aussi je dis adieu, mon pauvre *Knouit*. Nous avons connu ensemble des mois que je n'oublierai point. De loin je te suivrai, je m'informerai de toi, je t'accompagnerai dans toutes tes croisières. Je te souhaite le combat que j'aurais tant désiré avec toi : les Destins ne l'ont point voulu. Vois-tu, il faut nous incliner, —mais comme j'ai mal de te quitter !...

FIN

4416. — TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

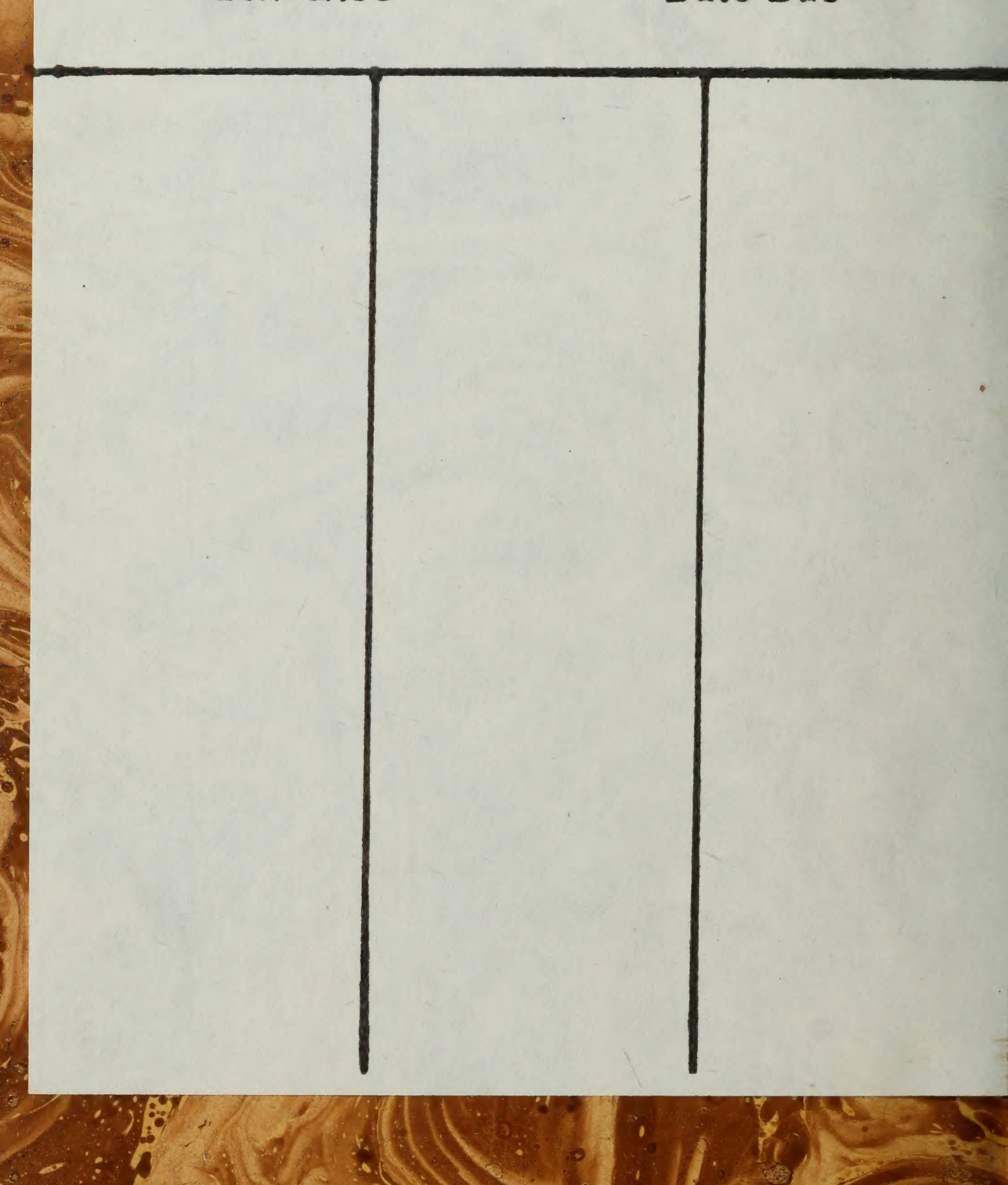
JCQUES FIERRE

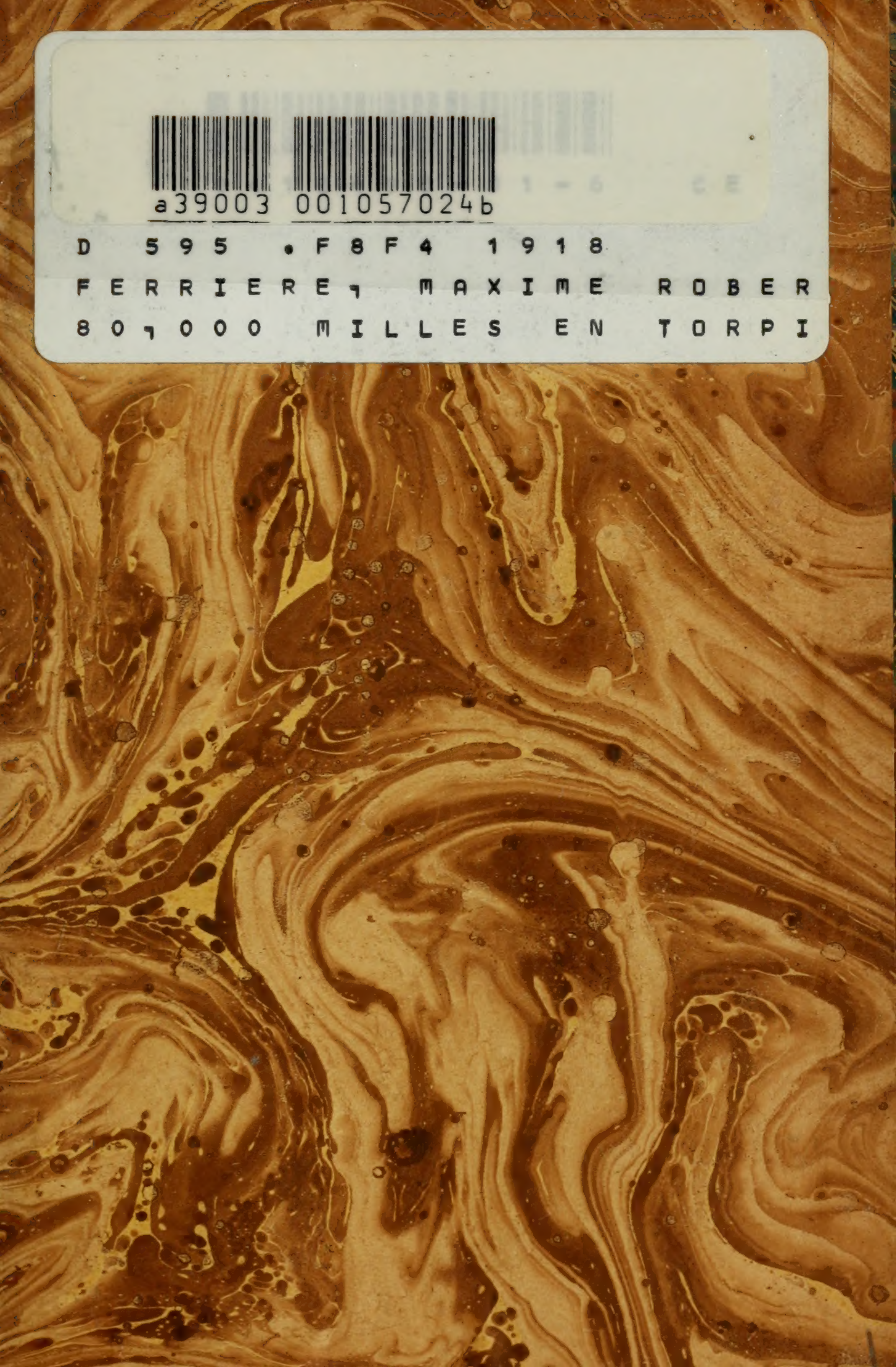
).000 Milles
en
'orpilleur

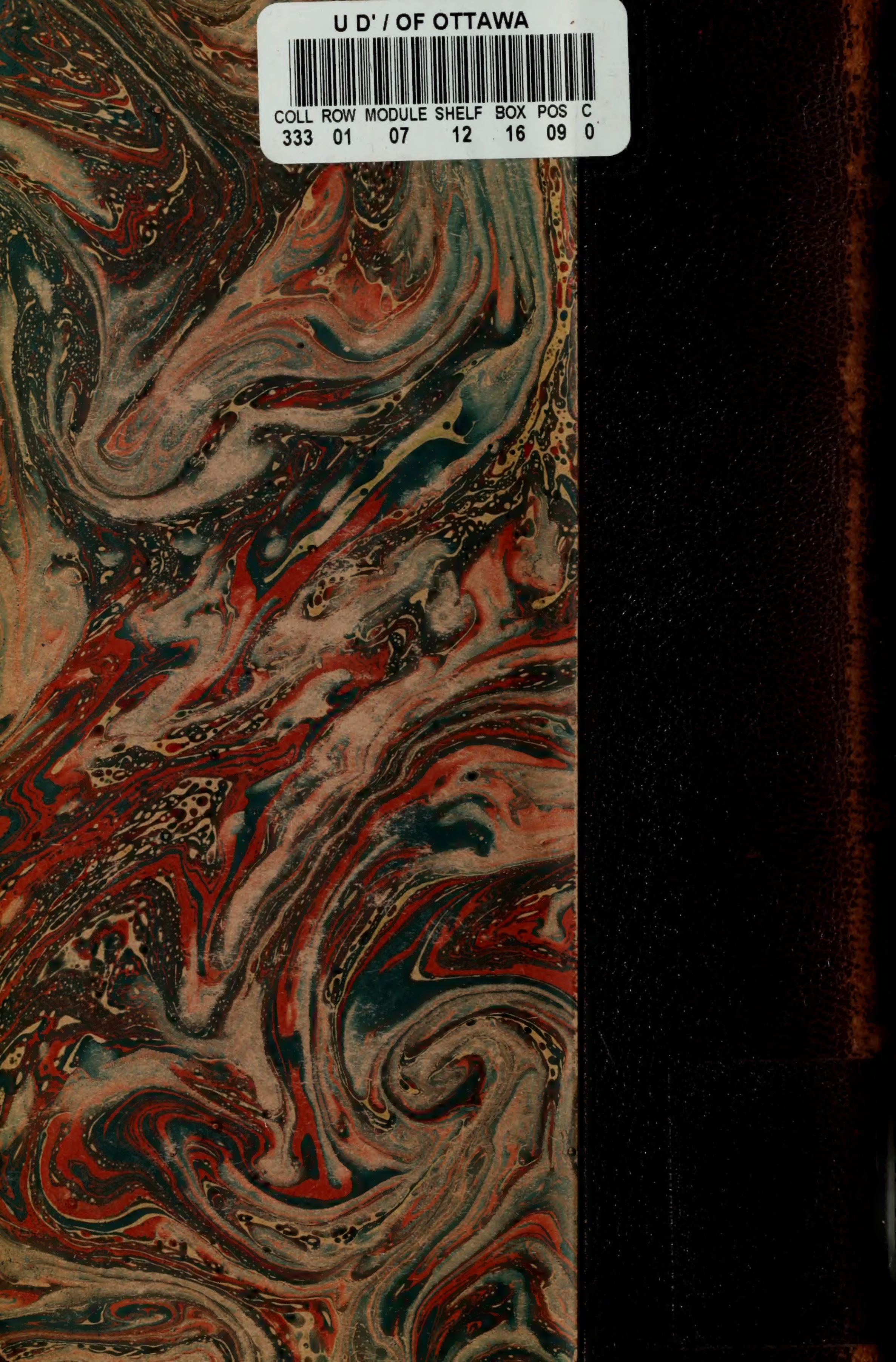
CITS DE CHASSE
LUX SOUS-MAR·NS
(1914-1916)

Prix : 7 50

PARIS
Librairie académique
PERRI·' & Cie




a39003 001057024b
D 595 .F8F4 1918
FERRIERE, MAXIME ROBER
80,000 MILLES EN TORPI


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 12 16 09 0